

JEANNE GALZY

LA FILLE

roman

nrf

GALLIMARD

Jeanne Galzy

La fille

roman

Gallimard, collection Blanche – 1961

OceanofPDF.com

À ma sœur
BERTHE BARADUC
qui m'a aidée tant qu'elle l'a pu
et a dû s'arrêter
au milieu de ce livre.

OceanofPDF.com

Il avait glissé sur son épaule. Elle le regarda en tournant la tête dès qu'elle fut sûre de sa route. Il dormait. Il s'était assoupi, bercé par la voiture. Son beau front accrochait une pâle lueur. L'aube naissait et la mer se teintait de nacre.

Elle se dit : « Il est fatigué » et se blâma d'avoir tenu à rester là-bas jusqu'au matin. Elle ralentit pour regarder plus à loisir. Il sentit la perte de vitesse, ouvrit les yeux, des yeux d'un bleu meurtri, un peu défait, puis se redressa, et l'aube marqua ses légères rides et des reluis d'argent aux tempes.

— Que fais-tu, petite ?

— Rien, je regardais...

— Tu n'es pas lasse ?

— Pourquoi ?

Elle se reprit :

— Oui, j'ai beaucoup dansé. J'aime ça. Pourquoi t'es-tu obstiné à demeurer avec tes amis ?

— Je ne sais pas ces danses modernes. De mon temps...

— Ne dis pas toujours : de mon temps. Cela vieillit et tu es si jeune encore !

— Hé, oui, encore... Cela gâte tout.

Elle repensa au visage abandonné, à la bouche close, aux yeux fermés avec leurs paupières un peu plissées, à ce grand air de distinction que lui conférait le sommeil. Pour la première fois elle avait surpris son visage sans le masque mobile de la vie, nu, figé, tel qu'il serait un jour... Oh ! non, pas cela ! Elle chassa la menace, pressa sur l'accélérateur pour fuir cette image.

— Ne te casse rien, chérie.

Il avait posé sa main sur le tableau de bord. Elle la voyait du coin de l'œil, sans tourner la tête, cette grande main aux ongles soignés. Qui disait qu'elle avait autrefois manié le pic du mineur et tenu la truelle ? Elle dit :

— Pas de danger, avec toi dans ma voiture, tu sais !

La route cessa d'être plate, monta en courbe et en lacets, lança un souple tentacule entre des maisons à jardins, puis s'enfonça dans la ravine. La voiture eut quelques sursauts sur des inégalités de terrain,

s'engouffra dans l'ouverture de la grille, chassa le gravier de l'allée avec un joyeux grésillement, s'arrêta devant le perron.

Il descendit. La maison dormait.

— Tu feras doucement pour ne pas l'éveiller, recommanda-t-il.

Il parlait bas comme un complice, l'embrassa doucement sur la joue. Sa stature était haute et mince. Elle le vit ouvrir la porte avec précaution, éclairer le lustre, et le hall brilla de ses pavées noirs et blancs. Un instant, en montant l'escalier, il se retourna, fit un petit geste. Que voulait-il dire ?

Doucement, elle embraya. La porte du garage était ouverte, elle y glissa la voiture, revint. La fraîcheur du matin enserrait ses épaules. Sa robe de taffetas bruissait sur le gravier. Elle leva la tête, vit une fenêtre éclairée. Il l'avait sans doute éveillée, ou bien l'attendait-elle, comme elle le faisait si souvent. « Je ne veux pas qu'il aille se coucher sans me dire bonsoir ! » et elle s'imagina Maria dans le grand lit, avec ses lourdes tresses brunes, sa royale maturité.

Elle monta. Dans la glace de sa chambre, elle s'examina. Mais oui, elle lui ressemblait, plus réduite, comme une copie mal venue, avec ses cheveux coupés, ses épaules un peu maigres et cette taille dont lui avait fait compliment le prince Salar et que l'ample jupe amincissait encore.

— C'est vrai que je lui ressemble.

Elle dégrafa le collier de perles, donné pour son premier bal : des perles un peu crème, celles qui conviennent aux brunes, sa robe qui avait un décolleté pudique glissa sur le tapis. Elle n'osa pas faire couler l'eau d'un bain, à cause du bruit, perceptible peut-être malgré la distance, au cas où Maria se serait rendormie si Oreste... Après tout, pourquoi pas ? Ils en avaient l'âge. Elle éteignit, chercha sa place de l'épaule dans le grand lit, s'y tapit, les genoux relevés, sentit un instant la fraîcheur des draps et, d'un bloc, sombra dans le sommeil.

La femme de chambre l'éveilla en portant le déjeuner.

— Mademoiselle s'est-elle bien amusée ?

— Oh ! pas tant que cela.

— J'aurais cru. On dit que le Bal des Petits Lits blancs est l'événement de la saison.

— Oui, on le dit.

Elle s'assit, se cala avec les coussins, pensa en mangeant à cette cohue où le nom d'Oreste Servoz se répétait de bouche en bouche et où elle avait entendu dire : « Vous savez le Servoz de l'hélénium. » Elle n'avait pas manqué de danseurs, bien qu'il n'y en eût aucun de sa petite bande. Ils avaient par principe dédaigné le bal sensationnel. Salar avait été très empressé. Le seul qui ne le fût pas à cause des millions escomptés, lui semblait-il, par tant de garçons prétentieux et sots. Lui, n'était pas à la recherche d'une dot fabuleuse. Cela ne lui donnait pas plus d'esprit. « Vos yeux, vos cheveux, votre taille », l'énumération fastidieuse avait recommencé. Mais il avait proposé : « Quand vous voudrez chasser le tigre sur les terres de mon père. » Et elle avait ri. Elle en parlerait à Maria qui devait le connaître. Il avait trente ans. Peut-être plus. Maria l'avait pour sûr rencontré, avant sa maladie, quand elle dansait et suivait toutes les fêtes de la Côte. Oreste aimait l'y conduire. Ils formaient le couple pour photos en première page des revues mondaines de l'époque. Elle en gardait toute une collection et aussi beaucoup de ces photographies que viennent prendre ces pauvres hères qui imaginent les gens riches uniquement occupés à s'agiter sous les lumières au rythme des jazz. Comme elle le ferait des années après des années, comme Maria l'eût fait encore si elle n'avait pas les jambes mortes.

Elle étira les siennes, sauta sur le tapis, courut à travers les pièces et la galerie, ouvrit une porte.

- C'est toi ? dit une chaude voix, un peu chantante, placée bas.
- Il me tardait de t'embrasser. Hier tu dormais.
- Non. Je vous attendais.
- Lui qui te croyait endormie et qui prenait tant de précautions.
- Tu sais comme il pense à tout. Et ce bal ?

Elle releva les couvertures, entra dans le lit. Les jambes mortes ne bougèrent pas, mais le buste se déplaça un peu. Un bras s'incurva sous la tête aux cheveux coupés. La voix chaude dit :

- Raconte ! Tu as eu du succès ? Tu t'es amusée ?
- Non, je ne crois pas.
- Voyons, Maïté ! À ton âge...
- Je dois être bien vieille, Maria. Cela ne m'a pas divertie.
- Que te faut-il donc ?
- Causer avec toi. Et dans ton lit !

— Et lui ? dit Maria après un temps.

— Ne t'inquiète pas. J'y veille. Il est resté avec des amis à parler d'affaires, j'imagine. Des hommes très bien. Bien mieux que mes petits danseurs. Si jeunes, si bêtes ! Je crois que je n'aime que les hommes mûrs.

— Ce sera difficile pour te marier. Les hommes mûrs sont déjà pourvus.

— Ils divorceront.

— Tu n'y penses pas, Maïté !

Bien sûr, elle songeait à ce qu'elle ferait s'il divorçait d'elle. Que deviendrait-elle sans lui ?

— Il dort encore ? interrogea Maïté.

— Il a besoin de sommeil. Autrefois, je le regardais dormir. Il avait l'air si appliqué ! Comme si dormir était un travail absorbant.

— Il a toujours cet air.

— Comment le sais-tu ?

— Hier dans la voiture il s'est assoupi.

— N'en parle pas. Il serait mécontent. Il tient à paraître infatigable. Et toi, petite, pas lasse ?

— Non. Je tiens le coup.

— Et tu as conduit ? Il t'a laissée faire ?

— Bien sûr. Il a confiance.

— Ne le tue pas au moins ! J'aurais été inquiète si je t'avais sue au volant.

— Mais, Maria, j'ai les réflexes plus sûrs que lui.

— Il n'a que quarante-deux ans.

— Moi, j'en ai dix-neuf !

Sur le gravier, en bas, crissait un pas. Maïté bondit vers la fenêtre.

— Bonjour, Oreste !

Une voix répondit d'en bas, joyeuse.

— Dis-lui de monter, demanda Maria.

Elle se pencha un peu plus, fit un geste. Puis elle se jeta sur Maria, l'embrassa avec furie, courut vers la porte.

— Où vas-tu ? dit la voix chaude.

— Je te le laisse ! cria-t-elle en s'enfuyant.

OceanofPDF.com

Oreste Servoz. Le nom brillait sur les bureaux de la Canebière et sur les entrepôts du port. Des bateaux portaient dans leurs cales les minerais précieux. Les mines de l'Atlas s'étaient montrées prodigues. Un hasard. L'affaire indiquée lui avait d'abord paru très incertaine. Il y avait la main-d'œuvre à chercher, les ouvriers à retenir, l'absence de communications, le climat. Il s'était fié à sa chance. Elle ne l'avait jamais abandonné depuis qu'il était venu de Turin en Savoie avec une équipe de terrassiers. Du tunnel à creuser, il était passé aux mines, du travail pour autrui, à l'achat de terrains. Il avait le flair. Près de Grenoble la bauxite n'était que de l'aluminium, dans le Narbonnais elle contient de l'uranium. Dans l'Atlas, les gisements d'hélium faisaient jaillir les millions comme d'une source intarissable. Il en avait presque l'effroi. « Comment payerai-je tout cela ? » Il y eut la réponse du destin : la maladie de Maria, et ses jambes paralysées.

Mais Maria restait Maria. Sa beauté n'était pas atteinte. Il avait assez d'argent, croyait-il, pour l'empêcher de souffrir de son infirmité : les serviteurs, les fauteuils roulants, les voitures, les distractions, les fêtes. Elle accepta de figurer aux dîners d'affaires : tout ce cercle de quémandeurs et de trafiquants qui suivaient l'ascension inouïe de Servoz. Puis elle consentit à paraître de nouveau à ces dîners qui, sous prétexte d'œuvres charitables, réunissaient sur la Côte toutes les plus grosses fortunes d'Europe. Il pouvait encore être fier d'elle et la montrer.

Mais peu à peu elle se détacha de cette vie factice, où, roulée jusqu'à la table quand encore personne n'était entré, elle croyait faire illusion. Elle sentit la pitié sous l'admiration et l'envie même, cessa de se plaire aux robes coûteuses, essayées assise, et aux bijoux créés pour elle, pensa un jour : « Je finirai par le dégoûter d'avoir toujours une infirme près de lui. Quelles réflexions entend-il ? On va me détruire. Oui, on me détruira pour lui ! » Maïté était d'âge à sortir. Elle le garderait. Et elle s'était détendue en pensant que sa lutte finissait, qu'elle pouvait sans perdre Oreste se laisser couler doucement dans la maladie qui lui devenait plus impitoyable auprès de ces femmes dansantes, piaffantes, sportives ! Elle rejeta les soins auxquels elle ne croyait plus, les espoirs donnés par les praticiens, les efforts inutiles. Elle parla de villa éloignée, de jardin d'où l'on verrait

la mer. Oreste les trouva à Cassis, près des forêts de pins et des rocs qui cachaient le petit port tranquille. Elle s'y sentit à l'abri. Elle pouvait s'y reposer enfin. Elle ne risquerait plus à tout moment la visite imprévue, comme à Marseille. Elle ne serait plus en butte à la curiosité de toutes ces femmes qui trouvaient toujours un prétexte pour demander conseil à Servoz.

— Tu entends, Maïté, c'est toi qui le garderas à présent. Tu es en âge de comprendre.

Elle avait compris. D'ailleurs, il était impossible qu'Oreste pût chercher autre chose qu'elles deux. Elle l'avait vu toujours si indifférent aux avances que très tôt elle avait soupçonnées, comme celles de cette princesse russe qui la soulevait dans ses bras pour l'embrasser et qui roucoulait en regardant Oreste : « Comme elle vous ressemble, votre fille ! » Cette princesse, elle l'avait détestée, et toutes celles qui depuis parlaient du génie de Servoz, d'un air pâmé et l'œil vague. Heureusement, il semblait les fuir, comme si elles l'effrayaient. Et, en vérité, il se sentait mal à l'aise, lui, autodidacte, parmi ce monde cosmopolite et snob, à prétentions artistiques et littéraires. Les éloges mêmes le blessaient lorsqu'on parlait de son flair exceptionnel. Tout n'avait été que hasard. Il n'avait eu qu'à paraître, à acheter, à risquer peu. Les bénéfices avaient tout remboursé. Quand il avait lancé des actions, les actionnaires avaient afflué. Et il rachetait à présent. Un jour tout serait dans sa main. Affaire de temps, sans plus.

— Tu es un grand homme tout de même, protestait Maria quand il lui parlait des compliments et des essais de séduction tentés sur lui, habitué depuis vingt ans à tout lui dire.

— Et ces idiots qui croient me gagner par la vanité !

— Tu n'as pas de vanité.

— Si. Ma vanité, c'est toi.

— Pauvre vanité, alors !

Elle regardait ses jambes immobiles. Oui, il l'aimait. Malgré tout, encore. Pourtant, lorsqu'il était rentré si tard avec Maïté, il avait passé très vite dans sa chambre. Peut-être parce que le jour se levait et qu'il était las. Quarante-deux ans, est-ce un début de vieillissement ? Allons donc ! Il était plus fort qu'un jeune homme. Il y avait autre chose. Elle interrogerait Maïté.

— Mais bien sûr, je le surveille.

Elle avait répondu en complice. Ces filles d'aujourd'hui savent tout. Depuis le lycée, surtout depuis le tennis, les promenades en bande, la nage en commun. Les jeunes se gênent si peu pour parler des parents ! Maïté le lui racontait. Par elle, de son fauteuil roulant, elle savait toutes les histoires de Marseille et de la Côte : les ménages à scènes, ceux de grande tolérance, les liaisons et leurs mobiles secrets. Il était naturel qu'elle se confiât à Maïté : c'était déjà une femme.

— Voyons, Maria, pourquoi serais-tu jalouse ? Tu es plus belle que toutes. Ah ! si j'étais comme toi !

— Tu me ressembles.

— En format réduit et en moins réussi.

— Mais en jeune, ma petite. En très jeune fille. C'est mieux. Beaucoup mieux.

En bas, dans le jardin où tournait le jet d'eau arrosant la pelouse, la voix d'Oreste s'éleva :

— Que complotez-vous toutes deux ?

— Rien, dit Maria. Tu pars ?

— Oui. Je vais au bureau.

— Va avec lui, Maïté.

— Attends ! Je descends ! cria-t-elle.

— Encore des achats, je parie, dit Oreste.

Elle ne répondit pas, monta près de lui.

— Tu as changé d'eau de toilette, assura-t-elle.

— On ne peut rien te cacher.

— J'aimais mieux l'autre.

— On la reprendra. Mais que racontait ta mère ?

Il l'appelait ainsi quelquefois ces derniers temps. Pourquoi ne disait-il plus toujours Maria ?

— Elle est inquiète de toi depuis qu'elle ne peut t'accompagner partout.

— Elle aurait peur...

Elle lui coupa la parole :

— Elle a peur que tu te casses la figure avec tes bagnoles.

— Il n'arrive rien de ce que l'on craint, rassure-la. Ce sont les périls inattendus qui viennent. Savais-je seulement ce qu'était la polio ?

— Oui. Mais il y a tant de choses auxquelles on ne pense jamais. Il faudrait donc envisager toutes les catastrophes...

Il la regarda, soudain soucieux.

— Et le prince ?

— Salar ? Pas mal. Mais pas mieux.

— Un beau garçon. Toutes les femmes en sont folles.

— Pas moi. Mais cela peut venir.

Il fit un mouvement qui fit dévier la voiture. D'un coup il la redressa, fila, malgré l'encombrement, vers un étroit chemin parmi des pinèdes ravagées. Les troncs carbonisés tendaient sur le ciel pur l'enchevêtrement des lignes noires de leurs branches.

— Il suffit d'une étincelle, fit Maïté. Et il y a toujours des inconscients prêts à l'imprudence.

— Oui, une imprudence, répéta-t-il. Et tout est détruit. C'est dommage. J'aimais ces bois.

Ils approchaient des cités bâties autour des usines, des villas en série, toutes enduites de crépis éclatants, des terrains crevassés, rongés par la lèpre des chardons sauvages, des immeubles trop hauts disposés sans ordre : tout neuf, hâtif, précaire.

— C'est un bellâtre, dit soudain Oreste.

Maïté secoua la torpeur où elle se laissait glisser. Pourquoi parlait-il encore de Salar ?

— Oui, mais ce qui est mieux que lui, ce sont les choses qu'il raconte, ses palais, ses jardins de roses, ses chasses au tigre.

— Des palais où il n'y a, je parie, ni water-closet ni salle de bains ! Il vaudrait mieux vivre ici, dans une de ces cages à lapins qu'on appelle immeuble !

Sans doute connaissait-il l'Iran. Il connaissait la terre entière.

— Il faut se méfier des récits de ceux qui viennent de loin, dit-il encore.

Ils entraient en ville. Des feux rouges coupaient le ruissellement des voitures. Maïté descendit avant le port. Elle avait toute une liste de courses. Maria se trouvait toujours une infinité de besoins. Ils ne

se rejoignirent qu'au restaurant de la Réserve. Les garçons obséquieux entourèrent leur table. Contrairement à ses habitudes, Oreste Servoz n'avait amené avec lui ni fondé de pouvoir ni ingénieur.

— Ce que j'ai faim ! dit Maïté.

Elle était animée par ses courses, ses coudolements de foules. Marseille et sa joie de vivre l'avaient baignée du plaisir de sentir sa force de jeunesse. Elle avait marché en s'amusant aux mouvements souples de ses jambes sur le pavé. Pauvre Maria qui ne marcherait plus !

« Madame Servoz va-t-elle mieux ? » s'informaient les vendeuses. Elle disait « Oui » pour forcer la chance, et sachant la chance épuisée. Tant de cures et de soins inutiles, de docteurs consultés en vain, et de guérisseurs impuissants ! Et le renoncement de Maria, son « À quoi bon ? » déchirant ! Elle ne croyait plus aux miracles.

« Il faut y croire ! » assurait Oreste, et sa grande force d'homme semblait pouvoir vaincre le destin.

— Madame Servoz va-t-elle mieux ?

Le refrain reprenait, suivi de son « Oui » conjurateur de mauvais sort.

Mais, dehors, la foule vivait. Des êtres intacts passaient. Elle aussi était intacte. Elle pressait le pas, avec ses jambes élastiques, reconsultait la liste d'achats, entendait encore la question, achetait un peu au hasard, et la course reprenait. À présent, elle se sentait une faim dévorante.

— Choisis toi-même, offrait Oreste.

Elle se jeta sur les hors-d'œuvre. Il la regardait manger. C'était un besoin disparu pour lui et qu'il avait connu durant les internats de son enfance. Il pensa aux flageolets sordides, au pain rassis qu'alors dévorait sa faim. Elle mastiquait avec allégresse. Un appétit d'enfant. Bientôt un appétit de vivre.

— Tu n'as rien oublié des commissions de Maria ?

— Tu penses bien.

Ils se sourirent. Un instant ils communiquèrent dans cet amour.

— Heureusement elle t'a, dit Oreste. Une femme a toujours besoin d'une femme pour la comprendre.

— Oui, fit-elle distraitement.

— Mais certainement ! assura-t-il avec force. Tu lui es indispensable.

— Moins que toi ! Ne sois pas jaloux !

Elle sourit de nouveau, avec cette joie d'exister que proclamaient sa faim et aussi ce visage lisse où rien n'était inscrit de la fatigue de la nuit, ce cou sans pli, ces gestes sûrs : cette façon adroite de décortiquer le homard, et jusqu'à sa manière de boire, trop rapide. La hâte, la précision, l'avidité, toutes les senteurs et saveurs perçues et épuisées en un instant, le désir immédiat d'autres choses : il voyait tout cela en elle. Et cela c'était la jeunesse.

Ils rentrèrent à Rocherousse au soir tombant. Le jardin brunissait sur l'horizon pâle. La mer se devinait proche à son odeur. Maïté avait bondi dans la maison, abandonné les grands cartons aux domestiques empressés et était montée chez Maria, avec ces petites boîtes nouées de ficelles luxueuses : les parfums ; les poudres, les crèmes qu'elle employait.

Le soir, dans le grand lit, Oreste dit :

— As-tu songé que Maïté pourrait nous quitter un jour ?

— Mais oui, mon ami. C'est le sort ordinaire.

Il la serra contre lui, plus sauvagement que de coutume. Quelle fougue il avait encore ! Dans l'ombre, de ses bras restés vivants, elle l'entoura. Que c'était illogique un homme ! Oui, bien sûr, un jour Maïté les quitterait tous deux. Qu'est-ce que cela lui enlèverait à lui ? Mais, elle, resterait sans défense. Car c'était lui, l'adversaire possible. Et Maïté l'abandonnerait à ses soupçons, à ses doutes incontrôlables, puisqu'elle ne serait plus là pour surveiller, pour s'opposer peut-être.

Yvan arrêta sa voiture et la héla. Maïté fit un signe de sa main libre pour indiquer la direction : elle allait à la plage. Tous deux roulèrent, l'un derrière l'autre, jusqu'au petit port.

— On prend un bain ? demanda-t-il.

— Oui, fit-elle. Mais pas avec vous.

— Pourquoi ?

— J'aime mieux seule.

— Quelle idée ! D'ailleurs vous ne seriez pas seule. C'est trop tard.

En effet, en dégringolant sur le sentier contre le golf, ils aperçurent les taches rondes des têtes flottant sur la mer, comme ces lièges des filets de fond, et les petites barques se dirigeant vers l'île, menues et gaies comme des jouets d'enfant.

— Un beau temps, fit-il.

— Très beau.

— Pourquoi n'étiez-vous pas hier au Pharos ?

— J'étais à Marseille.

— On s'y est beaucoup amusés. Un type de Paris, ami des Soubeyran, un type qui est tout ce qu'il a de sérieux nous a interrogés.

— Pour quoi faire ?

— Pour écrire un roman sur la jeune génération. Alors, on lui a monté de ces canulars ! C'était fou ! Et il gobait tout. C'était marrant ce qu'il pouvait être naïf. Vous n'étiez pas là. Alors on a parlé de vous.

— De moi ?

— Oui. Des bobards, naturellement. Il avalait tout.

— Quels bobards ?

— Quoi ? Des coucheries. Des vraies et des fausses. Il branlait la tête. « C'est l'après-guerre. Après les guerres, c'est toujours ainsi », disait-il. Alors, pour l'épater, on a forcé la note. Du côté de la pédé. Enfin, vous comprenez...

— C'est idiot.

— Oui, car le type en connaissait beaucoup. Alors on a risqué l'inceste. Il a levé le nez du verre où il buvait son pastis. Car on lui avait assuré qu'on en buvait à longueur de jour et de nuit.

— Et l'inceste, cela l'a intéressé ?

— Il a dit enfin : « Très curieux ! » Danielle avait un peu bu. C'est elle qui lui a confié qu'elle couchait avec son frère. Et les autres n'ont pas voulu être en reste.

— Zut ! fit-elle. Il y a réunion là.

Les garçons et les filles étaient en effet au complet dans l'eau, autour du pédalo où trônait un inconnu.

— C'est lui ! fit Yvan.

Des cris s'élevèrent. Des voix les appelèrent.

— Pour le bain solitaire, j'ai trouvé ! constata Maïté.

— Mais le spectacle en vaut la peine.

Tous barbotaient comme des tritons autour d'un Neptune en costume traditionnel de plage, tel qu'il figurait sans doute dans l'étalage de son tailleur : pantalon sombre, veste blanche à faux air de smoking et à chemise ouverte. L'homme était encore brun, les cheveux gominés, l'air d'un acteur de bonne classe.

— La voilà ! crièrent les tritons. La voilà !

Ces hurras lui étaient adressés. Elle regretta de n'avoir pas utilisé de la calanque rocheuse au bas du jardin de Rocherousse. Pourquoi avait-elle eu le désir de nager vers la haute mer, d'aller vers l'île ?

— Maïté Servoz, dit un garçon, comme s'il la présentait.

L'homme, sur son pédalo, inclina la tête. Elle fut sensible à son salut mondain.

— Venez avec nous ! cria une voix.

C'était facile. Ils avaient tous deux un slip sous leurs vêtements, et elle portait un soutien-gorge.

— On y va ? fit-elle.

La robe et la combinaison glissèrent. Elle en fit un tas, préservé du vent par le poids des souliers.

De concert, ils nagèrent, dépassèrent le groupe malgré les appels. Elle allait vers la haute mer.

— Jusqu'à l'île ? demanda-t-il en criant un peu.

Elle répondit :

— Pourquoi pas ?

— Et le retour ?

— On se reposera, cria-t-elle, car elle venait de le dépasser d'un souple élan.

Plus tard, ils peinèrent un peu. Une barque leur offrit son rebord pour une halte. L'eau profonde portait, tanguait, entraînait dans les oreilles. Mais elle aimait ce mouvement glissant, ce contact du pied refoulant l'eau, du bras prenant un appui rapide, et même le goût âcre de la mer.

Ils abordèrent. Le soleil brûlait autant que le sable. Elle chercha instinctivement à voir, sur la droite, l'étroite calanque dans les rochers, le jardin suspendu, la maison cachée sous les arbres. Maria devait avoir achevé ses soins de beauté devant sa coiffeuse.

Yvan dit tout à coup :

— Qui sait quel canular ils auront inventé ce matin pour ce pauvre Lunois ?

— Lunois ?

— Oui, le type qui se documente. Il a écrit des tas de bouquins, paraît-il.

Elle chercha : Lunois... Lunois... Le nom n'amenait rien.

— Il est académicien. C'est un homme connu.

— Pas de moi. D'ailleurs, je lis peu. Seulement quand il pleut et que Maria me le demande.

— Qui est Maria ? fit Yvan, qui faisait partie depuis peu de leur petite bande.

— C'est ma mère. Je ne l'appelle jamais autrement. Chez nous, c'est l'usage. Nous nous appelons tous les trois par nos prénoms.

— Alors vous dites Oreste, à Oreste Servoz ?

— Vous ne voudriez pas que je lui dise papa, ce serait ridicule ! Comme tous les enfants à tous les parents ! Eux, sont exceptionnels. C'est Oreste et Maria. Je l'ai toujours dit ainsi.

— C'est étonnant tout de même.

— À peine aussi étonnant qu'eux.

— Oui, on parle de cette mine découverte, de cette cité construite dans l'Atlas... En plus, il est très séduisant...

— Vous l'avez vu ? Vous le trouvez beau ?

Il eut un étrange regard vers elle, puis regarda vers le rivage. Les autres étaient à peine visibles, une sorte de pointillé roulé par les

vagues, poussés vers la côte. Seul le pédalo s'apercevait distinctement, à cause de l'éclat de ses tubes chromés. La mer auprès d'eux respirait doucement. À peine entendaient-ils son bruit.

— Oui, répondit-il enfin. Peut-être un peu d'un autre temps. Mais, à son âge, personne n'est aussi bien.

Il aspira l'air comme pour une plongée et dit très vite :

— N'en parlez pas devant les autres ! Savez-vous ce qu'ils ont inventé pour Lunois ? C'était si stupide sa manière de nous interviewer ! « Êtes-vous pour les manœuvres anticonceptionnelles ? Envisagez-vous les avortements comme licites ? Couchez-vous ensemble sans jalousie et vous partagez-vous vos amies ? Buvez-vous ? Avez-vous volé ? » Enfin des questions idiotes, comme dans ce truc américain qui est une enquête sur la sexualité. De sorte qu'on lui a répondu par des histoires sensationnelles. Je vous l'ai dit. Ainsi on a déclaré que vous ne vous mariez pas parce que...

Elle s'était déjà redressée sur le coude et elle reçut le choc en pleine poitrine comme une balle inattendue.

— ... parce que vous étiez amoureuse de votre père !

Elle eut un cri, retomba sur le sable. Le ciel creusait au-dessus d'elle son abîme vertical. Il lui sembla y tomber sans rien voir, aveugle.

— Vous êtes fou, dit-elle enfin. Je déteste ce genre de plaisanterie. Faut-il que vous soyez tous abrutis pour inventer de pareilles infamies !

— Les autres ont déclaré bien pis !

— Rien n'est pis. Vous vous arrangerez pour démentir, ou de ma vie je ne vous revois !

— Moi ! Mais ce n'est pas moi !

— Vous et tous, et je parlerai à cet imbécile sur son pédalo.

Elle courut vers la mer, s'y jeta. Ses bras battaient en courbes brillantes. Yvan se hâta. Elle n'aurait peut-être pas la force de gagner le rivage.

Comme elle avait mal pris ce qui avait amusé les autres ! Solange elle-même avait prétendu ne plus se souvenir du temps lointain où elle avait été initiée.

Il entendait sa voix aiguë : « Oui, j'étais une petite fille. Huit ou neuf ans. Je ne sais plus ! »

— N’allez pas si vite ! Vous vous essoufflez ! cria Yvan.

Maïté ne répondit pas. Elle obéissait à sa fureur, à son indignation vindicative. Elle allait leur parler à tous, détromper ce niais. Si Oreste ou Maria avaient vent de ces stupidités ! Car c’était stupide ! Il fallait faire cesser ce jeu. Au besoin même, voir Lunois.

La mer était tiède en surface ; puis soudain la prenait dans une coulée fraîche, issue d’en bas, venue du gouffre. Sa tête brûlait, pénétrée de rayons réverbérés par l’eau, envoyés de partout, de la mer, du ciel, de l’air embrasé. Elle fermait un peu les paupières, baignait ses yeux de cette ombre précaire, lumineuse aussi, orangée. Puis elle regardait de nouveau la côte pour ne pas se laisser déporter par les courants.

— Pas fatiguée ? cria Yvan.

— Non, répondit-elle en se sentant un désir de repos, de sous-bois, de salles profondes et obscures, d’air agitant ses cheveux par le pare-brise entrouvert.

— Non, dit-elle encore, en revoyant si distincte sur le tableau de bord une main puissante, aux ongles soignés.

Elle ouvrit les yeux. Les bouchons-flotteurs près de la plage, qu’étaient les têtes sortant de l’eau, avaient disparu. Le pédalo vide avait été tiré sur le sable. Il n’était plus utile de se hâter. Elle se retourna, fit la planche, se laissa balloter par les vagues, puis, reposée, reprit son avancée. Yvan avait déjà abordé.

Elle courut sur le sable brûlant, enfila ses sandales, remit sa robe. Yvan s’habillait. Avant d’entrer dans sa voiture, elle le regarda :

— Sans rancune ? demanda Yvan, l’air penaud.

Elle fit un signe vague en embrayant.

À Rocherousse, la fraîcheur de la maison l’accueillit. Maria était déjà à table.

— Tu es bien en retard, chérie. Je commençais à m’inquiéter.

— Ce sont les camarades.

— Toujours ta même petite bande ?

— Toujours. Eux et un type venu de Paris.

— Jeune ?

— Non, quarante ans, je pense.

— Quelle sévérité ! fit Maria.

Elle sourit avec indulgence :

— Tu ne peux savoir comme cela vient vite ! Dans deux ans à peine je les aurai, ces quarante ans !

— Mais ce n'est pas vrai pour toi, Maria. Tu es belle.

— Chut ! fit-elle pour dompter cette fougue. Le valet de chambre entraînait avec le premier service, et elle n'avait jamais pu considérer comme inexistante la présence des domestiques.

— Qu'as-tu fait ce matin ?

— Je suis allée à Cassis. J'espérais ne trouver personne à la plage. Ils y étaient tous !

— Qui tous ?

Elle dut dénombrer la troupe des huit. Guy Soubeyran, Alain Lebrault, Yvan Duteil, Gilbert Ross et Solange Lebrault, Danielle Aubert, Huguette Anibat : les savonneries, les messageries maritimes, les produits synthétiques, les briqueteries : toute la grosse industrie de Marseille.

— Et ils se sont acharnés à faire croire un tas de bobards à un académicien venu de Paris pour étudier le comportement de la jeunesse. Lunois, tu connais ?

Maria pensait avoir vu ce nom. Elle lisait à longueur de journée quand elle ne faisait point de la tapisserie. C'était pour elle le moyen de se déplacer sans bouger, de se mêler à la vie, sans y vivre.

— C'est bien, je crois. Autant que je puisse m'en souvenir. Je lis tant de livres !

— Des romans ?

— Oui, et aussi des notes de voyage. Il a dû beaucoup voyager.

— Je ne crois pas. Rien qu'à sa tenue sur un pédalo.

Elle le dépeignit. Maria s'amusait.

— Peut-être serait-il intéressant de l'inviter. S'il est ami des Soubeyran...

— Quelle idée ! Il est peut-être très ennuyeux, et je ne sais pas de quelle Académie il fait partie.

— C'est vrai qu'il est académicien. Cela me refroidit un peu, fit Maria.

Elle n'aimait pas les intellectuels. Elle n'oubliait pas les bornes de son instruction et ce que cela conférait parfois d'infériorité. C'était

pour cela qu'elle avait désiré que Maïté fit des études à peu près régulières.

— Tu dois le revoir ?

— Tu penses bien. Il est à l'Hôtel du Golfe. On ne pourra plus faire un pas dans Cassis sans le rencontrer. Mais rassure-toi. Les hommes ne m'intéressent pas encore.

Maria eut un rapide coup d'œil vers les deux serviteurs immobiles. Ils étaient sans expression, absents.

OceanofPDF.com

— Lunois s'est barricadé dans son hôtel, annonce Guy, il a défendu qu'on l'invite. Il travaille.

— Sans doute va-t-il mettre à profit nos prétendues confidences, dit Soubeyran.

— Vous êtes tout de même dégoûtants, fit Maïté. Lequel de vous a eu l'idée d'inventer des histoires sur mon compte ?

Il y eut un silence. Dans la pinède, où l'on avait découpé le terrain de tennis, monta le premier stridulement de cigale. Il allait faire chaud. Déjà plusieurs avaient regagné la maison des Ross.

— Si à présent on se fâche pour des canulars... risqua Gilbert.

— D'ailleurs, c'est une idée de filles. Elles sont pleines d'astuces !

— Que chacun raconte sur lui-même ce qu'il lui plaît, c'est son droit. Mais vous êtes tous à vomir, d'avoir parlé des absents !

— C'était pour épater ce type. Et on avait bu !

— Les filles aussi avaient bu !

Elle le savait. Yvan l'avait dit. Elle avait elle-même connu cet état où l'on a besoin d'informer n'importe qui de ce qui sommeille en soi-même. Qu'avait-elle été capable de raconter alors ? Elle se le demandait en revenant vers la maison.

Yvan était avec les filles, tous étendus par terre sur les dalles de couleur tendre : des verts, des bleus, des jaunes déteints. « Une mortadelle qui a tourné », disait Gilbert Ross.

— Je vous amène une furie, annonça Alain. Elle va vous arracher les cheveux, vous griffer les joues et vous crever les yeux. Dites vite que vous aviez bu jusqu'à ne plus savoir distinguer la gauche de la droite, ou Maïté va vous étripier pour avoir osé dire du mal d'elle et de son papa !

— Quel mal ? fit Danielle.

Mais Solange se mit à rire. Maïté entraît.

— Maïté, viens ici, chérie !

— Arrangez-vous ensemble, dit Gilbert. Ces histoires ne nous regardent pas. Tu viens, Yvan ?

Yvan restait.

— C'est pour sûr lui qui a prévenu Maïté, conclut Gilbert en s'éloignant avec les deux autres.

— Chérie, dit Solange, tu ne te souviens pas ? Un soir où tu avais bu avec nous ? C'était la première fois. Rappelle-toi. C'était au Pharos.

— Et puis ? fit Maïté agressive. Est-ce une excuse pour inventer ces histoires ?

— Calme-toi, mon chat. Ne crie pas à l'invention. C'est toi qui l'as dit.

— Moi ! cria Maïté.

— Oui, toi ! Nos histoires à nous sont toutes simples. Banales au possible. Ce que toutes les filles font. Lunois ne venait pas de Paris pour entendre ça. Il voulait enfoncer Faulkner, Miller et Céline. Enfin faire un boum. Alors Danielle a parlé des sentiments interdits. Il n'y avait qu'à se lancer sur la pente. La mythologie, les Écritures. On n'avait que l'embarras du choix. On s'est distribué les rôles. Pourquoi avais-tu dit, quand tu avais bu, qu'aucun homme n'était comparable à Oreste Servoz ? que tu n'aimerais aucun comme lui ?

— C'est mon père.

— Personne n'en dirait autant du sien.

— Je n'ai jamais dit...

— Si, mon chou. N'est-ce pas, les autres ?

Il y eut des assentiments unanimes. Huguette surenchérit :

— Tu en as dit encore plus ! Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? Lunois n'écrira pas les noms, ni les adresses.

— Et nous aurons collaboré à un succès, ajouta Danielle. Il n'y a que les livres cochons qui se vendent, dit ma libraire. Ils renseignent les jeunes et excitent les vieux.

— Vous me dégoûtez. Je dirai à Lunois que vous vous êtes payé sa tête.

— Tu ne le verras pas. Il travaille.

— Je le verrai ! dit Maïté.

Elle bondit, courut sur le sable de brique rose. On entendit sur la route l'auto s'éloigner.

— Grand bien lui fasse, dit Solange. Courir avec cette chaleur !

— Il lui fermera la porte au nez.

— Je pense qu'un romancier qui tient une idée ne la lâche pas.

— Et qu'est-ce que cela peut lui faire ?

— D'autant plus, dit Yvan, que pour rendre cela plus excitant Lunois va en rajouter. Alors on ne verra plus du tout la vérité et rien ne se reconnaîtra.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas dit ? Tu l'aurais calmée.

— Qui vient à Saint-Tropez ? demanda Huguette.

— Plus tard ! Plus tard !

La route goudronnée devait réverbérer la chaleur. Pourquoi franchir cet air embrasé ? Ici l'on avait frais. Ils se recouchèrent sur les dalles, la tête sur un coussin. Le ventilateur envoyait avec bruit son vent factice. Les domestiques écartés, les parents partis, les laissaient libres. Danielle s'approcha d'Yvan, lui passa la main sur la poitrine.

— Trop chaud ! fit-il.

Mais elle ne retira pas sa main insinuante qui se caressait à sa peau encore lisse en le caressant.

À l'hôtel on avait répondu :

— Monsieur Lunois est sorti.

— Je sais qu'il est ici et qu'il travaille.

— Mademoiselle est mal informée. Monsieur n'est pas ici.

— Où est le gérant ? demanda-t-elle.

Elle était sûre de ne rien tirer du portier. Mais le gérant serait peut-être plus accessible. La standardiste transmit le message.

— Monsieur Lunois est à Marseille, faisait répondre le gérant.

Cet hôtel était une forteresse. Tout était prévu. Lunois pouvait en paix écrire. Que dirait Oreste si plus tard il lisait le livre ! Et Maria ? Maria surtout qui pour sûr le lirait !

— Servez-moi un whisky glacé, dit-elle au garçon.

La salle à manger ouvrait sur la mer, le salon aussi, et aussi le bar. À croire que l'hôtel était sur pilotis. Et il l'était, à peu près, ayant été construit sur une avancée de roche. Elle but, demanda de l'eau et un autre whisky. C'était désaltérant et excitant un peu. Son cerveau fonctionnait à merveille. Lunois était là. Il n'y avait qu'à savoir dans quelle chambre ou quel appartement. Un appartement plutôt, pour avoir du silence, et la vue de la mer, naturellement. Un homme qui vient de Paris ne peut que rechercher le large. Déjà des passagers s'éveillaient de leur sieste. Un homme descendit avec une femme très décolletée. Puis un autre couple rejoignit le premier, et elle dut entendre le récit de leurs exploits sportifs.

Alors lui vint l'idée de retenir une chambre.

— Une chambre sur la mer, spécifia-t-elle.

— On la voit de partout.

— Plus ou moins, je pense. Menez-moi vers celle qui domine le plus la mer.

— C'est au bout du couloir. Mais il n'y a là que des appartements. À cet étage, ils sont loués.

— Et plus haut ?

— Plus haut, également.

— Et rien ne sera libre dans quelques jours ?

— On ne sait jamais.

Elle descendit, déçue, loua un canot à moteur et, en face de l'hôtel, prit du recul.

Des tentes devaient plonger les chambres dans une lumière voilée. Mais l'appartement du second étage était clos, à part une fenêtre aux volets mis en clé. Sans doute pour ne laisser passer que le jour nécessaire à éclairer une table de travail. Elle remonta, frappa à la porte. Peut-être était-ce l'heure du courrier et attendait-il quelque message, car des pas s'approchèrent et il ouvrit.

Il était là, pâle et étonné, comme sorti du fond d'un sommeil.

— Je suis Marie-Thérèse Servoz, dit-elle.

Il y eut un silence. Le temps de penser qu'il allait l'éconduire. Mais ses réflexes mondains furent plus puissants que son désir de tranquillité. Il s'effaça pour la laisser entrer.

— Vous avez tort de vous faire renseigner par mes camarades, dit-elle, aussitôt agressive. Ils vous ont monté des canulars. C'est pour cela que je suis venue.

Il avait le jour dans les yeux. Il changea de place. La lame de clarté reposa entre eux sur le parquet.

— Je vous remercie, Mademoiselle, mais canular ou pas, cela m'a donné l'idée directrice d'un livre. Un roman a toujours besoin de s'appuyer sur un fait. Vrai ou non. Une apparence de probabilité suffit. Et tout est probable puisque tout est possible.

— Transposez au moins puisqu'il est des fils amoureux de leur mère. Je ne veux pas que votre livre pût un instant nous troubler !

Sa voix tremblait. Elle n'avait pas songé qu'elle pourrait ainsi s'émouvoir. Elle sentait son regard attaché sur elle. Insistant, aigu, indiscret. Elle pensa que sa robe avait peu d'épaisseur d'étoffe, serra les genoux.

Il baissa la tête, passa la main dans ses cheveux. Les enfants ont de ces gestes quand ils sont embarrassés. Par là, il lui devint moins antipathique. Elle espéra pouvoir le gagner.

— Vous ne voudriez pas qu'un de vos succès fût pour nous quelque chose d'insupportable si l'un de nous croyait se reconnaître ? Transposez ! L'effet sur le public sera pareil.

— Bien sûr, dit-il, cela arrive d'être amoureux de sa mère. C'est le premier amour de bien des petits garçons.

— Alors ?

Elle l'encourageait à accepter ce thème. Elle cherchait quel exemple lui en donner. Tout était normal autour d'elle. Même dans sa bande de camarades.

Il dit tout à coup :

— Pourquoi êtes-vous venue ? Si vous étiez tranquille, tout vous eût été indifférent.

Elle eut un recul, vit la main d'Oreste sur le tableau de bord de la voiture, puis, sur son épaule, sentit le poids de la tête endormie. Non, ce n'était pas possible ce que cet homme voulait insinuer ! Une tendresse, la plus profonde des tendresses. Tout était pur. Rien que ce pincement au cœur quand il apparaissait après une attente, ce désir de sa présence, cette joie de sa vue, de son contact. Rien, pas même la pensée de ces plaisirs que prenaient les autres et qu'ils lui offraient en vain : « Pour qui te gardes-tu ? » avait un jour dit Ross.

— Pardonnez-moi si par mes paroles je vous ai troublée. J'ai peut-être hâté votre prise de conscience...

Lunois parlait doucement. Elle le voyait toujours à contre-jour, avec cette carrure d'homme puissant qui rappelait un peu celle d'Oreste, et aussi sa façon de se tenir debout, un peu penché en avant.

— Petite fille, pardonnez-moi.

Devinait-il son bouleversement ? Elle perdait pied. Pourquoi, en effet, ne s'était-elle prêtée à aucune des tentatives de ses amis ? Pourquoi Salar, qui lui plaisait pourtant, lui avait-il dit : « Pour qui vous défendez-vous ? » lorsqu'en dansant il l'avait serrée contre lui au point de lui faire sentir son corps ? Elle fit effort pour répondre :

— Je n'ai rien à vous pardonner, alors que revenaient en elle des gestes à demi oubliés et qui prenaient soudain leur sens exact. Des habitudes de toujours dévoilaient d'un coup leur secret, et elle restait fascinée, à dénombrer tous ces indices : son refus de tout autre contact et sa joie de le sentir proche, son dégoût de tout autre baiser, et ses lèvres savourant la joue au dur maxillaire et cette petite place douce sous la pommette en saillie.

— N'ayez pas de peine, je vous en prie, disait Lunois.

Il venait vers elle et, soudain, lui parut secourable.

— Ce n'est pas vrai ! dit-elle faiblement.

— Bien sûr, ce n'est pas vrai.

Il lissa ses cheveux, comme on fait aux enfants, et elle restait figée, incapable de réaction, perdue en elle-même. Elle regardait sans le voir ce visage s'avancer vers le sien. Mais elle fut forcée de sentir cette bouche aux lèvres préhensives. Elle voulut crier et ne put. Elle se sentait paralysée, comme engluée d'inertie. Cette force d'homme qui la soulevait, c'était celle à laquelle elle s'était tant de fois abandonnée quand Oreste la portait dans ses bras. Qu'avait-on dit ? Qu'elle l'aimait ? Oui, plus que tout au monde. Sans jamais rien d'impur. Mais où était la pureté ?

Incohérentes, la colère, la peur passaient en elle. Pourquoi avait-elle refusé Ross, Yvan, Salar ? « Non, je ne l'aime pas ainsi ! » s'affirmait-elle pour repousser cette certitude épouvantable.

— Pourquoi ne me parles-tu pas ? dit Lunois.

Il essayait de la caresser. Elle fermait les yeux, serra les lèvres, les bras, les genoux. Elle était sur ce lit comme une gisante. Il s'arrêta. Mais toutes ces filles ont couché cent fois, et quand elle se débattit, il crut à un stratagème, s'échauffa de sa résistance.

Ils étaient là comme tous les soirs. À deux pas d'elle, ils regardaient pâlir le ciel et goûtaient la fraîcheur marine. C'était extraordinaire. Tout était pareil. Ils n'avaient rien pressenti. Oreste avait dit :

— T'es-tu bien amusée ? de sa voix tranquille.

— Quand elle est rentrée, je l'ai trouvée pâle, avait répondu Maria. Elle est restée trop longtemps dans l'eau.

Elle s'était en effet jetée dans le golfe là-bas, avait nagé, les jambes molles, puis avait loué une barque et, couchée au fond, l'avait laissée suivre les mouvements de la mer. Par bonheur aucun du groupe n'était là et elle avait fui les inconnus à coup de rame. Elle voulait tout oublier. Non, ce n'était pas ainsi qu'elle aimait Oreste ! Elle le lui avait crié, avec fureur. Lui, n'était pas très fier. Ses mains tremblaient. Il l'avait rassurée sur les complications possibles. « Si j'avais cru... » disait-il, pitoyable.

« Non, je ne l'aime pas ainsi ! » se répétait-elle en regardant Oreste près de Maria.

Les projecteurs rendaient le jardin plus magique. Les feuilles des palmiers, vernissées de lumière, jetaient des étincelles au moindre vent. Les eucalyptus laissaient pendre leurs sauvages chevelures, et les allées plus blanches enchâssaient la pelouse tournée au noir.

Les serviteurs évoluaient en silence. Des éphémères voletaient autour des lampes, et les épaules de Maria imposaient à la nuit leur blancheur veloutée. Oserait-elle de nouveau s'appuyer contre elles avec sa tendresse d'enfant ? Et lui, lui ?

Ce n'était pas vrai. L'homme l'avait exorcisée par le dégoût. Jamais elle n'avait imaginé cela. Non, jamais ! À présent elle en était sûre. Mais le reste ne changeait pas. Oreste était toujours le plus admirable des hommes. Non, elle ne se priverait pas de la félicité de l'admirer.

Le dîner achevé, on éteignit. L'ombre parut d'abord impénétrable, puis l'univers nocturne s'y organisa peu à peu, sous un ciel clair où les étoiles n'étaient que des éparpillements blanchâtres. Le fauteuil de Maria fut poussé sur la pelouse où l'on déploya les chaises longues. Elle s'assit sur le gazon. Le tabac blond d'Oreste la rejoignit

par son odeur, mêlée au parfum de jasmin qu'aimait Maria, et à son eau de Cologne, à lui.

— Alors, rien de nouveau aujourd'hui ? Qu'as-tu fait avec ta petite bande ?

— Rien de sensationnel, dit-elle.

— Et ce type venu pour étudier les mœurs de la Côte ? dit soudain Oreste.

Elle reprit souffle, répondit :

— Il se terre dans son hôtel pour travailler.

— Quel hôtel ? fit négligemment Maria.

— Le Golfe.

— Il serait mieux aux Pins. C'est plus tranquille. Là-bas, c'est trop près de la plage. Les Marseillais y viennent trop facilement.

— Mais on voit mieux la mer de l'Hôtel du Golfe, dit Oreste, et ils discutèrent tous deux avec sérieux, comme s'il leur importait que Lunois fût bien installé.

Elle se sentait mal à l'aise, lourde et dégoûtée de son secret. Qu'avait-elle fait et pourquoi ?

Avait-elle vraiment tout accepté pour se libérer d'un soupçon inadmissible ? Pourquoi lui avait-il brusquement semblé que cet acte la délivrerait ? Des scènes oubliées lui revenaient à la mémoire... Ce soir-là où, pour le baiser du soir, ils s'étaient embrassés peut-être avec plus d'insistance... Maria l'avait constaté : « Pourquoi vous embrassez-vous ainsi ? On dirait que vous vous dites adieu. » Puis, lorsque Oreste était monté, elle s'était écriée, avec une sorte d'envie :

— Ah ! que ne donnerais-je pas pour avoir ton âge !

— Et moi pour être aussi belle que toi, avait-elle répondu.

— Avec mes jambes paralysées ?

— Oui. Tu as un tel bonheur !

Maria l'avait alors regardée, si étrangement qu'elle avait détourné les yeux.

— Tu es jalouse ? avait-elle dit brusquement.

Maïté avait ri pour cacher son trouble, et le rire de Maria avait presque aussitôt répondu au sien. Elles s'étaient alors rapprochées, détendues et pourtant un peu égarées, comme ceux qui ont échappé au péril.

Redressé à demi sur sa chaise longue, Oreste tendit la main. Elle la sentit se poser sur sa tête, lisser ses cheveux. Elle s'écarta.

— Tu as peur que je te décoiffe ? As-tu refait ta permanente ? Sors-tu ce soir ? demanda-t-il.

Elle fit non avec la tête, incapable de parler. Maria dit :

— Je te regardais tout à l'heure. On voit que tes cheveux restent trop mouillés d'eau de mer. Tu devrais avoir un bonnet de caoutchouc. Ce n'est pas bon pour les cheveux.

— Je ne crois pas que ce soit mauvais. En tout cas cela décolore et donne des reflets. Tu blondis, remarqua-t-il.

— Tu vas être entre la brune et la blonde, Oreste !

Pourquoi Maria revenait-elle inconsciemment à son idée de rivalité ?

— Je mettrai un bonnet et, en attendant, je vais me coucher.

— Si tôt ! s'étonna Oreste.

— Je suis lasse.

— Dors bien, petite.

Il s'était levé. Mais, au moment de l'embrasser, elle se contint. Il ne fallait pas ! Ce n'était pas possible, et elle ne posa pas, par jeu, comme elle le faisait si souvent, un baiser sur l'épaule nue de Maria.

Elle effleura sa joue, tendit la main à Oreste. Il l'attira vers lui, l'embrassa sur le front, près de ses cheveux qui sentaient encore la mer. Mais elle ne pouvait empêcher que vînt à elle cette odeur chaude et douce d'homme soigné, ce parfum mêlé de tabac et d'eau de toilette.

Depuis des semaines, la petite bande d'amis s'étonnait de l'absence de Maïté.

— Je vous disais bien qu'il ne fallait pas plaisanter avec elle, assurait Yvan.

— C'est toi avec tes délations qui nous a brouillés !

— Tu ne pouvais pas ne pas cafarder ?

— Voyons. Il est amoureux d'elle !

Ils s'excitaient. Ils lui apprendraient ce qu'il en coûte d'avoir trahi le groupe.

— Et Lunois ? s'informa Huguette Aubert.

— Disparu de l'horizon. Mon père en paraît soulagé. Mais ma mère est furieuse. Elle s'était promis de l'exhiber. Un académicien, même Goncourt...

— Périmé, fit Gilbert. À peine bon pour la province. Mais lui n'était pas mal.

— Trop vieille branche !

— Avec ça que c'est facile d'avoir cet air !

— Affaire de tailleur et d'âge, jugea Huguette.

Le petit bar offrait ses bouteilles. Le mixer brillait dans les mains d'Yvan.

— Quand tu auras fini, dit Solange en tendant un verre.

Il servit. Elle avala d'un trait.

— Il n'y a que cela de vrai. Et la musique.

Elle sortit un disque, mit en marche l'électrophone.

— Quelle est cette musique d'enterrement ? dit Lebrault.

— Prokofiev.

— Avec cette chaleur, c'est trop !

Il arrêta l'électrophone. La musique étranglée se tut. Le silence devint accablant.

— Remets en marche, dit Danielle. Si ça l'embête, qu'il aille ailleurs. J'ai soupé des jazz.

Elles tirèrent les coussins du divan, s'allongèrent par terre. Il fallait avec cette chaleur sentir la mosaïque fraîche. Ce n'était pas du

marbre, par malheur. Mais de ces céramiques fabriquées par les Ross.

— Je m'en vais au Cap, fit Alain. Qui me suit ?

Les garçons s'ébranlèrent.

— Tu viens, Yvan ?

— Non.

— Tu as tort. Elles vont t'étriper.

— Mort au traître, fit Huguette d'une voix déjà changée.

Solange se redressa, vint s'asseoir sur le divan.

— Tu veux boire ? offrit Yvan.

— Non. Je voudrais te dire que nous avons eu tort de mêler Maïté à nos bobards. Si tu vois Lunois, détrompe-le !

— Maïté a dû s'en charger. Elle était dans une telle colère !

— Alors, elle nous boude.

— Je crois.

— Comme caractère, il y a mieux. Tu as tort d'en être amoureux. D'abord, elle ne fait pas attention à toi. Et puis, si elle y faisait attention...

— Il n'est pas question, trancha Yvan. Et il se versa du whisky, et but d'un trait comme Solange. Tout s'éclairait. Il ne souffrait plus. Que lui importait Maïté ? Il la revoyait à peu près nue, moulée par la mer qui faisait adhérer son slip à son corps. Mais elle ne lui inspirait plus rien. Bien balancée, oui, sans doute. Et puis après ? Solange était là. En s'étendant sur le divan, elle avait posé la tête sur sa cuisse. Il sentait le contact de cette tête chaude, bouclée, un peu cuivrée à cause des décolorants. Toutes les filles aspiraient à la blondeur. C'était la mode. Elle le regardait avec un regard fixe qui semblait vide. Les deux autres, étendues côte à côte, se caressaient mutuellement le visage comme si elles voulaient le remodeler, pareilles à de fausses jumelles qui, sans avoir les mêmes traits, feraient au même instant le même geste. Et ce geste l'obséda au point qu'il se mit à caresser la tête qui pesait sur sa cuisse nue. D'abord au front, où il lissa les sourcils épilés, puis il descendit et promena son doigt sur l'arc de la bouche. L'arc fléchit et il sentit la langue qui lentement léchait son doigt, et les dents qui le mordillaient.

À présent, elle n'osait plus ces élans qui la jetaient vers lui quand, pour l'embrasser, elle se collait à sa poitrine. Elle cherchait la place la plus banale de sa joue pour le baiser du matin et du soir. Ce n'était qu'auprès de Maria qu'elle se sentait détendue. Elle s'engouffrait dans son lit aux draps frais et redevenait petite fille. Mais, un matin, elle pensa qu'Oreste avait eu là sa place, peut-être la nuit même, et le lit lui devint interdit. Elle prétexta la chaleur et demeura assise dans sa longue robe de mousseline, offerte au courant d'air des fenêtres abritées de stores orangés. Ce reflet colorait tout d'une teinte ardente. Maria en était rajeunie, idéalisée. Elle admirait sa beauté dont elle ne portait qu'une lointaine ressemblance. Maria dit soudain :

- Il me semble que tu sors moins avec tes amis.
- Ils m'ennuient. Je préfère être seule.
- Et le grand homme ?

Elle se sentit rougir sous le regard lumineux de Maria. Bien sûr, si elle parlait, Maria serait affolée, souffrirait sans doute.

- Il a dû partir. On ne le voit plus.
- C'est dommage. On l'aurait invité.

Puis elle reprit :

- Et ton prince ?
- Je pense qu'il est toujours à Monte-Carlo.
- Tu ne joues plus au casino ?
- Non. Mais lui sûrement. Il jette l'argent tant qu'il peut. Il se croit l'Aga Khan.
- Qu'as-tu fait ces jours-ci ?

C'était difficile à raconter : les bains ; quelques emplettes à Marseille pour se perdre dans cette foule, sans même prévenir Oreste ; une montée à Notre-Dame de la Garde, mue par un incompréhensible désir de ferveur sans objet, de silence sans prière ; une descente vers les bassins où les débardeurs, parmi les étendues de sable souillé de détritiques, cherchaient l'ombre précaire d'une palissade ; puis les courses sans but vers l'arrière-pays, les rampes en lacets au milieu des bois ; les villages en ruines désertés faute d'eau, le soleil et son mortel éclat. Tout blessait et anéantissait. C'était bon.

Il n'y avait plus rien en elle que la soif d'ombre. Des chèvres en troupeau tiraient sur des tiges rêches. Une silhouette minable de berger se détachait sur le ciel blanc. Devant elle fuyaient des kilomètres de route brûlante. Elle était seule. Détachée de tout. Délivrée.

Elle s'entendit répondre :

— Avec cette chaleur, je n'ai plus envie de rien.

— Pas possible ! Tu es malade ?

Puis, après un silence, Maria dit :

— Ou bien tu es amoureuse. Je me souviens de l'été où j'ai rencontré Oreste. J'étais comme cela. Ma mère me reprochait ma paresse. En ce temps-là...

Elle ne continua pas la phrase. Un domestique apportait des rafraîchissements. Allait-elle encore parler de l'auberge où elle aidait ses parents qui logeaient, près des mines, ingénieurs, contremaîtres et ouvriers ? Elle n'avait rien oublié de sa pauvreté, n'ayant aucune vanité de sa réussite. Sa réussite, c'était l'amour. Le reste ne comptait que pour admirer Oreste qui s'était fait avec rien ou si peu !

— C'est parce que tu étais lasse que tu l'as aimé ?

— Que vas-tu chercher ?

— Si, la lassitude est un état qui conduit à l'amour. Rassure-toi. Je n'aime personne. Mais je sortirai tout de même ce soir.

— Tu auras raison, chérie. À ton âge, il faut se distraire.

Salar était au casino. Il buvait entre deux belles filles.

— Quelle chance ! Vous venez ici, Maïté ?

Les filles, après quelque vague présentation, disparurent.

— N'est-ce pas, elles sont bien dressées ?

— Parfait. Elles constituent votre harem ?

— Quelque chose de bien réduit. Je me conforme aux usages. Un Français semble n'avoir droit qu'à deux femmes : la sienne et sa maîtresse. Ici, j'agis ainsi. Par courtoisie.

— Et chez vous ?

— On croit devoir par le nombre de ses femmes indiquer sa fortune et son rang. Du moins ce fut ainsi. Aujourd'hui, tout se perd... Whisky ou vodka ? Si vous voulez mon conseil, ils ont un très bon rhum glacé.

Elle but. Salar avait au moins quelque chose pour lui : son exotisme. Puis il ne jouait pas à l'affranchi comme les petits camarades grands bourgeois. Il dit :

— Je voudrais faire le tour du monde avec quelqu'un qui me plût. Êtes-vous libre ?

— Merci d'avoir songé à moi. Mais je suis retenue ici. Mettez une annonce dans les journaux.

— Avec mon portrait ?

— Si vous voulez. Mais surtout l'indication de votre standing.

— Oh ! Maïté, ne m'enlevez pas mes illusions ! Je croyais la jeunesse française encore capable de quelque romantisme. Au moins en province.

— Il n'y a plus de province. Surtout ici. Nous sommes une colonie parisienne et internationale.

Elle riait. Les phantasmes s'évanouissaient dans le soleil. Tout semblait avoir repris sa place. La place de toujours : Oreste et Maria, quelques légers amis. Salar, le plus sérieux peut-être. C'était le plus âgé. Il avait de l'expérience.

— Je voudrais, dit-il, trouver quelqu'un qui sût s'intéresser aux choses. L'annonce m'enverra des filles. De joie, vous dites, et ce n'est pas vrai. Elles essaient. Mais leurs plaisanteries, c'est toujours pareil. Je ne suis plus assez étranger pour être surpris. Elles m'ennuient un peu...

— Sauf au lit ?

— Il reste cela. Mais pas très varié non plus.

— Vous êtes dans vos mauvais jours.

— Appelleriez-vous mauvais jours ceux de la lucidité ?

Décidément il lui plaisait. Aucun de la bande ne parlait ainsi : trop jeunes et sans expérience. Lui, savait ce qu'était la vie. Et il avait de très belles dents et de beaux yeux fendus en amande. Sa peau était lisse. Peut-être s'épilait-il ? Il s'habillait bien, avec peut-être un peu trop de goût des couleurs claires : ce reste d'exotisme.

— Pourquoi dans l'annonce n'indiqueriez-vous pas qu'il vous faudrait une âme-sœur ? Faites-le et décrivez votre âme.

— Ô âme, ma belle âme..., récita-t-il. Il connaissait Laforgue. Elle se leva.

— Déjà vous partez ?

— Juste le temps d'arriver chez moi.

Elle allait dire : « Avant le retour d'Oreste. »

— Oui, chez moi on sert à peu près à heure fixe.

— Que c'est occidental ! Moi, je n'ai pas d'heure. On n'en a pas chez nous. Et vous partez au moment où j'avais envie de vous montrer mon âme !

— Gardez-la pour vos deux accompagnatrices.

Elle rejoignit sa voiture. Oreste, Maria : il n'y avait qu'eux deux au monde. Le reste n'était rien. Et, à mesure qu'elle approchait, elle sentait en elle grandir sa joie. C'était un mouvement si vif qu'il lui semblait s'épanouir, et quand elle vit Oreste, si beau avec son air de condottiere et ses tempes un peu blanchissantes, elle se sentit sapée par un trouble jamais éprouvé. Comment tout à l'heure, en écoutant Salar, avait-elle eu l'idée folle de partir ?

— La voici ! dit Oreste, et il vint vers elle. Son empressement la surprit. Elle heurta le regard de Maria. Elle n'eut pas le temps d'essayer de comprendre ce que voulaient dire ces yeux fixes.

— L'embrasseras-tu toujours comme un bébé ? interrogeait Maria tandis qu'il la soulevait un peu vers lui.

La voix était rauque, étranglée. Maïté s'était dégagee.

— Il ne faudrait tout de même pas prolonger vos enfantillages ! Le temps est passé, acheva calmement Maria qui avait repris son ton habituel.

Mais Oreste avait brisé son geste, et ils restaient tous deux face à face, décontenancés. Il se reprit le premier, revint près du fauteuil de Maria. Mais, elle, ne bougeait pas encore, comme frappée d'étonnement. Elle ne regardait pas Maria, prise d'une crainte soudaine. Qu'avait-elle surpris, deviné ? Était-ce vrai ce que l'on avait dit ?

Le repas lui parut extraordinairement long. Tout de nouveau chancelait. Pourtant Maria avait toujours son même calme, son même sourire, et Oreste s'occupait d'elle avec la même tendresse attentive. Avait-elle imaginé ce qui n'était pas ?

Le soir, seule dans sa chambre, elle ne put dormir. Des images la soulevaient de dégoût : Lunois et elle-même. Sa passivité et sa curiosité et la crainte et le demi-consentement... C'était odieux ! Et

pourtant, depuis, n'était-elle pas changée ? Ne sentait-elle pas frémir en elle d'autres mouvements, des mouvements de femme ? Salar même, un instant, l'avait émue. Et que penser de cette joie, comblée et désirante, lorsqu'elle avait senti sa taille prise entre les puissantes mains d'Oreste ?

Le phare s'était allumé et tournait. La mer s'éclairait, puis retombait dans l'ombre. Elle s'éclairait une minute, avec tous ses poissons, ses poulpes, ses pieuvres et tous ses hôtes menaçants. Un moment, une zone obscure prenait réalité comme au fond d'elle-même, où, à chaque battement du phare, paraissaient, disparaissaient, reparaissaient les monstres de sa profondeur.

OceanofPDF.com

— Elle est partie avec le prince. Que doivent-ils dire ?
— Qui ? fit Gilbert Ross.
— Mais ses parents !
— Ils savaient sans doute.
— Cela m'étonnerait, dit Danielle. Et le plus beau, Savez-vous le plus beau ?

Elle brandissait un journal qu'elle mit sous le nez de Ross.

— Lis l'annonce encadrée de rouge.

Gilbert lut, leva les épaules.

— Je le croyais cinglé. Pas à ce point ! Et tu crois qu'elle a répondu à l'annonce ?

— Non. Elle date de huit jours, dit Alain Lebrault, et le yacht du prince avait déjà disparu.

— Qui vous prouve que ce soit elle ? fit Yvan. J'ai vu sa mère. Elle m'a dit qu'elle était à Paris pour quelque temps.

— Comme cela. Toute seule, railla Solange.

— Elle cachait son jeu, dit Huguette. Elle faisait la renchérie. Elle avait une manière de se garer de nous, de ne rien dire d'elle, d'être en dehors de tout. Une sournoise.

— Salar n'est pas mal, jugea Solange. Un prince, même persan, cela fait de l'effet. D'autant plus que les Servoz sont partis de rien.

— Mais il a un harem, pour sûr. Que va-t-elle faire avec toutes ces femmes ?

Tous consultèrent leurs souvenirs de géographie et de récits de voyage. Les filles, versées dans les *Mille et Une Nuits*, imaginaient richesses et voluptés interdites aux misérables Occidentaux.

— Je jubile, dit tout à coup Huguette. Mon père ne va plus pouvoir me jeter à la tête l'exemple de Maïté. J'aurai fait ce que j'aurai fait, mais au moins sans qu'on le sache !

— Tu crois ? fit Danielle.

— Oui, ma chérie, et je me marierai en blanc, avec un tralala de tous les diables.

— Pense à moi, fit Guy Soubeyran.

— Je te connais trop.

— Mais pas moi.
— Où est passé Yvan ? s'étonna Alain Lebrault.
— Vous l'avez fait partir avec vos histoires. Il avait le béguin pour elle.
— Pauvre chou ! fit Danielle. Allons le chercher.
Tous s'ébrouèrent. Gilbert cessa de caresser la jambe d'Huguette étendue sur le divan.

OceanofPDF.com

Maria et Oreste n'en parlaient pas. Ils s'épiaient. Elle le regardait souffrir, tâchait de mesurer cette souffrance. Les quelques nuits où il était venu, à bout de résistance, coucher près d'elle, elle avait essayé de deviner les rêves de ses courts assoupissements.

C'était le lendemain du jour où elle lui avait dit de ne pas prolonger des épanchements enfantins que Maïté n'était pas rentrée. Un chauffeur occasionnel avait ramené la voiture et apporté une lettre qui leur apprenait son départ. Et les termes de cette lettre les hantaient, indéchiffrables. Pourquoi, puisqu'elle prétendait les aimer tous deux infiniment plus que tout au monde, les avoir quittés ? N'y avait-il pas moyen d'arranger autrement sa vie ? Et si elle ressentait pour Salar un attrait irrésistible, pourquoi affirmait-elle qu'elle ne mettrait jamais entre elle et eux d'obstacle permanent, qu'elle ne prendrait aucun engagement, que son voyage ne serait que temporaire ?

Maria s'étonnait. Était-ce un coup de tête ? un désir soudain d'évasion de cette vie près d'une infirme ? Pourtant elle ne s'était jamais opposée à rien qui pût plaire à Maïté, ni à ses courses vers des buts ignorés ni à ses sorties, même avec Oreste. De son fauteuil d'infirmes, elle les avait vus si souvent s'éloigner ensemble tous deux, formant un couple éblouissant, si bien qu'elle avait mesuré avec plus de désespoir sa déchéance. Non, elle n'avait pas pesé sur cette vie.

La maison continuait de vivre autour d'elle, avec ses domestiques, les soins de Madeleine, la femme de chambre qui faisait les commissions abandonnées. Mais personne ne pouvait remplacer Maïté auprès d'Oreste. Personne ne pouvait sortir avec lui, ni aller le surprendre dans les bureaux du Vieux Port, ni lui donner la joie d'une jeune présence.

Elle le regardait avec inquiétude. Elle avait peur qu'il ne cherchât une diversion. Elle l'interrogeait :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

Il le racontait sans plaisir comme un écolier qui récite. Elle s'accusait de le contraindre, et elle recommençait le lendemain. En cachette, elle faisait de nouveau masser ses jambes mortes, reprit des guérisseurs, appela le miracle.

Des lettres arrivaient, courtes, sans date et sans adresse, donnant seulement des indications postales. Maïté voyageait, et c'était aux escales qu'elle écrivait.

Puis ce ne furent plus que des cartes portant des timbres de pays lointains. Un soir, Oreste, plus nerveux que de coutume, suggéra qu'il pourrait envoyer des détectives, essayer de la ramener.

— Tu es fou, mon pauvre ami, ce n'est pas parce qu'elle est encore mineure que nous nous ferons ses geôliers. Elle est libre.

— Rien ne dit qu'elle soit heureuse.

— L'était-elle puisqu'elle est partie ?

Elle parlait calmement. Elle acceptait tout. L'infirmité, le départ. Lui, n'acceptait pas.

— Cette histoire a assez duré. J'ai tout de même des droits !

— Veux-tu la tyranniser ? Elle a choisi.

— Je veux l'empêcher de gâcher sa vie.

— Il est trop tard. Et sommes-nous sûrs qu'elle la gâche ? Nous ne savons rien, au fond.

C'était le pire. Il ne savait rien. De Salar, il s'était informé par le contentieux de sa banque. Il avait des précisions sur son argent. Mais sur le reste ?

« Nous ne savons rien », disait Maria. C'était vrai, même pour les êtres les plus proches. Que connaissait-il de cette petite fille devenue femme ? Qu'avait-il omis de lui donner, lui qui pouvait tout acheter ? Était-il possible que l'élan avec lequel elle se jetait sur lui fût seulement son appétit de vivre ? Ah ! pourquoi n'avait-il pas pressenti que sa tendresse exubérante, puis tout à coup réticente, contenue, cachait autre chose ?

Une nuit, il l'appela dans son sommeil. Maria tressaillit, ouvrit les yeux, vit le phare tournant sur la mer. Un jet de lumière effleura le lit et le visage endormi. Un visage durci, buté, pareil à celui du désir.

Dans le yacht tout blanc, astiqué sans cesse, ils voguaient de port en port. Salar avait été ébloui qu'une fille qu'on disait inaccessible lui ait si vite offert de l'accompagner après s'être moquée de lui. Il n'avait pu oublier son prestige, même lorsqu'elle eut, consenti, un soir, après avoir bu avec lui et écouté ces disques qui imposaient leur rythme voluptueux à la mer tranquille et, au ciel d'étoiles.

Elle ne s'était prêtée qu'à l'étreinte la plus brève. Il lui avait fallu des semaines pour qu'elle permît davantage. « Je ne veux pas », déclarait-elle, le visage dur.

Il se demandait si elle n'était pas ignorante malgré l'évidence. Les femmes qu'il avait connues l'avaient habitué à d'autres complaisances, lui avaient révélé des pratiques qu'il ignorait. Celle-là était froide. Il cessait d'être servi.

Parfois elle se départait de ses rigueurs, essayait d'être une autre, acceptait tout et tentait désespérément, lui semblait-il, d'atteindre ce qui la fuyait. Puis elle retombait, lasse, mais non assouvie.

Les palaces leur ouvrirent leurs appartements tournés vers la mer. Leur amour ressemblait à une course haletante. « Partons ! » disait-elle après chaque arrêt dans ces villes méditerranéennes, colorées ou blanchies de chaleur, grouillantes de vie ou embaumées dans leur passé, et, penchée sur les cartes et les guides de voyage, elle énumérait ce qu'elle voulait voir.

— Quand nous arrêterons-nous ? demandait-il, lui qui, à chaque ville, se sentait prêt à savourer paresseusement la surprise de l'inconnu.

— Jamais, répondait-elle. Je ne puis vivre qu'en errante.

— Je t'emmènerai dans le Kurdistan. Tu pourras vivre avec les nomades.

— Cela ne me suffirait pas.

Le yacht repartait pour un autre port. Les pays à peine abordés se dépouillaient de leur charme. Lui n'osait lui dire sa déception qui devenait doute de lui-même. Enfin, après la Méditerranée, il y aurait toute l'Asie. C'était encore tout un avenir de fuite. Mais elle, quand la rejoindrait-il ?

— M'aimes-tu ? lui demanda-t-il un soir.

Elle répondit, lointaine :

— Sais-tu seulement ce qu'est aimer ?

— Et toi ?

— Non. Je ne le sais pas.

Il parla de retour, de halte au moins pendant l'hiver. Ils avaient prospecté tant de villes, vu tant de paysages ! Puis il fit allusion à son compte en banque. Elle faillit dire : « Je n'ai qu'à demander à Oreste », sentit que c'était impossible.

— Mais dans mon pays on peut se déplacer. Nous avons des terres un peu partout. Surtout dans le Fars ; et aussi près de la Caspienne.

Mais ce pays ignoré l'effrayait d'être profond, loin de la mer, des fuites faciles. Il y faudrait affronter des êtres inconnus, se plier à des usages étrangers. Et pourtant elle accepta, le soir où pour la première fois elle gémit.

Ils débarquèrent, s'enfoncèrent dans des terres qui les happaient avec leurs longs tentacules de routes, les arrachaient aux mers, aux ports qui s'offrent sans cesse aux départs, les retenaient dans leurs méandres, les engloutissaient dans leurs villes.

Elle entendit les sons inconnus d'une langue incompréhensible, vit sortir d'un ciel d'émail les premiers minarets. Salar seul l'attachait au monde. Elle dépendait de lui.

Elle s'habitua à ce corps brun, à cette peau aussi lisse que celle d'une femme, elle prenait goût au plaisir, se sentait devenir autre. Les lettres envoyées aux siens se transformaient en cartes postales, où l'image avait plus d'importance que les mots. Et les mots se vidaient d'émotion. Elle n'avait plus ce pincement au cœur en les écrivant.

Était-elle pacifiée ?

Ils visitèrent les villes fameuses ; furent les hôtes d'hôtels de moins en moins européenisés. Souvent apparaissaient des hommes aux visages barbus, aux têtes enturbannées, aux robes flottantes, à côté des jeunes gens imberbes, mis comme des ouvriers. Auprès des quartiers crasseux de misère, s'élevaient les mosquées féeriques aux faïences bleues et vertes, aux bulbes couverts d'or pur, et les palais, au milieu de jardins secrets, cachaient leur faste. Car il y avait, dans ce pays de mendiants en haillons, une famille royale, des princes, un

luxue inconnu de l'Occident, des propriétaires de villages entiers, comme l'était le père de Salar.

Ce fut dans un de ses domaines qu'elle fut introduite. Une nombreuse parenté l'accueillit avec un cérémonial incompréhensible. Salar dut traduire les paroles d'accueil prononcées par des vieillards aux longues barbes. Des femmes surchargées de bijoux lui souhaitèrent prospérité et postérité nombreuse. Salar avait laissé ignorer qu'ils n'étaient point unis selon les lois occidentales et elle fut traitée comme appartenant à une famille qui ne lui était rien.

Au fond d'un jardin de sultane, ils occupèrent un pavillon aussi charmant qu'inconfortable.

— Il faudra le modifier si nous restons, proposa-t-elle.

— Et apprendre notre langue, conclut-il.

Les visages aperçus, si nombreux, si étrangers, même lorsqu'ils étaient des visages d'enfants, l'entourèrent dès qu'elle ferma les yeux et elle les revit autour de l'énorme table où on lui avait servi les mets du pays. Il y avait des lieues à traverser avant d'atteindre une ville. L'immensité du domaine éloignait de tout. Déjà elle se sentait prisonnière d'une famille, d'une race, d'usages dont elle serait la proie. Ah ! si elle allait être liée ! Si, malgré les précautions, l'accident arrivait ! Si les vœux de postérité allaient se réaliser un jour !

« Que deviendrais-je ? »

Elle se redressa sur le coude. Salar dormait, et son souffle soulevait le modelé délicat de son torse bombé. Elle le regarda dans la lumière de la veilleuse à huile. Il était féminin. Elle se dit le mot et, soudain, vit, puissante et virile, la haute silhouette d'Oreste. Et le désir de le retrouver la déchira avec une telle force qu'elle se leva.

À demi réveillé, Salar balbutia des paroles incompréhensibles. Son pays l'avait repris jusque dans son sommeil. Revenu à lui, il l'interrogea :

— Où vas-tu ?

Elle n'expliqua rien, revint s'étendre près de lui.

Mais, même sous ses mains savantes, distraite de son plaisir, elle pensait, en respirant l'odeur de la chambre trop parfumée, à la maison lointaine où dormaient ceux qu'elle avait fuis.

Puis il y eut les jours après les jours.

Ils entreprirent des voyages vers cette inutile parenté que la coutume ordonnait de voir. Des discours fleuris saluèrent leur venue. Des chasses furent organisées en leur honneur, sur ces vastes terres que les propriétaires connaissaient mal.

Ils s'attardèrent dans les villes où elle essaya de s'étourdir en visitant tout. Les taureaux ailés des colonnes, les archers en placides processions, les bleus et les verts des mosquées, les ors des coupoles, tous ces monuments aériens, les peintures hiératiques : ces hommes au regard fixe dans des yeux obliques, ces femmes en bonnets, ces princesses respirant une fleur, rien ne l'empêchait de sentir ce vide, cet ennui, ce désir d'évasion. Il s'exaspérait jusqu'aux larmes, le soir, quand la flûte d'un chamelier séparé de sa caravane venait, quand tout était calme dans la maison enfouie dans son jardin de roses, répéter inlassablement sa nostalgie.

— Elle revient ! cria Maria dès qu'elle entendit le pas d'Oreste.

Il pâlit sous le hâle repris dans un nouvel été. Elle vit ses lèvres trembler. Il répéta, l'air égaré : « Elle revient ! »

Elle lui tendit la carte postale et ses minarets, et cette écriture connue et son court message.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle le dit : le désir de nous retrouver.

— Pour huit jours ou un mois ?

— Ne gête rien !

Il regarda Maria, eut envie de dire : « Comme tu aimes te leurrer ! » Et la pensée lui vint de cette fille qu'il entretenait depuis trois mois et à qui il avait offert un bracelet le jour même.

— Moi, je ne puis encore croire. Tant de mois sont passés depuis !

— Oui, tant de jours à vivre seule !

Il crut à un reproche, revit le regard dont Maria le touchait comme pour une auscultation, à chacun de ses retours, répondit :

— J'ai mes affaires.

— Bien sûr, chéri. Tu ne peux les délaissier. Et tu en avais particulièrement besoin pour supporter ce vide.

— Oui, acquiesça-t-il. Puis il dit soudain :

— Comment allons-nous la retrouver ?

— Changée sûrement. Une femme change toujours à ce moment-là. Elle a eu sa vie. Tu avais, pour la jeune fille éclatante qu'elle était devenue, oublié l'enfant que tu avais bercée, il faudra faire de même.

— Non. J'avais les deux !

Il s'assit. Sa joie était déjà éteinte. Ce serait une autre qui reviendrait.

— Maria ! fit-il. Elle, était la seule certitude, l'inchangée. Il l'appelait à son secours.

— Il ne faudra rien dire qui puisse lui faire croire que nous l'avons blâmée, Oreste. Tu m'entends, mon chéri. Il faudra que ce soit comme si elle avait été toujours là, écouter ce qu'elle dira, ne l'interroger sur rien. La laisser libre.

Elle énumérait les conseils, ceux auxquels elle avait songé. Les hommes sentent si peu ce qui peut blesser. Pourvu qu'Oreste par ses questions ne la rende pas de nouveau rétive ! Elle l'avait sentie si souvent réticente ou presque hostile avant son départ ! Était-ce le désir d'une aventure extraordinaire ou une passion envahissante ? Elle restait silencieuse, murée en elle-même. Même son adoration pour Oreste paraissait tarie.

— Quand reviendra-t-elle ? demanda Oreste.

Sur la terrasse, le jour baissait. Cela allait être l'heure du repas. Il n'y avait que quelques instants avant qu'on vînt pousser le fauteuil de Maria. Ils cherchèrent encore tous deux sur cette carte postale un signe qui pût répondre aux questions qui se pressaient en eux.

— Elle ne fixe pas la date de son retour, dit Maria.

— Viendra-t-elle seule ? fit la voix rauque d'Oreste.

Il y eut un silence. Aucun d'eux n'y avait encore pensé.

François vint pousser le fauteuil. Madeleine commença à mettre de l'ordre parmi les livres feuilletés, les revues, la tapisserie : tout ce qui trompait l'ennui de la journée inactive.

Le phare s'alluma au loin. Il battait comme un cœur, à coups réguliers, avec l'intermittence du moment où la lumière envoyée ailleurs ne se discernait plus.

Longtemps dans la nuit, Maria en compta les pulsations. Oreste dormait ou feignait de dormir. Elle n'entendait plus que sa respiration régulière.

De très loin, dans ce monde vaste et pourtant vite parcouru, Maïté revenait. Il faudrait installer un couple dans son appartement de jeune fille. Dès demain il faudrait organiser les remaniements. Lesquels ? Trouver un lit jumeau ? Mettre un grand lit ? Transformer en chambre la lingerie contiguë ? En aurait-elle le temps ?

Mais ce monde, si vite parcouru en avion, reprenait ses distances quand on voyageait en yacht, et Maïté aimait la mer... Cela laisserait le temps des transformations. Ce serait beaucoup mieux d'adjoindre une pièce voisine. L'appartement de Maïté pourrait rester intact. Dès demain, elle convoquerait l'architecte et l'ensemblier. Cet intrus qui accompagnerait Maïté, il fallait tout de même lui faire place. Elle le connaissait un peu, l'avait vu aux bals où elle ne dansait plus, aux grandes soirées de charité. Très européenisé. Acceptable et mieux

qu'acceptable. Mais elle avait peine à l'imaginer mêlé à leur vie : quatre couverts au lieu de trois, une voix, des gestes étrangers, un autre homme dans la maison.

Elle tourna doucement le haut de son corps vers Oreste. Le matin était venu, précoce après les nuits courtes. Avait-elle passé tant d'heures à préparer cette intrusion ?

Oreste la regardait avec une sorte de reproche. Elle crut du moins le lire dans ce regard vite caché sous les paupières retombées.

OceanofPDF.com

Elle arriva trois jours après.

— Maria ! cria-t-elle comme à bout de souffle, et ce fut une fille haletante qui se jeta sur elle. Elle avait oublié les précautions. Le fauteuil se déplaça un peu. Elles ne virent rien que leurs visages qui se baisaient avec emportement, bouche contre joue. Puis Maria s'écarta un peu, chercha du regard vers le perron, dans l'allée.

— Je suis seule, dit Maïté.

Un afflux de sang, c'est ce que Maria ressentit d'abord. Maïté revenue comme avant ! Et pourtant elle questionna :

— Ton mari ?

— Voyons, Maria, me serais-je liée ?

— J'avais cru.

— Mais non. D'ailleurs, comment l'aurais-je pu sans que vous sachiez ? Des tas de formalités sont nécessaires.

— Alors ? fit Maria.

Elle n'en dit pas plus. Comment attester les lois, les convenances ? Sa fille était là, et c'était encore une enfant. On l'est aujourd'hui plus longtemps qu'autrefois. La taille mince, le ventre plat n'avaient pas changé. La même joue pure, le même front lisse : seul ce petit cerne sous les yeux et le pli de la paupière. Cela seul ? Non, la bouche plus lourde et ce sein qui soulève moins durement le corsage tendu.

— Maïté, ma petite fille !

Les effusions n'étaient pas finies. Cela seul importait : elle était seule ! Inutiles, les ordres donnés. Tout restait intact. Tout, sauf ce petit cerne, ce léger pli, cette lourdeur de sein. Et en elle qu'y avait-il de changé ? Elle se contenta, n'interrogeant pas. Puis dit tout de même, en hésitant :

— Et tu restes ?

— Bien sûr. Je suis revenue pour toujours.

Elle hésita encore :

— Et Salar ?

— Il le sait.

— Alors ?

C'était donc résolu. Oreste ne rentrerait plus de Marseille l'air sombre, ou, ce qui était pis, nerveux et le visage fatigué.

— C'est bien sûr ? dit-elle encore comme si elle doutait de cette chance.

— Mais oui, Maria. Une parenthèse. Elle est refermée.

— Ce que ton père va être heureux ! Tu lui manquais tant !

— À toi surtout, je pense. À présent, il faut oublier. Je suis revenue. Il ne s'est rien passé.

Elle était péremptoire. Rien de ce que Maria avait supposé : ni Salar ni une sorte de gêne. Elle était là, aussi assurée qu'à l'ordinaire. Elle fut presque choquée de ce naturel. Puis se morigéna. Allait-elle juger avec les règles d'autrefois. Les principes de sa jeunesse étaient périmés. Les jeunes filles agissaient librement. Elle en connaissait tant d'exemples ! Mais un malaise persistait.

— Tu as l'air plus surprise qu'heureuse, remarqua Maïté.

— Il est des bonheurs qu'on ne retrouve plus, dit Maria.

— Je le pensais aussi un peu. Mais quand j'ai poussé la grille et que je t'ai vue sur la terrasse à ta place habituelle, tout s'est effacé.

Elle portait au bras un petit sac, le fit glisser, s'assit, s'accouda au guéridon rond parmi les journaux et les livres.

— Qu'a fait Oreste ? demanda-t-elle.

Elle voulait savoir sa vie durant son absence. Elle interrogeait avidement. « Mais moi, pensait Maria, n'ai-je pas plus souffert que lui ? »

— Ton père avait ses affaires. Il s'y donnait de plus en plus. Bien souvent il rentrait très tard, ne dînant plus ici régulièrement, tant il s'occupait. C'était son évasion. Mais moi, qui ne vivais que par toi, c'étaient des jours bien solitaires...

Elle n'écoutait qu'à demi ce long récit. Mais son cœur éclatait de joie. C'était Maria, sa douceur, sa tendresse, et ce serait lui, son père. Elle pensait le mot, y appuyait pesamment, chercha des souvenirs d'enfance : la pauvreté des premières années, le village près de la mine, ce mineur italien qui lui confectionnait de petits jouets, puis la solitude des bois où l'on habitait une maison forestière construite par les ouvriers, Maria et ses robes d'indienne et lui ! Lui qui la soulevait de terre contre sa robuste poitrine qui sentait cette odeur de sueur et de force. Et le déménagement soudain dans la ville populeuse,

l'appartement vaste, la fortune qui commençait. Sur lui la chemise Lacoste devenue du chantoung, puis du nylon, et les mains rudes, plus soignées. Il avait des contremaîtres, ensuite des fondés de pouvoir. Des entreprises dispersées, en France, au Maroc. Des cargos portant les minerais précieux abordaient à Marseille. Une cité minière se construisait dans l'Atlas. Il voyageait, disparaissait, réapparaissait. Son avion survolait la mer. Son yacht restait à l'ancre aux Lecques. Les voitures étaient de plus en plus puissantes. Il annulait le temps et la distance.

— Ces longues journées, disait Maria, où je me demandais : « Que fait-elle ? Est-elle heureuse ? » Qu'avais-je pu pour toi ? J'étais impuissante, presque coupable de peser sur ta vie !

Ce fut à ce moment qu'il parut. Aucun domestique ne l'avait-il prévenu ? Il eut un cri, une rougeur l'inonda. Elle était déjà sur sa poitrine.

— Est-ce possible ?

Il ne trouvait que ce mot enfantin, le répétait. Et elle, étranglée d'émotion, ne pouvait prononcer une parole.

Maria dit :

— Elle nous revient pour toujours.

— Toujours ? répéta Oreste.

— Oui, fit-elle.

Et, comme elle affirmait, elle sentit tout menacé : n'y aurait-il pas toujours entre eux cette chose accomplie ?

— Et lui ?

— Je reviens seule. C'est fini.

Déjà, il fallait parler. Déjà, il posait des questions ! Ah ! que Maria explique ! Elle prétextait le besoin de s'apprêter pour dîner, reprit le petit sac. Ils écoutèrent son pas décroître. Elle ne s'était pas retournée, elle ne les avait pas encore une fois regardés, cette jeune femme, vue de dos et vêtue d'une robe inconnue ! Ils sentirent qu'elle venait d'ailleurs, qu'elle apportait quelque chose d'étranger, une démarche plus lente, des formes plus pleines, une langueur mêlée à une sorte de certitude : celle d'une femme qui sait ce qu'elle est et ce qu'elle peut.

Il s'assit, comme accablé. Maria avança la main vers lui avec le geste maternel des amoureuses protectrices. Il baisa distraitemment la

main tendue.

— Il ne faut rien imaginer, conseilla-t-elle.

Et il était déjà en esprit sur toutes les routes, il suivait tous les itinéraires marins, entraînait dans tous les hôtels, les palais, les lits.

— Crois-tu que ce sera comme avant ? dit-il avec doute.

— Oui, si tu oublies.

— Oublier ? fit-il interrogativement.

— C'est possible puisqu'elle est là et qu'elle nous a préférés.

Il ne répondit pas. Elle sentit son égarement désespéré.

— Reprends-toi. Il faut qu'elle ne se doute de rien, qu'elle ne te voie pas ainsi. Va faire un tour. La marche calme.

Il se leva, obéit. Maria le regarda s'éloigner dans le jardin.

Allait-il empêcher que leur entente renaisse ? Pourquoi n'accepterait-il pas ce qu'elle avait accepté ? Après tout, il était en partie responsable : avait-il jamais empêché Maïté d'agir à sa guise ? Toujours il avait été au-devant de son moindre désir. Allait-il lui tenir rigueur à présent de n'avoir pas résisté à un entraînement ? Non, elle lui ferait entendre raison. Elle n'allait pas le laisser tout gâcher !

Au repas, elle parla des agréments des voyages. Il convenait que les domestiques sussent que Maïté avait fait le tour du monde avec des amis. Et, sans cesse interrogée, Maïté jeta les noms exotiques, parla de paysages, de coutumes. Maria la guidait. Elle suivait. Seul Oreste demeurait taciturne, fermé, comme s'il ne voulait rien apprendre pour ne rien voir.

— Elle est revenue, annonça Huguette à Yvan. Je l'ai rencontrée par hasard à Marseille. Elle est splendide. En forme comme jamais.

— Mariée ? interrogea-t-il.

— Tu veux rire. Avec sa fortune, elle serait bien sotte. Une croisière seulement. Le tour du monde ou à peu près. Mais elle paraît assez refroidie sur cette balade.

Solange prit le bras d'Yvan. Il faisait une drôle de tête. Après tout, il l'avait peut-être aimée, cette Maïté. Elle lui dit entre ses dents :

— Je suis bonne fille. Mais j'aime autant que tu ne la voies plus.

— Quelle idée !

— Tu me comprends parfaitement. Fais pas l'idiot. Laisse tomber Maïté si tu veux qu'entre nous ça dure !

Les garçons s'exclamaient.

— Maïté revenue ! Ça alors !

— Qui est Maïté ? demanda Régine, amenée par Alain Lebrault. Une fille un peu vamp, remarquée à Cannes dans un petit rôle. « Un avenir splendide » assurait Alain dont le père s'intéressait aux affaires de cinéma.

— Une fille un peu toc, mon chou. Avec des parents amoureux l'un de l'autre.

— Tu dates, dit Ross. Oreste s'est détraqué. Il entretient une petite à Marseille.

— Oh ! fit Danielle, si Lunois avait su, il n'aurait pas cru au canular.

Tous rirent sauf Yvan. L'histoire était le triomphe du groupe. Ils s'en vantèrent à Régine.

— C'était drôle, n'est-ce pas, ce vieux birbe qui voulait surenchérir sur tout ce qu'on avait écrit à propos de la nouvelle vague qui passait son temps à nous confesser. Nous l'avons persuadé que l'inceste était chose courante et que Maïté et son père...

— Oh ! fit Régine presque scandalisée, vous êtes allés un peu fort !

— On les voyait partout ensemble, elle et lui. Dansant l'un avec l'autre, conduisant leur voiture à tour de rôle.

— Mais Madame Servoz est paralysée.

— Ça n'empêche pas qu'ils avaient cet air soudés l'un à l'autre, comme deux amants.

— Ça ne veut rien dire.

— Si, dit Huguette. Cela veut dire quelque chose quand la fille ne fait rien avec personne. N'est-ce pas Yvan ?

— Laisse Yvan tranquille, dit Solange. Il était trop jeune, il y a deux ans. Cela lui est passé.

— Compliments, fit Huguette.

— On part ? proposa Lebrault.

— Pour où ?

Ils énumérèrent les buts ordinaires de leurs courses. Mais Cannes les ennuyait. Nice était devenu intolérable. Ils avaient assez de Saint-Trop et de Saint-Paul, des bains et des bars, des danses et des cabarets à chansons.

— Si on faisait le tour du monde ?

— Ce doit être partout pareil.

La grande maison d'été des Rose était vide, les parents partis comme à l'ordinaire. Gilbert assurait l'intérim, supervisant le fondé de pouvoir. Peu d'heures suffisaient à cette besogne. Le reste du temps il vivait, ou s'y essayait.

Il s'approcha de Danielle, lui caressa doucement l'épaule. Elle se pencha sur lui, interrogativement :

— La drogue, proposa-t-il. Cela vaut tous les tours du monde.

Huguette sauta du divan où elle était affalée, courut vers la cachette.

Que faire des jours ? Elle n'osait plus accompagner Oreste ni le relancer à Marseille. D'ailleurs il ne le lui avait pas proposé.

Elle restait auprès de Maria.

Toutes deux usaient le temps en lectures et en rêveries. Maria disait :

— Pourquoi ne renoues-tu pas avec tes amis ? Vous vous amusiez autrefois...

L'autrefois sonnait comme un glas : le glas de ce temps d'ignorance où Oreste était le centre de leur vie.

— Je n'ai plus envie, répondait-elle.

— Mais je ne veux pas t'accaparer, ma chérie. Ne te condamne pas à ma vie d'infirme.

— N'emploie pas ce mot.

— Comment veux-tu que je dise ? Ma vie d'à demi morte ?

— Non, non !

Il fallait la faire taire. Elle posa sa main sur la bouche soigneusement fardée.

— Tu es belle, Maria. Ce sont les femmes laides qui sont mortes. Pas toi !

Dans sa paume, elle sentit l'effleurement d'un baiser, enleva sa main.

— Pourquoi ne vas-tu pas quelquefois avec Oreste ? poursuivit Maria. Vous en aviez l'habitude. Et puis j'ai tant d'achats dont je ne puis charger Madeleine. Elle est pleine de bonne volonté mais ne sait pas choisir. Tandis que toi, Maïté...

Elle se revit fendant en auto ces banlieues désordonnées, ces rues grouillantes, mangeant chez Basso à la table de Monsieur Servoz, comme disait le garçon qui s'honorait de la servir. Cela pouvait-il se recommencer ?

Elle restait perplexe, le fut plus encore lorsque Maria proposa : « Pourquoi ne prends-tu pas Maïté avec toi ? » et qu'une ombre passa sur le visage d'Oreste.

— Ces jours-ci j'ai beaucoup de travail.

— En quoi te gênerait-elle ? Juste le temps de déjeuner.

— Précisément, dit-il très vite, j'ai plusieurs déjeuners d'affaires. Un, précisément, aujourd'hui.

Il se dérobait.

Peut-être souffrait-il, comme elle en souffrait, de cette déférence plus marquée des domestiques, de cette manière de prendre des nouvelles par téléphone qu'adoptaient ces rares amis qui avaient appris le retour de Maïté : les parents de la petite bande, quelques brasseurs d'affaires, ceux qu'ils avaient tolérés entre eux pour quelques repas ou quelques réceptions. Peu nombreux, par bonheur, car ils avaient toujours préféré les rencontres mondaines, lors de quelque festivité, à des réunions plus intimes.

Maïté songeait : « Il ne désire pas ma présence. Lui ferais-je honte ? A-t-il gardé de son passé la morale timide des petites gens ? N'est-il pas comme mes anciens camarades, habitués par la richesse à vivre à leur guise ? N'y a-t-il que ceux-là de libres ? »

Un jour, elle les rejoignit. Ils s'empressèrent autour d'elle.

— Ça te réussit joliment les croisières ! cria Danielle, et Huguette fit écho.

— Tu nous manquais, dit Alain.

— Ma parole, tu as engraisé.

— Juste ce qu'il faut, constata Ross. Les voyages forment la jeunesse.

Une fille ébouriffée la regardait curieusement.

— C'est Régine Arnal, dit Alain. Elle te remplaçait.

— Dois-je quitter ? demanda Régine.

— Mais, mon chou, à présent que Maïté a pris goût aux voyages, la garderons-nous longtemps ? Et puis est-il si nécessaire d'être en nombre pair ?

— J'aime les impairs, dit Gilbert Ross. Ce sont des nombres décoratifs. Je vous prends toutes deux sur ma pèrissoire.

Comme autrefois, Maïté quitta sa robe, la jeta sur la plage. Ils payèrent allégrement. Ils étaient en vue de l'hôtel où elle avait rejoint Lunois. Elle y resongea. Des détails s'étaient estompés. Elle ne retrouva que son désarroi d'alors, sa torpeur, son dégoût, son grand désir d'oubli. Puis elle sentit qu'elle n'en avait fini avec rien : pas même avec cet attrait sourd, involontaire et impérieux, auquel

elle avait obéi jadis et qui la rendait à présent attentive aux mouvements de Ross. Oui, même lui !

Il dit soudain, comme elle venait de remuer :

— Attention ! Ne fais pas chavirer ! Régine nage mal !

Alors il lui vint l'impulsion de faire basculer ce fuseau blanc voltigeant sur les vagues. Mais elle nageait trop bien. Elle s'en tirerait.

— Sais-tu qu'Yvan a fait une maladie de ton départ ? S'il ne s'est pas laissé mourir de faim, c'est tout juste. Solange l'a tiré de ce mauvais pas. Mais pas sans mal. Si tu as quelque sens de la justice, tu lui dois une compensation.

— J'y songerai, fit-elle, revenue au ton de la bande.

— Oh ! fit Régine, cela doit vous toucher, n'est-ce pas ?

Elle était blonde et romanesque. Maïté la jugea bonne fille et peu intelligente.

— Maïté est une dure, dit Gilbert. Il n'y aura pas d'effusions compensatrices. Elle lui signerait plutôt un chèque, s'il en était besoin.

— Tu es grossier, Ross. Yvan est un très bon ami. Je serais désolée que tu dises vrai. Il y a d'ailleurs peu d'apparence...

— Parce qu'il ne s'est pas jeté sur toi dès ton apparition ?

— Où est-il ? demanda Régine.

Ils le cherchèrent des yeux, ne le virent nulle part.

— Il aura déserté. Si ce n'est pas le grand amour, je ne m'y connais pas.

— Parce qu'il est parti ? fit Régine. En voilà une preuve !

— Tais-toi, reine de mon cœur ! Tu n'y comprends rien. Pas psychologue pour un sou !

Il fit voler l'embarcation. Elle piquait vers l'îlot rocheux.

— Attention ! conseilla Maïté. Pas de ce côté ! Un peu plus à l'est.

Elle pagaya. Ce mouvement calmait cette sorte de houle qui l'avait parcourue parce qu'elle avait senti l'odeur de l'homme et de la mer. Comme dans le yacht de Salar...

— Vous ne me croyez pas, dit Régine lorsqu'ils eurent abordé. Mais Yvan vous aime, j'en suis sûre.

Puis elle approcha de Maïté son visage aux lèvres épaisses, aux yeux légèrement étirés vers les tempes et murmura à voix basse, après s'être assurée que Gilbert était encore occupé à tirer son canot sur le sable :

— Vous savez, entre nous, Yvan, c'est le seul que je n'aie pas eu.

OceanofPDF.com

Il rentrait, embrassait Maria, posait un baiser sur la joue de Maïté. On servait le dîner dehors. Le ciel pâlisait sur la mer assombrie, puis lentement se piquait d'étoiles. Une fraîcheur marine diluait la chaleur. Maria resserrait une écharpe sur son décolleté du soir. À cause des moustiques, on éteignait bientôt les lampes.

— Il ferait bon sur la grand-route dans l'auto découverte, disait Maria pour tenter de les décider à sortir ensemble, au lieu de rester là, silencieux. Déjà, pour meubler ce silence, elle avait fait mettre des disques sur l'électrophone. Maïté changeait les musiques. Lui, fumait nerveusement. « Il ne veut pas sortir avec elle, pensait Maria. Au fond, il ne lui a pas pardonné ! »

Un soir pourtant ils lui obéirent, comme s'ils s'étaient décidés à reprendre leurs sorties d'autrefois. Maïté s'assit au volant. Il se laissa conduire. Après la grand-route encombrée, elle fonça vers un chemin entre les bois. Ils furent longtemps sans parler.

— Tu ne regrettes rien ? dit soudain Oreste.

— Non, affirma-t-elle. Ma vie est ici.

Elle ne tourna pas la tête vers lui pour voir son visage, mais sur l'avant de la voiture, au-dessus de la table de bord, elle vit sa main qui tremblait.

Le chemin sortit des bois, s'engagea dans une gorge. La lune éclairait entre des nuages aigus, déchiquetés.

— Alors, tu ne partiras plus ?

— Je ne crois pas.

Il y eut encore un silence. La voiture glissait en chassant de petits graviers. Ils débouchèrent du ravin, et le chemin, toujours désert, coupait une garrigue incendiée.

— Tu n'en es pas certaine ? reprit la voix étranglée.

Elle ne répondit pas. Son trouble même lui faisait peur.

— Bien sûr. Tu es jeune. Il y a tout l'avenir devant toi. Tu ne peux savoir. Et, d'ailleurs, que savons-nous tous ?

Il ne poursuivit pas, laissa l'interrogation en suspens. Elle résonna dans la nuit. Longtemps. Oui, que savons-nous tous ? Un désir de fuite revenait en elle. Elle voulut s'en défendre, chercha la certitude reposante des petits faits quotidiens.

— Qu’as-tu fait aujourd’hui à Marseille ?

Il dit brusquement, presque agressif :

— Des affaires comme toujours et une visite à ma maîtresse !

L’auto risqua une embardée, elle la redressa aussitôt. Elle allait vomir. Elle étouffait. Puis elle retrouva l’air, dit dans un murmure :

— Maria le sait ?

— Non. Elle a assez souffert.

Elle rit brusquement.

— C’est pour cela que tu lui prépares d’autres souffrances ! C’est magnifique. Faut-il que tu sois égoïste !

— Qu’as-tu fait d’autre ? cria-t-il.

Elle freina. Si elle avançait encore, elle risquait la chute dans le ravin dont les bornes peintes en blanc signalaient la courbe. Elle ne se dominait plus. L’auto vibrait, prête à reprendre sa course. Après tout, embrayer et foncer tout droit, tout finissait. « Maria » songea-t-elle, et elle ne fit pas le geste. Son cœur s’était arrêté, et aussi le temps. Elle ne pensait même plus à lui répondre.

— Nous nous croyons capables de vivre un grand amour, puis il y a les besoins, les tentations, peut-être le désir de l’avilissement. Ne trouves-tu pas ?

Il lui parlait comme à une complice. Elle eut envie de lui crier : « Détrompe-toi ! ce n’est pas pour cela que je me suis éloignée ! » Mais, tout d’un coup, elle avait cédé à Lunois, elle avait gémi dans les bras de Salar, contre sa poitrine lisse et douce, elle s’était sentie s’ouvrir l’autre soir lorsque Yvan l’avait si désespérément regardée, et Ross lui-même, même Ross !

— Je te croyais autre, dit-elle. Pas comme le troupeau !

— Moi aussi !

Ils étaient face à face dans la voiture arrêtée. La même fureur leur dictait les mêmes paroles.

— Je t’avais mise si haut ! Je te croyais si pure !

— Et moi, fit-elle, moi !

Elle étouffa le sanglot qui la gagnait, se pencha, saisit le volant. Il y avait la nuit, le ravin profond, la mort possible. C’eût été le mieux. Mais il y avait aussi Maria et ses jambes mortes, et son cœur

vulnérable et sa fragilité. Elle rassembla ses forces, redressa la voiture, aborda le chemin.

Ils ne dirent plus une parole.

Elle se souvenait du retour de Cannes, autrefois, lorsqu'en regardant sa main elle avait senti combien elle l'aimait. Oui, tout était déjà en marche cette nuit-là pour aboutir à cette fureur l'un contre l'autre, à leurs aveux, à leur déception agressive.

Il descendit de voiture, entra dans la maison. Elle appela un domestique pour remiser l'auto. Elle était vidée, broyée entre des sentiments contraires. Elle se jeta sur son lit. Avec quelle haine il avait parlé ! Avec quelle joie de méchanceté lui avait-il crié son aveu ! Dire qu'en revenant elle avait cru tout retrouver comme autrefois ! Était-elle aveugle à ce point ? Il n'y avait plus de bonheur possible.

Elle oubliait sa propre trahison, cette fuite d'eux dont ils n'avaient eu que la souffrance, alors qu'elle en goûtait, au moins par instants, la libération. Elle ne voyait que sa défection à lui, et cette maîtresse avouée avec jactance. Pourquoi le lui avait-il dit ? Recherchait-il une complicité ? Non. Pas avec ce ton agressif. Ce devait être une fille jeune. À son âge, il ne pouvait que plaire à la jeunesse. Une fille comme Marseille en avait tant ! Une putain, oui, une putain ! Elle dit le mot avec rage. Elle la détestait. Elle eût voulu la déchirer de ses ongles : puis s'affaissa, fut inondée de larmes, et, pour étouffer les cris qu'elle sentait monter en elle, prit son mouchoir, en fit une boule, le mit entre ses dents.

— A-t-il été gentil avec toi ? Avez-vous retrouvé votre bonne entente ?

Maria l'interrogeait en soignant son visage devant la glace de sa coiffeuse. Maïté la trouvait toujours si belle qu'elle se demandait pourquoi ce soin de rougir sa bouche, d'épiler ses sourcils, de rebrousser des cils qui gardaient si naturellement le pli du sommeil.

— Oui, répondit-elle. À peu près. Mais je crois qu'il me juge avec des idées d'autrefois. Il ignore la jeunesse actuelle.

— Tu ne vas pas le lui reprocher ! Fais ce que tu veux, mais laisse-lui ses préjugés. Ils sont ma sauvegarde.

Elle riait. Elle avait confiance.

— Il est étonnant, reprit-elle, d'être si différent des autres ! Ne le gâte pas. Pardonne-lui de ne pas toujours te comprendre. D'ailleurs les pères sont jaloux.

— Jaloux ? fit-elle.

— Mais oui. Comme les mères le sont de leur fils. Si j'en avais eu un, j'aurais détesté toutes les femmes qui l'auraient approché. Il m'aurait semblé qu'il trompait ma tendresse.

— Et moi, ne l'ai-je pas trompée ?

— Tu es une femme. Je sais ce que tu peux sentir. Je peux comprendre. Pas lui. Pour lui, tu es l'inconnu. Il ne peut admettre. Mais cela viendra. Je m'y emploie. Je lui répète sans cesse que tout a mieux valu pour nous qu'un mariage lointain. Tu as pu nous revenir... Au moins cette fois, car plus tard...

— Il n'y aura pas de plus tard.

— Qu'en sais-tu ?

Maria la regardait avec une soudaine inquiétude.

— Dis-moi, petite, as-tu été déçue, dégoûtée ? Salar n'a-t-il pas été parfait ?

— Il a fait ce qu'il a pu. Mais je pensais trop à vous, cela augmentait nos dissemblances. Je préfère n'en pas parler.

— Pardonne-moi. J'avais craint le pire. Enfin n'y pensons plus. Ne gâchons rien. Tu as raison. Veux-tu me faire mes commissions ? J'en ai des tas à te donner !

Elle les énuméra. Maïté écoutait cette voix chantante. N'y avait-il donc de bonheur qu'en porte à faux, et qu'un mot eût ruiné ?

À Marseille, elle prit la direction du Vieux Port, vit les barques amarrées, sentit l'odeur d'iode, de poisson, de goudron et de vase, remonta vers les bureaux. En lettres d'or, sur les enseignes, son nom figurait à côté de plusieurs noms de sa petite bande : Duteil, Soubeyran, Lebrault. Déjà réunis là, presque forcés de se rassembler, dans les mêmes lieux, les mêmes habitudes, comme à Cassis où ils avaient de belles villas, comme ils voisinaient encore sous leurs monuments funéraires.

— Allô ! cria près d'elle une voix.

C'était Yvan.

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Je vais rentrer.

— Pouvez-vous me prendre ?

— Certainement.

— Vous n'avez pas d'autres projets ? Vous ne déjeunez pas avec votre père ?

— Non. Elle ajouta : « Les affaires ! » puis, craignant qu'il ne sût, ne parla plus.

Elle conduisait dur et vite. Ils furent jetés l'un contre l'autre à un tournant. Elle sentit ce jeune corps qui lui avait été si longtemps indifférent, s'étonna d'en éprouver un trouble indistinct, reflet de son trouble à lui. Car, comme elle avait vu sur le tableau de bord trembler la grande main d'Oreste, celle d'Yvan paraissait trembler légèrement. Elle dit, pour se libérer du souvenir et aussi de cette emprise :

— Comme votre nouvelle recrue me déplaît !

— Régine ? Mais elle plaît à tous. Une bonne fille en somme. Un peu vulgaire peut-être. Des parents récemment parvenus.

Pourquoi lui disait-il cela ? Était-ce une allusion à l'ascension rapide d'Oreste ? Oui, elle avait des souvenirs de pauvreté, d'école villageoise, d'enfants de la mine. Elle n'était pas comme lui né de plusieurs générations de riches qui lui avaient peut-être transmis cette finesse de structure, ce goût des songes. Car il récitait des poèmes. Il avait des complications qu'elle pressentait et ignorait. Peut-être avait-il compris sa maladresse, car il se taisait. Elle conduisait nerveusement, évita de justesse un camion.

— Et si l'accident était arrivé ?

— Eh bien, ce serait une fin, répondit-elle.

— C'est vrai peut-être. On n'est heureux que dans l'enfance. Pourquoi prolonger ?

— Oui, pourquoi ?

Ils se jaugèrent d'un coup d'œil. Il avait l'anxiété de la jeunesse. Lui, comprit qu'elle portait une angoisse cachée. Ils se sourirent avec une sorte de confiance, mais se turent. Elle arrêta devant la grille.

— Alors, on ne va pas plus loin ensemble ? demanda-t-il.

Elle fit signe que non. Il descendit. Elle contourna la pelouse brûlée, les corbeilles de rosiers épuisés d'été. Maria était à sa place, roulée dans son fauteuil sur la terrasse, abritée d'un velum orangé. Le reflet dorait sa peau mate d'une vie intense, presque irréelle, comme si un sang plus chaud courait dans ses veines.

— Je croyais que tu aurais déjeuné avec ton père.

Le mot était comme neuf : pourquoi le disait-elle à présent si souvent ?

— Je n'ai pas voulu le prendre à l'improviste.

— Tu as bien des précautions à présent !

— Il avait parlé d'affaires. Je pouvais l'importuner.

— Tiens, fit-elle, rembrunie. Tu penses à cela maintenant !

La lueur orangée sembla quitter son visage. Elle avait pâli.

— Autrefois, dit-elle au bout d'un moment, tu te moquais bien des affaires. Tu allais avec lui. Je trouve que tu ne devrais rien changer à tes manières. Ta retenue doit lui rappeler ton absence. C'est maladroit si tu veux qu'il oublie.

« Me dit-elle cela à cause de moi ou d'elle ? A-t-elle quelque soupçon ? » se demanda Maïté. Le visage éteint était anxieux.

— Je tâcherai, fit-elle sans rien promettre.

Le soir, quand il rentra, il lui parut qu'il embrassait plus tendrement Maria.

— N'as-tu pas trop chaud ? s'informa-t-elle.

Il assura que le climatiseur rendait l'air respirable et que le retour en vitesse était un rafraîchissement.

— Je n'aime pas que tu ailles si vite.

— Rassure-toi. J'ai mes parcours spéciaux, et je connais les routes !

Maïté le revit dans la nuit, lorsqu'elle avait entendu comme un défi l'aveu soudain, et cette voix qui disait : « Nous nous croyons capable d'un grand amour, puis il y a le désir, le besoin. »

C'était horrible qu'il obéît à ces bassesses !

Elle détourna de lui son regard. Maria l'observait.

— Tu ne manges pas, Maïté ?

— Quel appétit avoir avec cette chaleur !

Oreste leva la tête. Elle s'attendait à ce qu'il répondît : « Tu en as supporté d'autres, là-bas. » Il ne le dit pas. Peut-être le pensait-il. Peut-être le pensaient-ils tous deux. Tous les mots étaient périlleux. Tous les gestes étaient un danger.

Des insectes battaient des ailes autour des lampes, tournaient et retournaient sans fin. Comme son angoisse autour de ces deux-là : Maria menacée, lui, abject. Oui, abject !

Et elle sentait s'enfler en elle, lourde et monstrueuse, une étrange envie de le haïr.

Maria ne conseillait plus : « Va rejoindre ton père. » Ce refrain des premiers temps où elle avait hâte que tout s'oubliât. Elle lui disait : « Sors avec tes amis. Il est bon que la jeunesse aille avec la jeunesse. J'ai trop dépassé ce stade, moi. Et j'ai appris la solitude. Ne t'inquiète pas de moi. »

Près d'elle il y avait une pile de journaux illustrés, les livres non coupés, la corbeille que Madeleine apportait avec le petit métier à tapisserie, un miroir avec les fards et la sonnette d'argent qui avait un son si cristallin : de quoi s'occuper, appeler à l'aide, refaire sa beauté.

Maïté partait après avoir posé sa bouche sur cette peau douce et parfumée, avec une plénitude de tendresse qui revenait du fond de l'enfance. Sa voiture fendait l'air chaud. Elle lui livrait son visage fouetté de mèches défaites. Elle aimait ce contact léger, pressé, rafraîchissant. Elle prenait les routes détournées qu'ils avaient prises, dans la nuit : elle avait besoin de retrouver là sa voix, d'en être transpercée. Puis elle s'arrachait à cette souffrance, descendait vers la mer, cherchait ses compagnons de la petite bande. Elle connaissait leurs repaires changeants, les petites plages qu'ils abordaient en canoë pour prendre leur bain loin des cohues, et aussi les hôtels disposant de calanques. Elle se contentait souvent d'essayer de les retrouver, sans plus. Cela donnait un but à sa course, l'aidait à épuiser la longueur du jour.

Ils s'étaient habitués à sa présence irrégulière. Régine, restée en surnombre, était devenue l'associée stable : toujours présente. Elle partageait leurs équipées, leurs couchages, leurs beuveries et même les séances de fumerie d'opium. Maïté y fut invitée :

— Essaie un peu. Tu verras.

— C'est divin ! assurèrent les filles.

Elle essaya. Chez Ross. Elle se sentit occuper le centre d'un monde nouveau où le corps échappait à la pesanteur. Elle se vidait de douleurs, de haine. Le temps n'était plus cette ligne impitoyablement étirée sans fin entre le passé et l'imprévisible avenir. Il stagnait. Sur sa surface immobile, tout réapparaissait simultanément : ces soirs d'enfance où Oreste la portait dans ses bras. Elle était contre sa poitrine, protégée de tout, en lui. Elle devenait si légère qu'elle était

encore là, contre lui, qu'elle entendait le bruit de son cœur... Une immense salle de palace s'enflait de lumière et de bruit. Elle y entraît au bras d'Oreste. Les visages se tournaient vers eu avec une admiration envieuse. Et ils traversaient des salles et des salles, jusqu'à ce miroir où ils se virent resplendir.

Le divan se soulevait, tanguait. Une main emprisonnait sa cheville. Une bouche le long de sa jambe montait. Elle crut entendre un cri. Était-il d'elle ?

Sur son visage Yvan penchait un visage bouleversé.

OceanofPDF.com

Elle fut à Yvan. Elle connut ce corps déjà si familier après tant de bains ensemble, de repos côte à côte sur le sable ou la fraîcheur des mosaïques. Il était plus savant qu'elle n'avait cru.

La volupté la détendait, lui ôtait sa fièvre. Elle en sortait, capable de nouveau de goûter la terre et la mer. C'était peu, et c'était beaucoup dans son désastre que ces haltes. Elle cessait d'être cette brûlée dévorée par sa brûlure. Elle respirait.

Elle avait dit à Solange : « Laisse-le-moi un peu. Je te le rendrai. » Solange avait ri méchamment, sans comprendre. Puis elle avait répondu : « Tu peux le garder. J'ai assez de lui ! » et s'était mise à courir pour rejoindre Lebrault. Tous deux rirent en la regardant, comme d'une plaisanterie réussie, et tendrement enlacés s'éloignèrent.

Yvan l'aimait. Elle sortait de ses bras, rafraîchie, en harmonie avec un univers qui reprenait couleur. Puis l'harmonie fléchit. Elle émergea de nouveau de la léthargie amoureuse en sentant sa blessure. Que faisait-il avec cette maîtresse ? Et quelle était cette femme ? Elle lui inventait des visages vulgaires, un air de cupidité et d'audace, ne regardait plus le jeune corps hâlé qui ne détenait plus l'oubli.

Elle ravivait ses blessures secrètes, cette douleur qu'il fallait taire pour ne pas désespérer Maria. Malgré elle, elle y revenait sans cesse : « Maria ne souffre que de soupçons, moi seule je sais ! » C'était elle la plus lésée. L'infidélité, c'était entre elle et Oreste.

Jamais elle n'avait autant épié sur lui les moindres signes : le cerne de l'œil, l'air absent. Était-il si épris ? « Non, déjà fatigué », espérait-elle, d'autres soirs où il rentrait avec plus d'entrain, se faisait plus tendre.

La nuit, elle ne dormait pas pour surprendre un bruit, une porte battante, un signe qui indiquât que tout rentrait dans l'ordre, qu'il revenait à Maria.

Alors son cœur apaisé retrouvait l'ancien rythme. Il ne battait plus, dur et irrégulier, comme le phare tournant dans la nuit. Un, deux, trois, un vide, puis de nouveau un battement.

Un jour, elle dit à Yvan :

— Sais-tu qui est la maîtresse de mon père ?

Il eut l'air stupéfait alors qu'elle avait cru qu'il savait et se taisait par discrétion.

— Ce n'est pas possible !

— Si. Mais l'essentiel est que Maria n'en sache rien.

— Elle en mourrait, dit sérieusement Yvan.

— Non. Peut-être pas. As-tu jamais vu mourir d'amour ?

Un instant, il parut chercher dans sa mémoire, se tut, haussa les épaules.

— Après tout, c'est assez embêtant de souffrir.

— Les autres savent-ils ?

— Je ne crois pas. Les filles l'auraient dit. Elles en auraient été trop contentes.

— Pourquoi ?

— Toutes, au fond, envient madame Servoz et convoitent ton père.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Le canular, c'était déjà cela. Elles y avaient pensé parce que toutes admirent Oreste Servoz.

— Tu es idiot, dit Maïté.

— Non. Pas tant que tu crois. Maria Servoz, pour elles, c'est l'image du bonheur.

— Avec ses jambes paralysées ?

— Oui, malgré ! C'est pour cela qu'elles se seraient réjouies avec des airs de compassion. Elles ne savent rien.

— Et toi, ne pourrais-tu pas t'informer ?

— Auprès de qui ?

— Mais il est impossible qu'il ne se montre pas avec elle. Au restaurant. Au théâtre. Au casino. Enfin, il ne se peut pas qu'aucun de vos pères ne l'ait vu ?

— Les hommes ont le sens de la solidarité. Et puis, que gagnerais-tu à la connaître, cette fille ?

Ce qu'il disait était raisonnable. Il ne pouvait deviner qu'une haine souffre de tourner dans le vide, que la jalousie a besoin de décorer des images précises, et qu'il lui fallait impérieusement savoir quelle était sa rivale.

OceanofPDF.com

Elle la vit un soir en portant sa montre à réparer. Oreste sortait de la bijouterie avec une femme. Elle se rejeta dans sa voiture, courba le dos comme si ce geste pouvait la soustraire à leurs regards. Il regagnait sa Chrysler, en ouvrit la portière pour la laisser entrer. Elle était très jeune. Peut-être jolie. Sûrement mise avec une élégance plus discrète que les femmes de sa sorte, brune, les cheveux roulés en boucles.

— Vous avez manqué de bien peu Monsieur votre père, précisa le bijoutier.

— Nous n'avions pas rendez-vous, dit-elle, en détachant difficilement son bracelet-montre à cause de son émotion.

Des bagues étaient encore étalées sur le velours sombre. Elle posa près d'elles le bracelet enfin ouvert. C'étaient des diamants. Maria en préférait à tout la transparence pure. Et il donnait à cette fille les pierres qu'aimait Maria !

Dehors, elle fut prise d'un regret. Que n'avait-elle filé la voiture ! Elle saurait à présent où retrouver cette fille, et tout le long de la route elle fut hantée par l'idée de cette occasion perdue.

Au Rayol, la petite bande se baignait dans la calanque, comme de coutume. Elle s'allongea à l'écart, sur ce peu de sable au bas des rochers, prise et reprise par la dernière vague, anéantie de chaleur. Il fallait tout ce brasier pour assourdir cette fureur au fond d'elle-même. Les diamants qu'aimait Maria et qu'il choisissait avec le même soin pour cette fille ! Et ce soir il oserait faire les gestes coutumiers ! Il embrasserait Maria. Elle le sentirait poser sur sa joue son baiser rapide ! Et il lui prenait une envie de fuite. Aller n'importe où. Rejoindre Salar !

Il lui écrivait, de temps en temps, de petites lettres où les mots sonnaient juste : le regret, le désir, l'ennui des voluptés faciles et d'une existence comblée. Non, il ne l'avait nullement rendue malheureuse. C'est elle seule qui était fautive. Elle n'avait pu se contenter de cette existence, de cette pâle félicité. Une petite barque faisait vibrer sa voile. Yvan à demi nu lui criait :

— Viens !

Elle fit signe que non, reprit son allongement.

— Allô, Yvan ! clama une voix.

Du haut d'une roche, Régine sauta sur le sable. Un saut parfait. Maïté vit les belles cuisses, la taille mince.

— Prends-moi en mer ! Tu m'apprendras à manœuvrer ! cria-t-elle à Yvan. Comme il hésitait, Maïté fit le geste : « Viens donc ! » et il poussa la barque aussi près qu'il le put.

— Vous ne venez pas avec nous ? s'étonna Régine.

La barque tanguait. Yvan la maintenait avec peine.

— Rejoignez-le donc ! Et ne chavirez pas !

— D'autant plus que je nage mal, fit Régine, et qu'Yvan serait assez sot pour vouloir me remorquer !

Un instant, elle surveilla l'embarquement, suivit la manœuvre, puis les oublia.

« Nous étions heureux », écrivait Salar. On croit cela. À cause de ce corps, de sa faim comblée. Mais le reste, tout le reste !

Qui sait ? Peut-être était-il heureux avec cette fille ? Pour la première fois elle buta sur le double sens du mot : jouait-il seulement à l'amant ? Elle était jeune, trop jeune pour lui. Mêlait-il à ses épanchements quelque équivoque paternité ? Elle en eut l'horreur, repensa à la fuite. Pourquoi n'était-elle pas restée auprès de Salar, elle aurait ignoré. Mais à présent qu'elle savait, rien ne pouvait lui donner la paix. Le monde entier resterait peuplé pour elle de cette certitude : Oreste était l'amant d'une fille de son âge, à elle ! D'une fille jeune comme elle, d'une fille qui était son double.

Elle s'affirma : « J'aime Yvan », comme si elle pouvait s'en convaincre, fixa la mer, y suivit le parcours de la voile, posée là-bas, comme sur un sol d'azur compact. Régine était capable de le tenter.

Cette sotte avait de belles cuisses, le ventre en creux, la taille si mince qu'elle mit d'instinct les mains sur elle-même, pour comparer, constata son infériorité, s'imagina paisiblement Yvan serrant cette taille nue entre le slip et le soutien-gorge.

Ils revinrent pourtant sans que rien marquât qu'ils aient eu curiosité l'un de l'autre. Yvan déclara qu'elle était maladroite comme pas une, n'était douée en rien pour ce sport, et avait failli faire chavirer. Elle prétendit que c'était lui qui n'entendait rien à la manœuvre des voiles.

— Vous avez dormi, je parie, dit Régine.

— Vous ne vous trompez pas, dit Maïté.

— Que voulez-vous qu'on fasse d'autre quand on est seul ? Mes enfants, je vous laisse, annonça-t-elle en grimpant les étroits degrés ménagés à coups de pic dans la roche.

Yvan s'allongea sur le sable qui noircit contre son corps mouillé. Il sentait la mer, la fraîcheur. Maïté tendit la main vers sa cuisse blonde. Lui s'assura qu'ils étaient vraiment seuls, bascula sur elle.

Le soir, elle regarda Oreste avec quelque chose qui devait exprimer un défi, car il dit : « Ce soir, nous sommes indomptables », comme lorsqu'elle était une enfant obstinée dans sa désobéissance.

— Et toi ? répliqua-t-elle avec une insolence qui étonna Maria.

— Qu'avez-vous à vous défier ?

— Rien, dit Oreste au moment même où Maïté répondait avec le même mot. Et tous deux affectèrent de rire.

— Je me suis baignée au Rayol, dit Maïté.

— Oh ! le Rayol ! fit Maria.

Elle regardait Oreste avec son adoration ordinaire, où se mêlaient sans doute des souvenirs connus d'eux seuls. Peut-être autrefois s'étaient-ils épuisés d'amour, au fond de quelque crique cachée ? Peut-être avaient-ils aussi fermé les yeux devant une mer resplendissante, pour savourer plus pleinement ce ciel d'orage du plaisir ?

— J'espère, dit Maria le lendemain, que vous en avez fini de vos bouderies. Vous avez ri ensemble comme autrefois. Cela m'a fait un tel bonheur ! Tu sais, il a eu tant de peine...

Elle faillit crier : « Et moi ? » se tut, baissa la tête. Maria lui caressait doucement les cheveux et dit, exprimant un ancien regret :

— C'est dommage que tu aies coupé tes beaux cheveux. Autrefois, on ne les sacrifiait que pour Dieu, en prenant le voile.

— Oui, du temps de ta mère, mais plus du tien !

— Moi, j'ai toujours vécu à l'écart du temps. Est-ce que cela importe ? Une chose belle l'est toujours. Tu as eu tort. Toutes les femmes ont tort.

— Mais non, mais non !

Elle arrêta cette, main qui passait dans ses cheveux, en baisa la paume, se souvint de jadis quand elle la léchait doucement et disait :

« Je suis ton petit chien ! » Un moment il lui sembla retrouver son enfance, ses tendresses pures.

OceanofPDF.com

Les jours passaient. Les vacances tiraient à leur fin pour les garçons qui tous prolongeaient leurs études pour échapper, au moins temporairement, au service militaire. Dès octobre, certains rentraient pour préparer hâtivement des examens ratés en juin. Yvan repréparait sa licence à Aix.

Il avait opté pour les études littéraires parce qu'elles ne servaient à rien, dans ce monde d'affaires qui était le sien.

— Cet hiver, où nous rejoindrons-nous ? Viendras-tu, à Aix ? demanda-t-il.

Maïté ne répondit pas d'abord, puis dit mollement :

— On verra.

— Tu ne m'aimes plus ?

— Mais si, mais si. Pourquoi veux-tu que je pense à ce que je ferai cet hiver ? Où serai-je ?

— Tu veux partir ?

— As-tu fini d'interroger ? Je vis au jour le jour. Cela suffit.

— Penses-tu retourner là-bas ?

— Voyons, Yvan. Sois raisonnable. Je déteste les questions.

Elle ferma la bouche comme sur un secret. Il la sentit butée, accéléra la vitesse. Était-ce la réaction ordinaire dans les moments douloureux ? Elle surveillait les mains sur le volant, souhaitait presque le geste. Car, à part les paroxysmes qui chassent tout sauf l'éblouissement du plaisir, que lui donnait Yvan ? Que lui avait apporté Salar ? Et les autres : ceux qui viendraient, les inconnus de l'avenir ?

— Plus vite ! ordonna-t-elle.

La voiture parut déchirer l'air, être sans contact avec la terre. Elle eut un cri. Un coup de frein venait de la jeter contre le pare-brise. Un peu de sang coula. Il avait arrêté. Un autocar passa.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— Rien. C'est une éraflure.

— C'était bien ta faute après tout ! Tu as failli nous briser contre le car avec tes idées de vitesse.

— Comme tu tiens à la vie ! fit-elle, méprisante. Elle épanchait le sang avec son petit mouchoir.

— C'est de mon âge. C'est normal.

Puis il s'inquiéta : « As-tu mal ? » se fit montrer le coup, exigea qu'elle fit panser chez un pharmacien cette fente, éclatée sous la violence du choc.

Elle se trouva ridicule avec ce pansement. Maria l'accueillit avec un cri.

— Qu'est-il arrivé ?

— Rien. Un arrêt trop brusque.

— Tu vas toujours trop vite.

— Ce n'est pas moi qui conduisais. C'était Yvan Delteil.

— Le petit Delteil ? Je le croyais plus raisonnable. Mais tous tes camarades m'effraient. Ils boivent trop. Ils vont trop vite.

— Rassure-toi. Ils tiennent à la vie et ne sont pas tentés par le danger.

— Quel est cet imbécile ? dit Oreste, aussitôt mis au courant. Il aurait pu te tuer ou te défigurer. Tu as vu un docteur ?

— Non, dit Maria. Mais un pharmacien suffisait. Ce n'est qu'une éraflure.

— Oh ! toi, avec ton optimisme !

Ils avaient visiblement oublié qu'elle était là.

— Tu ne vas pas pousser au tragique un léger accident, voyons, dit Maria.

— Il n'y a pas d'accident léger. Tous prouvent chez le conducteur le fléchissement ou la maladresse. Elle ne doit plus sortir avec cet idiot.

— Je sortirai avec lui s'il me plaît, dit Maïté.

Il y eut un silence. Maria la regardait. Le doute d'avoir bien entendu rendait son regard clignotant ou était-ce une émotion d'attente ?

— Je pense avoir l'âge de faire ce que je veux, insista Maïté.

— Pas des bêtises dangereuses.

— Sait-on si les bêtises qu'on fait, n'ont pas quelque danger secret ?

Elle persiflait. Il s'en rendit compte, happa l'air comme s'il allait parler, se tut.

Le repas fut pénible. Maria tentait en vain de les réunir tous deux dans son regard, dans son amour. Elle les sentait ennemis. Ne pardonnerait-il jamais ? Mais elle, qui semblait moins coupable qu'accusatrice, qu'avait-elle à lui pardonner ?

— Enfin, dit-il maladroitement, voici l'automne. Tous ces petits crevés reprendront leur soi-disant travail. Espérons que rien n'arrivera d'ici-là, n'est-ce pas, Maria ?

Il s'était tourné vers elle, tant il sentait en Maïté d'hostilité croissante.

— Oui, dit Maria. Il ne faut pas s'inquiéter. Le danger frôlé rend prudent, et puis la même déveine ne se reproduit pas, chéri.

Maïté semblait ne pas entendre. Le repas s'achevait.

— Bonne nuit, dit-elle, en embrassant Maria.

Elle traversa la terrasse. La lumière découpa sur le mur couvert des bougainvilliers sa silhouette fine, à peine plus épanouie qu'une silhouette de très jeune fille.

Les domestiques desservaient. Maria, examinait Oreste. Il avait changé ces derniers temps : plus nerveux, un peu amaigri. Une ride à son front la frappa. Elle s'était amusée beaucoup ces derniers jours. Elle n'était-plus cette légère accolade, qu'elle caressait du bout du doigt au-dessus des sourcils volontaires. Elle s'incisait en ligne profonde, et les cheveux avaient blanchi. La bouche même, si frémissante, si souvent tendue par le sourire, abaissait ses commissures. Était-ce la chaleur, la fatigue ou un rongement plus secret ?

Maïté était remontée sans lui dire bonsoir.

La Côte avait cessé d'être surpeuplée. Les installations temporaires pour estivants se fermaient l'une après l'autre. Les pédalos inutiles regagnaient leur remise. Les canoës retournés sur le sable, attendaient la couche de peinture ou de goudron. Les petites barques de plaisance, amarrées dans le port, chassaient sur leurs ancres, les voiles repliées.

Les bars gardaient encore quelques clients. Mais la foule avait fondu et les danseurs évoluaient à l'aise. Yvan prolongeait son séjour dans la maison que les parents avaient fuie définitivement, pour reprendre leur appartement de Marseille. Il avait prétendu avoir besoin de solitude pour travailler et réparer son certificat de philologie.

Elle le rejoignait sans transport, prise par l'habitude et une sorte de tendresse. Elle ne l'aimait pas, mais elle aimait l'amour. Souvent il lui paraissait puéril. Elle eût voulu ressentir pour lui quelque admiration amoureuse et non ce laisser-aller presque fraternel.

Il disait : « Que ferais-je sans toi ? » et s'accrochait à elle, lorsqu'elle eût voulu pouvoir en lui chercher appui.

— Si je t'épousais ? dit-il un jour.

Elle rit, comme d'une plaisanterie. Il en fut froissé.

— Pourquoi ris-tu ? Cela n'a rien de risible.

— Je ne suis pas une fille qu'on épouse.

— À présent, toutes ont plus ou moins...

Il n'acheva pas, sentit qu'il s'enfermait.

— Mais moi, je ne veux être liée à personne. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

Il eut une mine désolée d'enfant rappelé à l'ordre. Elle rit et vint contre lui. Elle se demandait pourquoi elle aimait ce corps. Il n'était même pas cet homme grand et fort qu'elle avait toujours désiré, même si petite, lorsqu'elle disait à Oreste – comme si elle seule devait changer : « Quand je serai grande, je t'épouserai ! »

Les villas se fermaient autour d'eux. Les jours devenaient plus silencieux, le crépuscule plus rapide. Ils allumaient de romantiques feux de pins où les pignes éclataient.

Repue, recrutée, elle regardait ces flammes mouvantes, songeait à la mer devenue hostile, à sa maison que rien n'illuminait plus et où trois êtres semblaient tapis à l'écart pour mieux souffrir.

La grande douceur de Maria tentait en vain de rappeler le bonheur. Quelque chose s'était tari, et elle souffrait de sentir qu'Oreste souffrait par Maïté. Elle la voyait toujours devant lui crispée, rétive, presque hostile. Mais si, au temps de son absence, la douleur de son départ les réunissait tous deux, maintenant sa présence les séparait.

De moins en moins souvent il venait, le soir, la rejoindre et chercher en elle ce bonheur qui, si longtemps, avait été sans obscurcissement. Il dédaignait même de se faire consoler. Jamais il ne prononçait le nom de Maïté et, quand elle en parlait, il l'arrêtait vite, par un baiser, par un geste, par un silence.

— Puisque tes camarades sont partis, pourquoi ne reprends-tu pas ton habitude d'aller à Marseille ? Je suis sûre que, si tu surprenais Oreste, il serait enchanté.

Maïté faillit rire. Personne n'était aussi candide que Maria. Un instant elle eut la tentation de la jeter, elle aussi, dans l'enfer de la vérité. Elle se reprit et répondit, détachée :

— Non, cela ne lui ferait pas plaisir. Il me garde trop de rancune. Mais je peux aller à Marseille pour tes achats. As-tu besoin de quelque chose ?

Naturellement, elle avait de nombreux désirs. Madeleine ne savait pas choisir à sa place :

— Elle n'a pas ton goût, ni la connaissance de ce qui me va. Aussi depuis longtemps je n'ai rien changé à mes vêtements de nuit.

Maïté prit sa voiture et, comme autrefois, monta à l'entresol de Sonia, qui l'accueillit avec son accent chantant où roulaient les *r*.

— Que vous avez donc changé en beauté ! s'exclama-t-elle.

Parmi les parures déployées, Maïté choisit. Il lui vint un moment l'idée qu'Oreste toucherait ces tissus, s'appuierait à leur douceur. Ce fut sans trouble. Cela était dans l'ordre.

— Et pour vous, plus moderne nous disons ? roucoula Sonia, qui tendit les pyjamas fleuris, les vestes brodées sur ces mousselines tissées par des paysannes. Quelle vacuité du temps faisait disposer ces broderies. C'est là-bas qu'il eût fallu vivre. Et la nostalgie lui revint de la maison de sa petite enfance où Maria faisait le ménage, où Oreste rentrait avec son odeur de sueur saine dans ses vêtements de travail.

Elle acheta tout en quelques minutes, rejoignit près de la gare Yvan qui l'attendait.

— Tu veux bien venir à Aix ? proposa-t-il.

Ils prirent la route. Elle avait gardé le volant. Les voitures l'obligeaient à modérer son allure. Interminablement se déroulèrent les faubourgs, puis il y eut des arbres, un vent plus vif.

Aix avait gardé de son charme de vieille ville.

— Où loges-tu ?

— Au Roi René.

Très haut dans le palace, sa chambre dominait la campagne. Au-delà des jardins de la cité universitaire s'étiraient les collines bleues. La Sainte-Victoire les dominait sur un grand ciel d'automne où courraient les nuages.

— Je t'aime, dit enfantinement Yvan.

C'était une plainte, un appel. Elle répondit : « Je suis là. » Et déjà il se jetait contre sa poitrine. Son corps ne sentait plus la mer, le sable, le soleil. Son eau de Cologne remplaçait ce qui l'avait rendu si désirable. Il était un garçon comme il devait y en avoir, là-bas, dans chaque chambre de cette cité neuve, vouée aux études. Moins soignés. Plus virils peut-être.

— Tu ne m'aimes plus autant, se plaignait-il.

Elle s'efforça d'être attentive, y prit goût, se laissa entraîner par ses envies. Cela existait tout de même. Pourquoi n'était-ce que cela ?

Le cabinet de toilette était prévoyant. Elle en sortit, détendue, adoucie, embrassa Yvan avec une certaine véhémence. Au bar d'en bas, ils burent. « Rien de tel pour retrouver son aplomb », jugea-t-il. Elle se dit, en le regardant avec cette forme pure et pleine de la première jeunesse :

« Il me plaît mais je peux m'en séparer, et si je partais, il n'en mourrait pas. » Et cette constatation la remplit d'une satisfaction étonnée.

Maria défit les paquets comme autrefois. Comme autrefois elle s'exclama, puis devint tout à coup sérieuse :

— Pourquoi se comprend-on si bien ? Comment sais-tu mieux que moi ce qu'il me faut ?

— Je suis ta fille.

— Mais alors, pourquoi dans les choses graves, jugeons-nous si différemment ?

— Je suis d'une autre génération.

« Il n'y avait pas que cela », pensa Maria. Oreste avait raison lorsqu'il disait : « Elle nous était proche tant qu'elle fut enfant. Mais une femme inconnue est sortie d'elle. Celle-là nous est étrangère. »

Elle se fit montrer ce que Maïté avait acheté pour elle-même, s'essaya à trouver charmantes ces modes garçonnières. Les chiffons les réunissaient. Peut-être le goût de plaire. Maria avait un amour à défendre. Mais elle ? Yvan, qu'était-il ? Un enfant gâté qui avait

appris l'amour de maîtresses averties. Quand elle ne jouissait pas, même dans ses bras, elle se sentait seule.

Le soir, elle fut frappée par le visage d'Oreste. Il vieillissait en s'affinant, prenait un air de spiritualité qui la surprit, qu'elle accordait mal avec l'existence de cette fille et avec le mensonge de sa vie. Car ce baiser donné à Maria l'était par une bouche qui s'était mêlée à une autre bouche, ces grandes mains qui maniaient innocemment la cuillère d'argent avaient caressé un autre corps.

Elle eut un haut-le-cœur, comme si son dégoût allait se manifester brutalement, se domina, baissa les yeux sur son assiette, regarda vers le jardin. À travers la grande glace, l'obscurité gagnait. Elle y distingua les étoiles, celles d'un ciel presque hivernal, les plus belles. Une infinité de mondes roulaient dans l'espace. Et tout cet univers avait pour elle moins d'importance que le geste machinal de cette main qu'elle voyait du coin de l'œil porter le potage de l'assiette à la bouche, ce petit geste insignifiant !

Soudain, elle se prit à penser que cette main s'arrêterait un jour, qu'il y aurait un vide à la place de cet homme dont les tempes blanchissaient et dont les yeux se creusaient un peu. Elle en fut si angoissée qu'elle eut envie de crier : « Oreste ! » comme s'il était sur le bord d'un abîme et, dans son émoi, elle heurta un verre dont le vin se répandit.

Il y eut un remue-ménage domestique autour de l'accident. Maria sourit et dit comme autrefois : « Quand tu seras plus grande... » Mais Oreste avait levé les yeux, et son regard furtif était préoccupé et scrutateur.

Cela ne pouvait plus durer ! Elle se le disait encore en s'apprêtant à descendre. Ce baiser du matin et du soir, qu'elle esquivait le plus possible, ce simulacre fait pour tromper Maria, elle ne pouvait plus l'endurer. Par bonheur, Oreste n'était plus là.

— Déjà prête ce matin, chérie ? dit Maria.

Il était vrai qu'elle devenait plus matinale depuis que les longues stations dans les boîtes de nuit devenaient moins régulières. En hiver, les garçons se contentaient de Marseille. Ils n'allaient à Cannes que pour Régine qui tournait un petit rôle avec grand tapage de réclame et d'interviews.

— Sais-tu que j'ai décidé ce matin d'aller au gala des Petits Lits blancs ?

— Toi ?

— J'ai trop cédé à la vanité de ne pas me montrer infirme. Je veux un peu sortir. Ton père s'ennuie. Il faut l'amuser. J'ai fait retenir une table. Tu pourras inviter un de tes amis.

— Il ne manquerait que cela pour qu'on dise que je l'épouse !

— C'est assez l'ordinaire destin.

— Pas le mien.

— Tu ne vas pas croire qu'avec la liberté de mœurs actuelle...

Elle s'arrêta et rougit. Elle avait peur de froisser Maïté.

— Mon bonheur, c'est d'être avec toi !

— Je le voudrais...

Maria eut un instant de tristesse, puis se ranima :

— Écoute. Il faut que je fasse honneur à ton père. Je compte sur toi. Cherche à Marseille, à Nice, où tu voudras. Il me faut une robe... Tu vois ? Pas voyante et pourtant triomphante. Et puis j'ai peur que mon grand collier ne soit démodé...

Le bijoutier fut rassurant. La quête de la robe fut plus difficile, mais, le soir du bal, Maria fut rayonnante, rajeunie.

— Tu as l'air d'une impératrice, Maria !

Elle jouissait de cette beauté avec des admirations de petite fille. Oreste ne devait que plus tard les rejoindre, car toutes deux partaient avant l'heure pour qu'on ne vît pas descendre de voiture et pousser

dans la salle le fauteuil roulant. Quand il vint, il eut quelques mots de louanges. Maïté l'en sentit détaché. Mais Maria y crut. Elle eut vers lui son beau regard de confiance et, plus tard, malgré les saluts déferents et admiratifs, ne se détacha guère de ce visage un peu meurtri et de ce grand corps dont dépendait sa vie. « J'appartiens à Oreste Servoz », semblait-elle proclamer, avec sa robe royale et son collier aux mailles lumineuses soutenant l'éclat de gros diamants.

— Autrefois, Maïté eût pris Oreste à témoin des regards jetés vers elle par les arrivants. Elle lui eût fait remarquer combien le reluis de la soie et celui des pierreries illuminaient cette peau blanche de brune, cette belle peau unie, veloutée comme une pulpe de fleur. À présent, elle n'osait lui parler. Tout était devenu contrainte et méfiance.

Sous le bruit des conversations, dans la musique de l'orchestre, puis sous les chants des artistes exhibés sur le plateau tendu en pont au-dessus des tables, il n'y avait que ce silence, ce monstrueux silence entre elle et lui.

Les Duteil se signalèrent. Elle ne les avait pas vus. Duteil plongea avec respect son crâne chauve vers la rangée de ses verres, à l'adresse de Maria. M^{me} Duteil élargit son sourire, et Yvan prit son air de lycéen prix d'excellence de l'année. Une jeune fille assez voyante était près de lui, en tignasse rousse et décolleté anguleux. Cousine ou fiancée possible ? Elle y pensa sans acrimonie. Toute la vie elle ne pouvait écouter Yvan déclamer Apollinaire ou Prévert quand ils ne faisaient pas l'amour.

Maria resta devant sa table quand le bal commença. Un petit geste pour avancer un peu le fauteuil, et, au seuil des vastes salons, elle avait l'air de recevoir ceux qui venaient la saluer : des collègues de Servoz, de ses clients, des relations mondaines que la longueur de sa maladie avait découragées.

— Tu pourrais aller danser, dit Maria à Maïté.

Autrefois Oreste eût offert son bras. Il n'eut pas un geste. Mais Yvan se précipita. Ils s'éloignèrent.

— Ta mère est rudement bien conservée.

— Elle est belle. C'est tout, dit-elle sèchement.

Il sentit son agressivité, crut bon de riposter :

— Mais ce que je dis est très flatteur. Ton père se défend moins bien. Il change un peu.

— Dis-moi, Yvan, quand auras-tu fini de t'occuper des miens ?

— Bon, bon, fit-il, et il ne parla plus. Pourtant ces danses si lentes semblaient nécessiter quelque conversation. Au bout d'un moment, elle demanda :

— Quelle-est cette rousse que vous avez fait suivre ?

— Serais-tu jalouse ?

— Absolument pas.

— Une cousine. Du côté des Arnal... C'est-à-dire « pâtes alimentaires » et grosse dot. Espérances en plus.

— Épouse !

— Tu, blagues ?

— Non. Très sérieux. Il te faudra bien faire une fin.

— Avec toi.

— Jamais. Je te l'ai dit.

Il prit cet air penaud qui lui redonnait son visage d'enfant. Elle lui sourit parce qu'elle le sentait désarmé, vulnérable, un peu puéril, comme un jeune, très jeune frère.

— Tu viendras demain ? implora-t-il.

Elle fit oui en baissant les paupières.

— Tu m'aimes ? fit-il le lendemain parce qu'il l'avait trouvée avide, comme si la volupté était la nourriture même de sa vie.

Elle évita de répondre, le serra contre elle. Puis tout à coup laissa tomber ses bras. Elle venait de penser à cette fille qu'en ce moment peut-être possédait Oreste et qui faisait ses propres gestes, les gestes qui attirent, fixent, prennent l'homme comme instrument de plaisir.

Elle devint passive, distraite.

— Qu'as-tu ? dit Yvan.

Le moment était passé. Elle se reprit, s'acharna. Après tout c'était le seul moyen d'échapper à soi-même, de s'ouvrir une félicité, de s'y perdre. Pas assez longtemps. Non, pas assez. Elle gémit.

— Pourquoi, dit plus tard Yvan, es-tu si fantasque ?

— Pourquoi veux-tu toujours tout t'expliquer ?

— Déformation professionnelle. L'habitude des explications de textes. Exhaustives, comme dit Lunois.

— Qui te parle de Lunois ?

Elle se souleva sur un coude, se dégagea de lui, regarda, au-delà de la chambre, où tout avait l'air mi-clinique, mi-décor d'exposition, ce grand ciel d'hiver balayé de vent. Un nuage couronnait la Sainte-Victoire, puis s'effilochoit dans un ciel changeant. Tout fuyait. Tout était à recommencer sans fin. Dans son corps détendu, quelque chose la mordait au cœur. Lunois ?

— Tu ne l'as pas vu ? Vraiment ? Il était pourtant là, la nuit dernière, à la soirée des Petits Lits blancs. Derrière les Souleyrol. Avec Solange et Danielle. Elles ont le béguin, tu sais.

— Non, je ne sais pas.

Elle parlait, la voix un peu fêlée. Était-il possible que Lunois fût revenu ? Bien sûr, il s'était arrangé, pour qu'elle ne le vît pas. Discretion ou remords ?

— Il a fait paraître son livre ?

— Sans succès. Ce n'est plus le temps de *La Garçonne* où on se scandalisait facilement. Les coucheries, on en a tant lu ! Puis on voit qu'il n'est plus dans le coup. Un homme à l'âge de nos pères !

Elle s'en fut dans le cabinet de toilette, fit couler l'eau. « L'homme à l'âge de nos pères », elle s'en souvenait confusément. Mais elle avait encore l'effarante sensation de cette paralysie en elle. Il l'avait engluée, fascinée. Comme un oiseau qui se laisse prendre. C'est cela qu'elle avait été.

Elle revint dans la chambre. Yvan se chauffait au radiateur.

— Si tu t'habillais, tu n'aurais pas froid.

Elle-même enfilait ses vêtements. Sa brosse reforma le pli de ses cheveux. Elle eut vite fait et cria :

— Grouille-toi un peu si tu viens avec moi !

Sur la route, le vent soufflait avec une odeur pure de glaciers, de neiges lointaines. Des oliviers secouaient des étincelles d'argent. Puis il y eut la forêt des pins tordus et rêches. Sur ce chemin, Oreste avait dit : « J'ai une maîtresse. »

Près d'elle, Yvan avait l'air d'un garçon comblé. Qu'aurait-il compris si elle lui avait dit l'aveu agressif d'Oreste ? Il était encore

fait pour les jeux, il n'avait que peu d'expérience. Maria seule eût compris, elle à qui elle ne pouvait parler.

Elle arrêta devant la gare pour qu'il pût regagner Marseille avec le train.

Il l'embrassa. Elle serra les dents, ne donna que ses lèvres, agita un peu la main par la portière après avoir embrayé, ne se soucia pas de chercher s'il avait répondu au signe.

Maria était sur la terrasse, abritée en hiver par une armature de verre. Elle lisait.

— Ah ! fit-elle, c'est ce Lunois que tu connais qui a écrit ce livre !

Maïté ne put maîtriser sa rougeur, mais Maria achevait paisiblement :

— S'il fallait l'en croire, il se passerait ici de drôles d'histoires.

— Oui ? fit-elle évasivement.

— Enfin tu le liras. Tu peux le prendre. J'ai fini.

Elle ne tendit pas la main. Et pourtant qu'y avait-il dans ce livre ? De quoi s'était-il servi ? Elle sortit d'un air désinvolte, traversa le jardin, alla vers la mer. Cet éblouissement, ces vagues courtes, à peine fleuries d'écume, cette aigrette de cristal qui rejaillissait inlassablement contre un rocher de la calanque, la bercèrent de calme.

Après tout, cela était loin : l'homme, la chambre, sa fatigue, sa peur et peut-être son attrait. Il avait su profiter adroitement de son désarroi. Pourquoi avait-elle cédé comme si son corps acceptait, réclamait peut-être ? Y avait-il là une fatalité inéluctable ?

Non, elle n'ouvrirait pas le livre. C'était inutile puisque Maria n'y avait rien vu qui la touchât. Au fond, rien de cela ne tenait plus à elle, ni Lunois, ni Salar, ni même Yvan. Seul Oreste existait et, avec ses cheveux courts, sa robe courte, sa jeunesse, cette fille aussi existait.

Elle ne l'avait jamais revue, à aucune de ses promenades. Marseille la cachait sous ses toits jaunâtres et sableux, strates laissées là par quelque retrait de la mer. Elle les dominait de la dernière plate-forme du funiculaire. Elle y montait souvent, non pour l'église de la Vierge, mais pour sentir le vent et la mer, leur évocation toujours offerte, tandis que, tout au long du trajet, la ville s'était enfoncée, comme sombrant dans un abîme.

Sous un de ces toits, il était pourtant là, lié avec cette fille. Ses mains qu'elle avait adorées, jusqu'à y cacher son visage d'enfant pour les sentir en conques adhérer à ses joues, caressaient une chair secrète. Jouait-il à l'homme d'expérience, ou était-ce elle, qui l'initiait à ses vices ?

Elle les voyait sur un lit dévasté. Des images précises s'imposaient. Obscène. C'était obscène, et elle ne pouvait en empêcher la représentation impitoyable.

Elle redescendait vers le Vieux Port, regardait de loin le bureau où brillait le nom. Sa voiture brûlait les signaux, s'enfonçait dans les ruelles au sein d'une faune d'humains un peu sordides et pourtant riches de plaisirs débraillés, de mouvement, de vie. Le soleil tiédissait le vent qui la fouettait par la glace abaissée. Encore quelques commissions pour Maria : des poudres, des fards, des parfums. Elle n'avait pas renoncé à plaire, elle qui ne savait rien. Car ils l'épargnaient. Maria était leur dernière entente, leur suprême complicité.

Comment réagirait-il si elle le menaçait de tout dire ? L'idée lui en vint, comme une de ces tentations où l'on ne peut succomber, comme un de ces mouvements meurtriers qu'on n'accomplira pas. Elle passait devant le Noailles, quand un geste l'arrêta.

C'était Lunois. Il était au bord du trottoir. Il tenait une valise à la main. Il l'avait reconnue. Sans doute avait-il fait signe à un taxi. Le taxi ne s'était point arrêté, et il restait indécis. Enfin il dit :

— Mademoiselle Servoz ?

Le ton cérémonieux rejetait tout appel au passé, reprenait la distance des convenances. Elle lui en sut gré, s'informa.

— Je fais une tournée de conférences. Je vais prendre le train.

— Si vous allez à la gare, j'ai le temps.

Il jeta sa valise sur la banquette arrière, s'engouffra. Elle remarqua la souplesse de son geste. Encore un homme qui ne voulait pas vieillir.

— Où allez-vous parler ?

— À Cannes, ce soir.

— Sur quoi ?

— La jeunesse. À cause de mon dernier livre. Vous l'avez lu ? dit-il plus bas.

— Non.

— Oh ! je regrette. Vous auriez vu... Enfin cela vous eût intéressée.

Il parlait avec gêne et un certain dépit. Il devait être vaniteux comme tant d'autres.

— Ma mère vous a lu et a été un peu étonnée. Elle se demande si ce sont bien les mœurs de la jeunesse actuelle. De son temps, c'était bien différent. On le sent encore. Maria fut la pureté même.

— Qui est Maria ?

— Mais elle ! Mes parents ne se sont jamais nommés par ces ridicules rappels de leur rôle. Mais par leurs prénoms.

Ils arrivaient, après la montée en lacet à travers le jardin. Dans le mouvement des voyageurs et des voitures, il prit congé. Elle lui envoya un signe de la main en s'éloignant. Elle lui savait gré de sa correction, peut-être de son oubli. Car elle avait aussi presque oublié. Ou tout au moins elle n'avait senti aucun rapport entre l'homme du passé et ce conférencier correct, mondain, presque cérémonieux.

Le petit port, paré pour l'hiver, berçait ses embarcations trop ripolinées, trop brillantes de chrome pour avoir l'air utile. Là-bas, l'hôtel paraissait fermé. Le décor avait changé, s'était vidé de présence. On oublie. On peut oublier. Qui sait si Oreste n'oublierait pas cette aventure ? Si elle le menaçait de tout dire, ne romprait-il pas ?

Comme tout pouvait être simple ! Sans doute aimait-il Maria plus que ce plaisir coupable. S'il lui demandait de rompre avec Yvan, n'y consentirait-elle pas ? Sans doute. Et pour lui tout était plus facile, puisqu'il avait Maria. Cette fille n'était même pas utile à sa vie charnelle.

Elle eut hâte de le revoir, de parler avec lui.

— Tu ne sors pas cet après-midi ? interrogea Maria, étonnée de lui voir prendre un livre et s'étendre sur la chaise longue.

— Non. La course de ce matin me suffit.

Le vent passait sur la mer, d'azur d'un bout à l'autre de l'horizon. « Un décor fait pour le bonheur », songea-t-elle avec amertume. Mais le bonheur de Maria tenait encore. En porte à faux. Mais il tenait, et elle allait parler à Oreste.

Le soir, il se déroba. Il ne fut question ni du jardin où parfois, même en hiver, il allait fumer seul, ni de l'auto avec laquelle il s'échappait pour se détendre, disait-il. Il resta près de Maria, poussa un fauteuil près de son fauteuil d'infirme, et la main chargée de diamants jeta des feux en caressant la tête abandonnée où les cheveux avaient un peu blanchi près des tempes.

Il n'y avait plus que leur couple. Maïté ne comptait pas. Elle remonta dans son appartement de jeune fille où tout était clair, d'un blanc à peine rosé, d'or à peine vif, de satins brochés pour atténuer leur éclat.

Ce ne serait pas encore pour aujourd'hui, l'explication et la menace ! Pas ce soir, qu'elle le séparerait de cette fille, de sa jeunesse intolérable, de sa minceur, de ses pieds dansants !

Elle lissa ses cheveux devant son miroir. Cette fille qui osait se coiffer comme elle ! Pour sûr elle venait de bas. Elle avait grandi près du Vieux Port. Dans les vieux quartiers elle avait pataugé dès l'enfance dans la saleté des maisons sordides, violée par quelque matelot ! Et il se contentait de cela, lui ?

Elle se déshabilla rageusement. La jeunesse avait-elle tant d'attrait qu'il la recherchât et que Maria la regrettât comme un paradis perdu ?

Longtemps elle se regarda, nue, encercla de ses mains sa taille, cambra son corps, le balança pour en éprouver la souplesse et la force. Puis elle imagina à cette fille des tares visibles, des seins fléchissant, un ventre que la débauche avait flétri, et, orgueilleusement, tâta le creux de son ventre intact, le renflement dur de ses seins dont les bouts roses pointaient comme sous le désir.

La conférence de Lunois était annoncée.

— Iras-tu ? demanda Yvan.

Il lui parut que personne n'était moins fait que lui pour poser cette question. Mais il ne savait pas. Seul Salar avait su, car elle lui avait confié cet étrange engourdissement qui l'avait livrée.

« Tu étais prête, avait-il répondu. Une fille résiste jusqu'à ce moment-là. Et lui, en te sachant avec toute cette bande de garçons et de filles, a été persuadé qu'il n'avait rien à t'apprendre. »

— Moi, dit Yvan, je serais curieux de l'entendre ! Un type si averti qui se laisse prendre aux canulars... Quel dommage que ma famille ait une soirée ce jour-là ! J'aurais voulu savoir ce qu'il racontera à ce tas de retraités intellectuels et de rombières qui forment ce genre d'auditoire !

— Je n'en suis pas curieuse.

— Tout de même ! Quand je pense à ce qu'il a cru ! Toi et ton père !

Il rit, en la jugeant du coin de l'œil. Elle leva les épaules. Elle enfilait ses souliers de daim, les seins à peine fléchis par le mouvement, le bras long et pur, la nuque inclinée. Sa peau dorée était fraîche aux doigts et aux lèvres. Elle l'écarta d'elle.

— Ce n'est pas le moment !

Son ton était tranchant, son œil dur sous ses paupières un peu relevées vers les tempes.

— Quand je pense, poursuivit Yvan, à ce qu'il a avalé !

Il riait. Elle le trouvait idiot, eut un mouvement d'impatience, tira sur la fermeture éclair de sa robe, hala son sac.

Les ascenseurs vrombissaient. On les entendait à présent qu'elle avait ouvert la porte de l'antichambre : ce petit carré qui séparait du bruit.

— Fâchée ? demanda-t-il, humble tout à coup.

— Même pas.

— J'avais peur...

— Reste là, dit-elle.

Elle ne voulait pas qu'il la raccompagnât. Elle referma la porte. Oui, le quitter serait aussi facile : fermer une porte et le laisser seul dans la vaste chambre d'où l'on voyait un ciel doux et traversé des petits nuages peints par Cézanne. Après tout, on peut se passer de ce rassasiement et de ce spasme. Il n'y avait qu'à vouloir, ou à chercher autre chose.

Elle ouvrit la voiture, démarra. L'air vif dépeignait ses cheveux, giflait sa joue, entraînait dans sa robe. Elle évita de justesse une voiture et sentit, à sa rougeur d'émotion, qu'elle tenait tout de même à la vie. Yvan aussi tenait à vivre. Il n'y aurait rien de dramatique si elle rompait. Un peu de chagrin. Des lettres trop littéraires. Puis il se marierait sagement avec cette petite cousine des pâtes alimentaires sur laquelle sa famille avait misé pour sûr : tous ces petits affranchis étant faits pour la fonction de grands bourgeois.

Qui sait à quel point Lunois les avait travestis ? Elle en eut la curiosité, partit avant le retour d'Oreste.

La Côte s'encombraît déjà de touristes. Ce n'était pourtant pas la saison des campements, des plages souillées, des pinèdes jonchées de papiers sales. Mais le printemps hâtif multipliait les autos sur la route, rouvrait les hôtels du bord de l'eau, les cabarets. Des jazz apportés par le vent se collaient un instant à sa course. Les restaurants de la Croisette brillaient au bout du golfe.

Dans la salle du Casino elle se perdit parmi les auditeurs. Lunois parut. Le feu des projecteurs faisait reluire les cheveux argentés de ses tempes. Tous les hommes vieillissent-ils ainsi ? Et ceux d'une même époque se ressemblent-ils un peu ? Il avait cette hauteur de taille, cette aisance de mouvement, cette correction d'Oreste ; mais un masque plus ravagé, et, sortant des manchettes éblouissantes, des mains inattendues, presque féminines.

Il parlait d'abondance. Peut-être récitait-il des phrases souvent prononcées. Sa voix un peu sourde avait du charme. Elle l'écouta parler de la hâte de vivre, de la foi perdue avec la notion du péché. Était-il partisan du confessionnal ou voulait-il satisfaire ce public composé, en effet, surtout de gens d'âge ? Elle y reconnut plusieurs de ces demi-mondaines flétries, devenues maternelles pour leurs jeunes amants au point de les entretenir, celles qu'autrefois lui désignait, comme vestiges d'un autre âge, la petite bande, au temps où ils se plaisaient tous à parcourir la Côte en cortège d'autos avec

bruit, rires et cris. Puis Lunois évoqua le climat, son soleil, cette mer qui était une invite à la nudité, ce renouveau du culte païen de la beauté : en somme les banalités redites. Elle regarda la salle, s'étonna de voir une telle attention sur tant de visages flétris. En quoi cela les touchait-il, ces constatations ? et même ce rappel qu'il faisait à présent des amours romantiques, et des amantes non étreintes ?

Elle l'écouta lorsqu'il parla de Freud et de l'attitude de la jeunesse, éclairée sur elle-même à coups d'articles médicaux et de documents physiologiques, sachant se dérober aux risques, affranchie des tabous séculaires, libre avec griserie et aboutissant, à force de rassasiements, aux complications insolites.

Elle redevint inattentive lorsqu'elle constata qu'il n'oserait rien dire de trop scandalisant pour ces gens hors de jeu qui se demandaient ce qu'était devenu ce domaine dangereux et enchanté, depuis qu'ils l'avaient déserté ou n'y appartenaient plus que par quelques mornes pratiques.

Elle s'ennuyait un peu, regarda de nouveau Lunois avec étonnement, fut réenvahie de souvenirs confus, jugea tout à coup qu'elle avait dû être autrefois entraînée par sa fureur et le désir de se donner la preuve que l'accusation stupide était sans fondement. Et, tout à coup, il se pencha et, d'où elle le voyait, dans ce bas-côté de la salle qu'elle avait choisi pour fuir les endroits où ceux de sa bande avaient coutume de prendre place, elle reconnut la coupe du visage, le profil aquilin, le menton accusé : la ressemblance.

On applaudissait. Elle se hâta, prit sa voiture, se jeta dans la nuit et dans la vitesse. La mer luisait parfois entre les maisons endormies et les végétations à feuilles coupantes. Les petites villes ne vivaient plus que par les enseignes lumineuses et les terrasses des boîtes de nuit. Elle eut envie de boire et songea au Pharos.

Le caboulot veillait, contre la mer. Elle y entra, regarda à peine les couples : ceux qui dansaient lugubrement un cha-cha-cha, les autres assis, perdus en eux-mêmes. Elle s'accouda au comptoir, se fit servir un gin. Une chaleur montait, la caressait jusqu'aux oreilles, et quelque chose comme un voile de brume s'écartait, fendu par le vent. Au second verre, elle eut soudain envie de rire, se retint de justesse, sentit une main se poser sur son épaule, se retourna. C'était Régine.

— Que faites-vous si seule ?

— Je rentre.

— Tiens ? Comme ça ?

Elle rit d'un rire incrédule.

— Venez plutôt. J'ai quelques amis.

Elle fit les présentations. Ils étaient tous du cinéma. Le nom de Servoz leur était parfaitement inconnu.

— Du gin ? du whisky ? C'est ma tournée !

Elle répétait les offres faites cent fois devant elle.

— Non, mon ange. On travaille trop tôt demain. Un jus de fruit, dit un des garçons.

— C'est vrai que nous faisons ici un bout d'essai. Pour l'Amérique. Une folle histoire de pirates. Je suis la vamp.

Puis ils se mirent tous à parler du film.

— Heurtal, vous savez ?

Non, elle ne savait pas. Elle les regardait, surprise, tous ces garçons autour de Régine ! Mais une autre femme était là, d'âge mûr, plus une gamine, accolée fortement contre l'homme, le plus âgé de la bande, qui pesait de tout son bras sur la maigre épaule de la fillette trop vite grandie.

— J'ai un beau rôle, dit Régine. Et que deviennent ceux de la bande de l'été dernier ?

— Eux ? fit Maïté avec un grand effort, parce que tout autour d'elle dansait avec les couples au rythme du jazz et qu'elle n'arrivait pas à retrouver les noms.

— Dispersés, fit-elle en rasant la table du plat de la main. Les uns à Paris. D'autres repris par les Fac. Les filles...

Elle ne savait plus au juste ce qu'elles étaient devenues. Bien sûr les Lebrault toujours à Marseille.

— Et votre flirt ?

Elle rit. Tout cela était très drôle : cette fille qui faisait son enquête. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela pouvait bien lui importer ? Elle dit pourtant :

— Vous savez, Yvan, eh bien, il est presque fiancé. Les pâtes alimentaires. Cela se vend très bien.

Elle appela le garçon, tendit un billet, se leva.

— Au revoir. Amusez-vous bien ! Il faut que je rentre.

Le garçon revenait avec la monnaie au moment même où elle franchissait la porte. On la hêla. Elle fit signe de garder tout, respira la nuit qui sentait la mer et la vase du petit port où pourrissaient des déchets de poisson. Elle pensa qu'elle était incapable de conduire, et pourtant embraya. L'auto eut quelques secousses avant qu'elle eût retrouvé la sûreté de ses réflexes. Et la sûreté vint pourtant, à mesure que l'air humide et froid battait son visage. Une sorte de détachement amusé était en elle. Que Lunois était stupide de vouloir expliquer le désarroi de la jeunesse ! Et que voulait dire Régine avec son flirt ? Pourquoi s'était-elle servie de ce mot démodé ? Un flirt. Autrefois. Très autrefois. Maintenant on couche. Pas de simagrées. Des choses nettes.

Une voiture la frôla. Elle vit, contre l'homme au volant, une femme renversée, distingua, au fond de la voiture, d'autres formes confuses. Une voiture où l'on faisait l'amour. Peut-être à tour de rôle. Et tout se perdait dans la vitesse, sans lieu fixe, détaché du réel. C'était cela la vie : aucun lieu de repos. Rien de stable. Tout fuyant, passant. Emporté vers quoi ?

Ces pensées confuses : « Rien ne demeure, rien n'est vrai », lui communiquaient une allégresse de délivrance. Rien ne vaut la peine de rien. Oui, pas même Oreste. Qu'il couche avec cette fille ! Elle, elle couchait avec Yvan. Tout sans importance...

Et Maria ?

Ici elle s'arrêtait. Maria n'avait rien de commun avec ces fantoches qui font les gestes de l'amour pour ce plaisir fulgurant et rapide. Oui, si rapide !

L'essence devait tarir car la vitesse tombait. Aucun poste n'allumait ses feux. La route vide, le moment où les hommes se tapissent dans les maisons pour fuir l'inéluctable jour nouveau, l'aube inexorable.

Elle se gara sur un bas-côté, ferma les portières par un survivant instinct de prudence, se laissa aller au sommeil.

Oreste était sur le seuil. Il avait sorti sa voiture. Elle s'étalait blanche et longue, le cachant aux deux tiers, si bien qu'au tournant elle ne l'avait pas aperçu. Il était prêt à partir plus tôt que d'habitude. Elle avait lu l'heure matinale à son poignet.

— Enfin te voilà ! cria-t-il. Il se pencha vers la portière, souffla plus bas :

— Tu pourrais prévenir quand tu découches.

— Je ne pouvais prévoir.

— De mieux en mieux ! Comme cela ! Au débotté ?

Il riait d'un rire mauvais.

— Que t'importe ! Ne suis-je pas libre ?

— Non. Pas ici. Ici, il y a Maria.

— Tu t'en moques bien !

Elle avait baissé le ton. On ne sait quel vent peut entraîner la voix.

— Il est vrai, reprit-elle, qu'ici rien ne transparait. Du moins tu le crois. Es-tu si habile ? Crois-tu qu'elle ne devine rien ?

— Elle sait qu'elle est tout pour moi.

— Drôle de manière d'aimer !

Elle démarra, fila vers le garage, vit au rétroviseur qu'il la suivait. Quand elle remonta vers la porte, il la rejoignit. Jamais elle ne lui avait vu cet air de violence.

— Tu tâcheras de ne pas renouveler cet incident ! Et tu n'as pas à me juger. Je suis un homme qui a une femme malade. J'ai des excuses. Mais toi !

— Moi, je ne trompe personne !

— Si, notre amour !

— Et toi, tu ne le trompes pas ? Toi, à ton âge, qui couches avec une fille aussi jeune que moi !

— Tu m'espionnes ?

— Non. Le hasard. Un matin chez Joste.

Sa langue butait à ses dents, sa gorge était sèche.

— Je rapportais le collier de Maria. J'ai vu. Tu lui paies des diamants. Comme à ta femme. Pas même cette pudeur !

— Parles-en de la pudeur ! Qui as-tu rejoint ? D'où viens-tu ?

— C'est mon affaire.

Il eut un mouvement si violent qu'elle ferma les yeux. Non, il ne l'avait pas giflée, mais il haletait, les narines battantes.

— Tu entends ! Je veux que tu cesses. Je ne veux pas de scandale chez moi !

— Il est vrai que tu n'y conduis pas encore cette fille ! Quant à moi, sois tranquille. J'en ai assez de te voir embrasser Maria avec ton visage mal lavé d'autres baisers. Si c'est cela que tu appelles notre amour ? Ce mensonge !

— Le tien finira.

— Et le tien ? Mais tu n'as le courage de rien. Ni de résister. Ni d'avouer à Maria.

— Je n'ai pas cessé de l'aimer.

— Ce n'est pas vrai ! Tu aurais quitté cette fille !

Il ne répondit pas. Il paraissait calmé. Il tenait, comme prêt au départ, la poignée de sa voiture. Puis il y monta. Il allait partir. Il partait.

Elle eut un cri.

— Oreste !

Il leva l'embrayage. Le moteur se tut. Il tourna vers elle un regard étrange, comme effrayé.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai pris cette fille.

Elle en eut un espoir, dit d'une haleine :

— Tu la quittes ou je le dis à Maria.

Il la regardait encore d'un air égaré, eut un geste énigmatique, embraya, le moteur répondit. Il remua les lèvres. Peut-être avait-il dit des mots très bas. Elle n'en saisit rien. La voiture brillait déjà au fond du jardin.

Maria crut. Elle croyait tout. Était-ce sagesse ou amour prêt à accepter toutes les modalités d'un être ? Elle écouta le récit de Maïté.

— Et tu n'as pas eu peur, seule dans ta voiture ?

— J'ai dormi. J'étais fatiguée. J'avais un peu trop bu avec les amis de Régine. Des garçons et des filles du ciné. Ils tournent au Rayol.

— Quel dommage ! On va abîmer tout ce qui est encore un peu sauvage sur la Côte.

Elle avait toujours aimé ce qu'elle avait cherché au-delà de Cassis, près de cette calanque creusée parmi les hauts rochers : la solitude. Autrefois elle avait pourtant donné des fêtes dans la villa ; mais, les invités partis, elle retrouvait avec joie le silence, la respiration de la nuit, et ce bonheur renfermé sur trois êtres.

— Tout s'abîme, dit Maïté en songeant à sa vie, et s'abîmera de plus en plus.

— Tu es sévère et, j'espère, injuste. Puis, si tout s'abîme, tout se refait. Surtout à ton âge, ma chérie.

Que croyait-elle ? Qu'imaginait-elle pour lui donner cet encouragement ? Elle se pencha sur Maria, baisa son front, se sentit étranglée de larmes, remonta à la hâte.

— Où vas-tu ? dit Maria.

— Acheter ma toilette, répondit-elle de loin.

Assez de soleil passait par les fentes des persiennes pour rayer de lumière le lit ouvert. Qu'avait dit Oreste en partant ? Avait-il promis de liquider cette fille ou assuré le contraire ? La croyait-il, elle, incapable de bouleverser Maria et comptait-il qu'elle garderait le secret ?

Quand elle redescendit, Maria, penchée sur le métier de tapisserie, usait le temps à son habitude. Une aquarelle commencée attendait l'éclairage voulu. C'était un bouquet disposé par le vieux domestique qui aimait les fleurs. Cette attente de Pénélope était-ce le sort des femmes ? Elle se sentait projetée par l'impatience, faite pour l'action.

— As-tu des commissions pour Marseille ?

Maria secoua la tête négativement, reprit son aiguille. Elle allait paisiblement broder pendant que lui la trompait avec une fille. Car il

devait être sûr de l'immunité. Les grandes villes assurent le secret. Pourtant n'était-ce pas possible que se renouvelât la rencontre fortuite ? Elle pensa au bijoutier. Lui, devait savoir et l'adresse et le nom.

« À quoi cela me servirait-il ? » se demandait-elle en refaisant la route si connue qu'il lui semblait que ses mouvements jouaient sans qu'elle y pensât. Et pourtant, au même moment, elle formait déjà des plans d'action. Peut-être pourrait-elle acheter le désistement de cette fille ? Peut-être pourrait-elle patiemment établir les turpitudes de son passé ? Et qui sait si, à côté de l'entreteneur, elle n'avait pas quelque jeune amant ?

Malgré lui, elle en détacherait Oreste. Elle les séparerait. Mais il lui fallait savoir où la rejoindre : le nom, l'adresse devenaient nécessaires. Elle descendit devant les vitrines discrètes qui ne montraient que des bijoux de prix. Elle repoussa le zèle des employés, demanda Joste. On la fit attendre dans le petit salon, guère plus grand qu'une chambre forte. Joste parut, empressé :

— Madame Servoz n'a pas été de mon avis pour le collier ?

— Si. Je viens pour tout autre chose.

Sa voix lui parut changée. C'était tout de même difficile à prononcer ce qu'il fallait dire.

— Je voudrais savoir à quel nom et à quelle adresse vous avez envoyé les bijoux que dernièrement a achetés mon père ?

Joste, interdit, eut un battement du sourcil qui marqua sa contrariété, peut-être son indécision. Pourtant il répondit :

— Notre habitude, Mademoiselle, est de ne pas noter les adresses occasionnelles. Nous n'avons que celles de nos clients.

Depuis quelque temps, si étrange que cela parût, Maria faisait des projets. Il semblait que, tout à coup, elle fût fatiguée de Rocherousse où l'été, disait-elle, était accablant. Elle parlait des séjours dans la montagne qu'elle avait faits autrefois, comme si quelque chose en elle aspirait à la fuite.

Oreste se fit informer, consulta des agences, revint avec des photographies et des plans. Pour Maria, l'hôtel n'était plus possible. Il parlait d'acheter un domaine, et les châteaux à la française, les bastides aux tours rondes, les vues de parcs, de bassins parmi les parterres, de ronds-points à statues, voisinèrent avec les écheveaux de laine et les livres abandonnés.

« Pourquoi veut-elle changer ? se demandait Maïté. Veut-elle le laisser tout à fait libre ? »

Lui, s'empressait, ravi, paraissait-il, d'avoir à contenter un soudain caprice. Bien sûr, il serait forcé de rester près de Marseille. Mais il viendrait souvent. Il s'agissait que la distance ne fût pas trop longue.

« Il se ménage une double existence, pensait Maïté. Le voici comblé ! Jamais jusqu'à présent il n'a eu cette fille toute une nuit. Il va se donner l'illusion de vivre avec elle. » Elle eut l'envie de tout contrecarrer, d'empêcher Maria de faire place nette. Puis elle songea à s'incruster à Cassis.

Un soir, en regardant les documents nouveaux apportés par Oreste, Maria eut un cri.

— Mais c'est le château de la Belle au bois dormant !

C'était une bastide un peu démantelée enrobée de vignes vierges. Une terrasse à balustres l'élevait au-dessus d'un jardin. Et le jardin gardait encore son ancien dessin du grand siècle, ses statues mutilées et sa pièce d'eau. Une photo montrait le double escalier à pente solennelle, déjeté un peu par le temps et le sourd travail des racines. On promettait, dans la notice jointe, une belle vue sur les Alpes.

— J'irai voir demain, dit Oreste.

— C'est assez loin, fit Maïté.

— Mais tu n'es pas forcée d'y vivre, dit Maria. Tu sais, je suis habituée à la solitude, et je l'aime.

Elle ne répondit pas et regarda Oreste. Il avait l'air de ne rien avoir entendu.

Lorsqu'il revint le lendemain, sa satisfaction était évidente.

— Tout est mieux que je n'espérais. Les appartements ont gardé leur décoration du temps. Très dégradée, mais restaurable. Je montrerai tout à Messiez.

— Je suis bien contente, fit Maria avec une joie de petite fille.

— Les propriétaires n'habitent plus qu'une aile. Celle qu'on arrangera d'abord.

— Je vais te coûter cher ? s'informa Maria.

Elle avait encore de ces préoccupations d'autrefois. Oreste sourit.

— Si j'avais cru que cela pût t'amuser de changer d'horizon et d'habitudes... Mais tu semblais ne pouvoir vivre qu'ici.

Maïté exprima plus tard à peu près le même étonnement.

— Pourquoi n'as-tu pas eu plus tôt l'envie d'aller ailleurs ?

— J'étais lasse de tous mes déplacements inutiles. Toutes ces cures sans effet ! Tous ces docteurs et toutes ces stations ! Puis, ici, je connais toute la Côte. Même quand il a commencé à sortir sans moi, pourvu qu'il m'eût désigné sa route, je pouvais le suivre.

Elle réfléchit un moment :

— Mais c'est vrai que je ne sais pas pourquoi m'a prise le désir de changer. C'est peut-être un signe d'âge. Je supporte moins bien la chaleur. Je m'imagine aussi tous ces estivants, partout. Là-bas, il n'y aura que nous !

Les photos étaient encore éparpillées sur la table. Une à une, Maria les regarda encore : le jardin, la bastide et ses quatre tours.

— Je l'aime peut-être parce que c'est très vieux. Je ne suis plus du temps actuel. Tu vois : l'aquarelle et la tapisserie : ce sont occupations d'un autre siècle. Je serai en accord, là-bas, avec les balustres et les quatre tours. Mais je ne veux pas que ton père fasse des folies !

— Pourquoi ne les ferait-il pas ?

— C'est vrai, après tout...

Elle redevenait désirante, elle qui semblait s'être détachée de toute envie. Allait-elle mieux ? Y aurait-il un progrès tardif malgré l'avis des médecins ? Ah ! si elle pouvait marcher, se défendre ! Maïté

pensait que, d'un coup, s'allégerait sa perpétuelle suspicion. Car il n'était aucune des expressions d'Oreste qu'elle ne tentât d'expliquer. Peut-être même cette acquisition était-elle un moyen de distraire Maria et de l'écarter.

Elle était allée voir la bâtisse et était revenue gagnée. Mais Oreste voulait que Maria eût l'entière surprise, et Messiez s'occupait des réfections intérieures avec un assemblé.

Cet avenir à organiser faisait retrouver à Maria une animation juvénile. Elle riait d'un rien, vivait au milieu des plans, des croquis, des échantillons.

— C'est tout de même épatant de pouvoir dépenser sans compter, estimait Yvan, qui sentait tout à coup la fortune des siens trop restreinte. Puis il ajouta :

— Cette bastide si vaste... Sais-tu que personne ne s'apercevrait là d'une visite nocturne ?

— Y penses-tu ?

Elle avait protesté, étonnée elle-même de sentir sa répugnance. Yvan, c'était bon pour les lieux lointains, les hôtels, les villas désertées, les plages. Pas chez elle. Pas chez Oreste.

— Tu aurais peur ? Pourtant tes parents...

Elle lui coupa la parole.

— Cela ne me plaît pas. C'est tout.

— Toi, quand j'arriverai à te comprendre !...

Elle le regarda sévèrement. C'est lui qui ne comprenait rien.

— Tu engrais, fit-elle avec reproche.

— Bien sûr. Je n'ai plus que le temps d'achever mon mémoire pour le diplôme. Rester assis est très mauvais pour la ligne. Mais faire un diplôme fait obtenir un sursis.

C'était vrai : elle avait oublié que des études prolongées étaient le seul moyen d'écarter pour un temps les servitudes militaires. Et d'écarter du même coup l'obligation de prendre parti, d'assumer la vie.

— Pauvre petit, fit-elle, vaguement apitoyée en l'imaginant soumis à une discipline. Après tout, il était un bon compagnon, un peu ennuyeux quand il récitait des poèmes, mais facile à domestiquer, même en amour. Elle l'aimait, confortablement, sans

trouble, ni excès. Comment Maria aimait-elle ? Quel était cet amour qui, peut-être, lui donnait la force de tout accepter ?

— À quoi penses-tu ? dit Yvan.

— À Maria.

— C'est drôle. Tu ne trouves pas ?

— Pourquoi drôle ?

— D'y penser là, contre moi !

C'était vrai qu'ils étaient nus. Elle se souleva sur le coude, regarda ce corps près du sien, hâlé avec méthode, lisse.

— Il n'y a pas de rapport. Que je sois là ou ailleurs ?...

— Moi pas. Jamais mes parents ne me viennent à l'esprit près de toi. Il est vrai que, dans notre famille, il n'y a pas cette frénésie d'amour familial.

Elle s'écarta de lui. D'ailleurs c'était l'heure. Sur la route, le soleil brûlait encore. Une voiture la doubla si vite qu'elle eut à peine le temps de voir. Oreste passait en trombe et près de lui il y avait cette tête brune. Avec elle où allait-il ? Elle ne pouvait espérer le suivre à cause de l'encombrement et de sa voiture trop peu puissante. Mais elle fut interdite quand elle rentra de le voir assis auprès de Maria.

— Quel synchronisme parfait ! dit-il en la voyant. Je viens juste d'arriver.

Il avait cet air mondain et presque persifleur qu'il prenait à présent avec elle. L'avait-il tout à l'heure aperçue ?

— Tu n'embrasses plus ton père ? s'étonna Maria.

Avec gêne, ils firent le geste. Maria dans sa main longue et pâle tenait des étoffes de tendre couleur. Tous deux examinèrent de nouveau les dessins, les plans, les chiffons, les reproductions des vastes pièces faites pour l'affluence des invités et des serviteurs. C'était dérisoire, tant d'espace pour une solitude.

Comme hypnotisée, elle les regardait tous deux penchés sur les mêmes feuillets, formant encore une apparence de couple parfait que les reporters de fêtes mondaines visaient toujours de leur camera, comme s'ils étaient l'image du bonheur.

Tout s'était fait si rapidement qu'Yvan ne le jugeait pas possible et prétendait : « Vous entrerez dans les gravats. »

Mais les vieux parquets à caissons brillaient, poncés, cirés, remis à neuf, sous les roues caoutchoutées du fauteuil roulant qu'Oreste promenait de pièce en pièce.

— Comment tout cela s'est-il fait si vite ? s'étonnait Maïté, restée un peu en arrière avec le concierge qui avait surveillé les ouvriers.

— Les entreprises qu'a employées Monsieur ont de bonnes équipes. Et puis lui-même est venu souvent avec son autre demoiselle.

Par chance, Maria n'était plus là, poussée par Oreste. Maïté eut la présence d'esprit de répondre :

— C'était moi. Je n'ai pas de sœur. Vous ne me reconnaissez pas ?

Le gardien marqua quelque étonnement, puis s'exclama :

— Ah ! par exemple ! Mademoiselle m'excusera... Je voyais bien la ressemblance.

Oui, la ressemblance de l'âge, de la silhouette à la mode. Ce serait tout de même étonnant qu'il y eût davantage !

Du coup, elle cessa d'aimer cette grande bastide où, une seule fois, il l'avait amenée, juste pour régler avec elle tout ce qui pouvait donner des commodités de vie à Maria.

Pas une minute, il ne s'était occupé d'autre chose. Avec lui elle était passée au milieu des pièces où l'on clouait des tentures, lui, tenant les projets à la main. Pas une minute, elle ne l'avait trouvé attentif à autre chose qu'à ces détails pratiques, même lorsqu'ils avaient ouvert la porte-fenêtre sur la grande terrasse dallée qui dominait le jardin.

Aujourd'hui, tous deux étaient là : Maria près de la balustrade.

— Regarde ! Regarde comme c'est beau, lui cria-t-elle dès qu'elle la vit.

On venait de faire jouer la fontaine du grand bassin.

— Je sens que je serai heureuse ici. Qu'en dis-tu, chérie ?

Oreste la regardait. Elle ne répondit pas.

— Mais qu'as-tu ? s'inquiéta Maria. Tu es toute pâle. Sens-tu la fraîcheur ? Couvre-toi.

— L'air est vivifiant, dit Oreste.
— Il te sera bon après Marseille et sa fournaise. Tu viendras ?
Elle levait vers lui son beau regard asservi. Il répondit :
— Bien sûr, avec un sourire. Il ne s'engageait pas, se réservait.
— Tu pourras, tu l'as vu, t'installer tout de suite, proposa-t-il au retour, en conduisant près de Maria.

Maïté, en arrière, ne voyait pas leur visage. La voix rajeunie de Maria répondit joyeusement :

— Juste le temps de ranger mes affaires, et on part !
— Parfait, dit-il. Puis il ajouta un instant après : Qu'en pense Maïté ?

Cette tournure impersonnelle la surprit.

— J'irai et je viendrai comme toi, fit-elle.

Il dut sentir l'ironie de la réponse : elle le comprit à la vitesse brusquement accrue.

Ils étaient seuls tous deux pour la première fois, après un court séjour pour installer Maria à la bastide. Ils avaient achevé le repas du soir. Oreste tassait sa cigarette, de ce geste précautionneux qu'elle avait toujours vu à ses grandes mains longues et soignées.

Autrefois, il l'eût amenée à Cannes ou à Nice passer la soirée. Ils eussent joué au couple, en l'absence de Maria. À présent, tous deux s'interrogeaient, défiants.

— Que fais-tu, ce soir ?

— Ce que tu voudras, répondit-elle.

Elle voulait l'embarrasser de sa présence. Il l'esquiva.

— Je suis fatigué. Je me coucherai de bonne heure.

— Moi aussi.

— Je te croyais d'autres projets.

— Moi aussi, répéta-t-elle.

Il se leva brusquement, se mit à tourner autour de la pelouse. Elle voyait briller sa cigarette. Puis ne la vit plus. Il s'était peut-être éloigné dans l'allée en contre-bas qui descendait vers la mer. Elle se leva à son tour, fit quelques pas dans la nuit chaude. Sur l'allée cimentée elle faisait un léger bruit : elle l'entendrait donc quand il regagnerait sa chambre. Elle monta chez elle, n'alluma pas, se guida en touchant les meubles, s'étendit sur le lit.

C'était comme si Maria n'existait plus. Elle mesurait son absence, en eut une détresse qui lui fit tourner le commutateur, chercher la clarté. Après tout, il valait mieux qu'il vit la fenêtre éclairée. Il ne fallait pas qu'il oubliât sa surveillance.

Le temps durait. Les choses trop connues autour d'elle ne lui étaient plus distraction. Elle en avait à jamais fini de regarder cette chambre où tout était clair, même les meubles en citronnier. Les lumières se reflétaient sur les glaces d'une commode vénitienne. Maria aimait ces éclats, ces ornements pâlement colorés du lustre à fleurs de Murano. C'était elle qui avait présidé, avant sa maladie, à la décoration. De Maïté ne venait que le bouleversement quotidien des sièges ; les coussins jetés au hasard, le désordre.

Que faisait-il ? Que décidait-il ?

Elle l'imaginait écoutant le frôlement de la mer sur les rochers, ces souffles mouillés, ces déchirements soyeux. La fille était-elle là, dans un des hôtels de la Côte ? Allait-il la rejoindre ou hésitait-il en voyant la lumière de la chambre où elle guettait ?

Ce serait trop beau si tout lui était facile ! Elle le narguait en pensée : « Tu te croyais libre ! Mais moi, moi, est-ce que je compte pour rien ? »

Le temps passait. Rien ne trahissait qu'il fût dans le jardin ou en fût sorti. Elle éteignit, pour tenter d'apercevoir le point de feu de sa cigarette. Il n'était pas possible qu'il restât si longtemps en contemplation. Ce n'était en rien de son goût, ni de sa nature et, tout d'un coup, elle songea à un accident possible dans la nuit. Vers les rochers, le sol glissait, l'eau était profonde. L'endroit lui servait de plongeoir à cause des rocs brusquement coupés sur un fond sableux. Elle descendit, d'abord aveuglée par l'épaisseur de l'obscurité, puis s'habituant à l'ombre qui perdait peu à peu sa densité, laissait émerger des formes et des lueurs. Au-delà des yuccas, au fond du chemin, la mer s'étalait. Il n'y avait personne. Elle en eut le souffle coupé, releva la tête pour chercher l'air, retourna vers la maison. À l'étage, brillaient les fenêtres de sa chambre. Comment ne l'avait-elle pas entendu ? Il était rentré.

— Te plais-tu ici ? demanda-t-elle à Maria.

— Comment ne m’y plairais-je pas ? Je vis parmi les choses qu’il a voulues pour moi. Et tu viens plus souvent que je n’espérais.

Visiblement, elle ne désirait rien de plus, cette femme si peu jalouse ! « Mais moi, pensait Maïté, mais moi, à sa place, je n’aurais ni repos ni miséricorde. Je le tourmenterais de mes questions, de mes exigences, et c’est moi qui l’emmènerais au loin ! N’importe où. Loin de ce pays-ci où la vie est trop facile, où la chair s’offre trop aisément. »

Car toutes les femmes étaient si peu vêtues, sur les routes, sur les plages, au fond des autos qui laissaient voir au passage les épaules bronzées.

Depuis qu’elle avait rejoint Maria, elle le sentait assailli par ces nudités, ces envies de sieste, de paresse voluptueuse. Il s’était contraint lorsqu’elle était là. Mais cette nuit ? Mais la nuit qui va venir ?

Sur la terrasse, Maria avait fait transporter une table à parasol, des sièges de couleurs vives. Une faute de goût, trop sensible sur cette terrasse d’un autre âge. Mais Maria y avait tenu.

— Il ne faut pas qu’il se croie reculé au fond des temps. Il est trop jeune.

— Tu es plus jeune que lui, Maria.

— Non. Je vis moins, j’ai peu de force, tu sais bien. Je ne marche plus...

« Pouvait-elle être encore une femme ? » L’idée lui en vint. Elle la chassa. Maria était autre chose. Un rayonnement. Une âme. La bande se moquait du mot. Tous avaient ri. « Ton âme qui change avec le gin ou la coco ! On est un paquet de glandes et de viscères. »

— Oreste est un actif, dit tout à coup Maria. C’est cela la jeunesse.

— Je ne suis pas active et j’ai vingt-trois ans.

— Les femmes ne sont jamais aussi jeunes que les hommes.

Maria ponctua son affirmation en enfonçant son aiguille dans le canevas.

— Je suis sûre que, si Oreste avait eu ma maladie, il eût préféré se tuer que survivre.

— Qui sait ? Peut-être y eût-il regardé à deux fois !

— Mais non. Il est du premier mouvement.

Maïté eut une curiosité soudaine :

— Quel a été son premier mouvement quand je suis partie ?

— Tuer Salar.

— Tuer ?

Le mot était tombé en elle avec des remous sans fin. Oreste capable d'un meurtre ? Jamais elle n'y eût songé. Avait-il souffert à ce point ?

— À quoi cela eût-il servi ?

Maria cessa de pousser l'aiguille. Son regard parut chercher des images abolies.

— Il pensait à l'honneur, dit-elle. Même un bûcheron piémontais autrefois en eût jugé ainsi.

— Salar n'était en rien responsable. C'était moi qui avais voulu.

— Ne le dis pas, chérie ! Ne le dis pas ! Il vaut mieux qu'il te croie une enfant égarée.

Elle avait parlé d'un élan. Elle se reprit :

— N'en parlons pas. Nous avons convenu d'oublier. Tu es là. Le reste ne compte plus.

L'aiguille s'enfonça, tirant sa laine. Mais elle avait plusieurs fois buté avant de trouver le trou du canevas, comme si Maria n'y voyait plus distinctement.

À Rocherousse, Oreste paraissait de plus en plus nerveux.

— Je ne comprends pas que tu te plaises ici avec cette chaleur. Tu serais mieux à la bastide.

Sûrement il était irrité de la sentir là.

Maïté dit :

— Tu préférerais être libre de tes soirées ?

— Tu l'es bien, toi, de tes après-midi.

En effet, elle les passait en bains, en courses, en flâneries avec ceux qui restaient de la bande. Régine n'avait pas reparu, Solange avait déserté, captée par un Américain, et Gilbert Ross s'était décidé à faire son service militaire en Allemagne. Alain et Danielle, Huguette et Guy avaient attiré un jeune peintre dans leur orbe. « Pour fille ou pour garçon ? » disait Yvan qui ne pouvait souffrir son genre et jusqu'à son prénom équivoque.

— Dites Camillo, exigeait-il pourtant, je suis Romain.

— Romain de Capri, affirmait Yvan. Sa peinture correspond à ce qu'il est : sans signification précise.

— Si l'on peut dire ! s'exclamait Huguette. Il a un talent fou !

En effet, à Saint-Paul, son exposition attirait les estivants. Les journaux d'art vantèrent son génie. Huguette était devenue son exégète, après lui avoir conseillé d'illustrer en son style abstrait *La Divine Comédie*. On s'arrêtait devant les trois tableaux de dimensions dantesques. L'Enfer s'inscrivait en noirs de plus en plus bitumeux sur fond d'écarlate. Le Purgatoire, rayé de traits fangeux, semblait contenir des formes suppliciées, et le Paradis, en ronds concentriques, était surmonté d'une lumière nacrée.

— C'est Dieu, disait Huguette avec onction.

Les Parisiens et les Américains achetaient. Maïté le fit, par solidarité de groupe.

— Quelle est cette horreur ? dit Oreste quand il vit le tableau. Puis il s'arrêta, regarda un moment, détourna la tête sans rien dire. Y avait-il vu ce qu'elle avait cru y découvrir, exprimé par cette série d'états menaçants, dont les deux derniers laissaient apercevoir un pays fondant d'azur pâle et qui, rageusement barré par des traits puissants, demeurerait interdit ?

— Tu sais, dit-il le même soir, j'ai de mauvaises nouvelles du Maroc. Il faudrait aller voir sur place. Avec les événements actuels...

— Naturellement, fit-elle avec ironie.

Il affecta de n'avoir pas entendu, expliqua la situation en lavant lentement un raisin dans le grand verre de cristal. Puis il égrena le raisin, et ses mains avaient ces gestes tant de fois vus, comme si elles officiaient, avec cette façon délicate de détacher chaque grain.

Une tendresse remontait en elle, avec des souvenirs lointains des soirs où il la portait dans ses bras jusqu'à sa chambre, alors qu'au dessert elle s'était endormie et qu'elle demeurait contre lui, à demi consciente, feignant le sommeil pour faire durer son plaisir. Puis elle revoyait ces matins où, empêtrée dans sa longue chemise de nuit, elle venait dans le grand lit et basculait sur la large poitrine virile. Alors elle le voyait rire, au-dessous de son petit visage, en découvrant ses dents magnifiques. Elles l'étaient toujours. Une seule manquait. Il s'était opposé à son remplacement, avait gardé, au coin droit de sa bouche, ce trou d'ombre. Elle le chercha pendant qu'il parlait de contrats menacés, de la nécessité d'aller sur place se rendre compte. Le trou n'y était plus. Une prothèse le masquait.

« Il a voulu cacher cette tare à des yeux jeunes. Pour plaire à cette fille ! » pensa-t-elle en rougissant, et les mains qui détachaient avec précaution les grains de raisin eurent soudain l'air de caresser un sein, avec la même prise délicate.

— Maria sait-elle tes projets ? demanda-t-elle.

— Naturellement.

Elle allait dire : quand pars-tu ? et se l'interdit. Pourtant une grande paix était en elle comme si cette future absence déjà la délivrait. Il ne serait plus là pour lui rendre tangible sa trahison. Elle ne s'interrogerait pas à chaque instant sur lui. Elle ne rechercherait pas sur lui ces indices secrets qui rendent encore présente une femme quittée depuis peu.

Elle le regarda à travers la table pour saisir son image, puisqu'il partirait. Il lui fallait prendre en elle ce volume puissant d'un corps à épaules larges et ce visage, surtout ce visage où la peau se ridait au front et aux commissures des lèvres encore pulpeuses, s'amollissait au creux des joues malgré la denture intacte dont l'unique brèche était réparée.

— T'installeras-tu auprès de Maria ? demanda-t-il brusquement.

— Je n'y ai pas encore réfléchi, dit-elle.

Il eut un léger mouvement de contrariété. Bien sûr, la lui laisser lui ôtait tout souci. Il s'en déchargeait. Mais, elle, n'avait-elle pas le droit de vivre à sa guise ?

Le domestique apportait le café.

— Tu resteras longtemps là-bas ?

Il expliqua pourquoi il ne pouvait rien prévoir puisqu'il aurait des audiences à demander, et sans doute à gagner toute une hiérarchie de fonctionnaires.

— Espérons que tout ira pour le mieux.

La phrase ne l'engageait pas, remettait tout au hasard. Sans nul doute, il emmènerait cette fille. On la prendrait pour madame Servoz. Elle aurait cette fierté, qu'elle avait elle-même tant de fois connue, lorsque au bras d'Oreste elle était saluée avec empressement par les autres manieurs d'argent de Marseille : banquiers, usiniers, armateurs. Elle retrouva en un éclair ce sentiment qui la faisait s'appuyer à lui davantage. C'était atroce qu'il permît qu'une autre, là-bas, pût avoir cet orgueil !

— Je téléphonerai souvent. S'il y a besoin, de ma présence, en quelques heures je suis là. Nous ne sommes plus au temps des télégrammes et des bateaux.

— Tu reprends ton avion ?

— J'avais abandonné un temps à cause des craintes de ta mère. Mais c'est beaucoup plus commode.

— Oui, fit-elle agressivement. On est plus libre.

Il ne répondit rien.

— Quand pars-tu ? interrogea-t-elle enfin.

— Peut-être demain. Cela dépend du temps qu'il fera.

Elle serra les dents. Ainsi il annonçait son départ au dernier moment. Croyait-il qu'elle voudrait l'accompagner jusqu'au terrain d'aviation ? Cette référence au temps était voulue pour l'empêcher de le suivre. Mais qu'il s'en aille ! Qu'il s'en aille ! Qu'il se gave de ce corps jeune et sans doute vicieux ! Elle avait bien eu Salar et ses complications orientales ! Elle y pensa comme à une vengeance déjà accomplie, leva la tête.

Oreste la dévisageait. Il la touchait d'un regard dévorant. Un instant lui montra ce visage concentré, douloureux, avide. Son sang afflua à ses joues, elle sentit son souffle coupé, un appel dans sa chair profonde, se retint à la table comme si elle allait tomber, transpercée d'une balle. Mais aussitôt le visage d'Oreste reprit son calme, son assurance, sa tranquille dureté. Qu'avait-elle cru voir ? Et qu'avait-elle ressenti ?

Elle demeurait interdite, encore au bord du trouble ; puis brusquement elle se leva, jeta sa serviette :

— Bonsoir et bon voyage, dit-elle comme si elle s'adressait à un étranger.

Il ne fit aucun geste. Elle se demanda s'il convenait de se prêter au baiser d'adieu, fit quelques pas en s'éloignant. Elle le voyait encore, devinait que sa longue main cherchait le briquet pour allumer sa cigarette et se donner cette contenance désinvolte. La colère lui revint. Elle lui jeta : « Amuse-toi bien ! » comme un défi. Qu'il ne la crût pas idiote ! Qu'il ne pensât pas l'avoir dupée avec son histoire !

Dans sa chambre, elle roula sur son lit avec l'envie de tout détruire, tout, jusqu'à cette maison ! Et s'il croyait qu'elle allait rester là !

Elle le cria comme s'il pouvait l'entendre, mit de l'ordre dans sa coiffure, changea de robe, descendit.

La place d'Oreste était vide. Le domestique enlevait le couvert.

— Monsieur est monté ?

— Monsieur est déjà sorti.

Au garage il n'y avait pas sa nouvelle voiture. Elle prit la sienne, dédaigna d'appeler le concierge pour ouvrir la grille, la manœuvra avec rage. Une envie de fracas, de bruit, de délire la poussait. Par bonheur la route était peu encombrée. Des paysages, des coins de cités à demi endormies, un battement de mer contre des roches, des lacets grimpant aux collines s'offraient, s'évanouissaient dans la vitesse. Des enseignes au néon s'inscrivaient en couleurs violentes près des quais où dormaient des voiles. Tous feux allumés, un navire glissait sur la mer sombre. Puis de nouveau des jardins, des terres, des bois grêles, des montées, et enfin la descente vers le cap.

Les camarades étaient là, dans cette musique criarde que déversaient les haut-parleurs.

— Mais c'est Maïté ! s'exclama Danielle. Les Lebrault se levèrent. Ross s'empressa.

— Je vous croyais pris par le service militaire !

— Permissionnaire. Je relève de maladie. Contractée en service.

Elle le vit, un peu pâle et amaigri. Il lui parut plus sympathique qu'autrefois. Elle lui dit :

— Le séjour en Allemagne vous réussit.

— Et à vous la vie civile ne messied pas. Vous devenez tout à fait star pour film psychologique.

— Vous ne vous tutoyez plus ? remarqua Solange.

— C'est l'effet de la discipline militaire et du respect dû aux supérieurs.

— Que faisiez-vous là ? s'informa Maïté.

— On tâche de tuer le temps et de ressusciter la jeunesse.

— Déjà ?

— Oui. Si vous aviez fait du service, vous verriez comme cela met de la distance entre soi et ce que l'on fut.

— Il n'y a pas plus geignard que Ross, dit Guy. Garçon, un gin ! Pour tous.

Ils buvaient plus qu'ils ne dansaient. Pourtant des couples tournaient là-bas. Quelques hommes mûrs mêlés aux filles jeunes.

— Pourquoi avez-vous choisi cette boîte, dit soudain Ross, elle est sinistre !

— On s'y fait, dit Alain. Et c'est tellement commode de n'être dans aucune boîte connue où forcément on rencontre des gens. Des gens prêts à dire à votre famille : « J'ai l'autre soir vu votre fils ! » Ici anonymat et mystère.

— Je voudrais me saouler, s'entendit dire Maïté.

— Pourquoi, mon ange ? Peine de cœur ?

— Je suis prêt à vous consoler, offrit Alain.

— Non, pas cela ! Boire sans plus !

— Qu'as-tu ? fit Solange, soudain attentive. C'est Yvan ?

— Laisse Yvan tranquille !

— Elle a ses nerfs ! dit Danielle. Mais, mon chou, ne te fâche pas. On t'interroge par amitié.

— Je n'ai pas besoin d'amitié.

— Cela sent le drame, fit Ross. Mais vous allez voir ! Trois ou quatre verres, et puis, passez muscade ! Le calme plat. L'euphorie superbe ! Bois, bébé !

Il tendit le verre. Elle but. Les autres regardaient.

— Est-ce si curieux ?

— Non. Mais toi, ça étonne. On ne t'a jamais vue comme ça. On n'aurait jamais cru...

— Quoi ?

— Que tu aurais besoin de secours, chérie ! Toi, qui peux tout t'offrir !

— Ce n'est pas vrai ! Je ne peux rien !

Sa voix s'était élevée, presque avec colère. Que faisaient-ils tous là, à la regarder ? Elle aurait dû s'arrêter seule, n'importe où. C'était idiot d'avoir cherché leur groupe. Pourquoi ? Espérait-elle retrouver Yvan ? Pauvre Yvan ! Il ne lui était rien.

— Un cha-cha-cha, ma beauté, offrit Ross. Tant qu'on a encore le sens du rythme...

Elle fit « non » avec la tête, tendit son verre.

— Un suicide alors ? Bon ! On y va !

Un sang plus chaud courait en elle. Après tout, il en aurait un jour assez, de cette fille ! Le tête-à-tête, là-bas, cela allait lui permettre de s'en dégoûter. Il finirait par comprendre...

— Oui, Oreste Servoz aimé pour son argent !

— Que dit-elle ? s'étonna Danielle près de Ross.

— Rien. Léger délire. Dérange pas !

— Qu'est-ce que cela peut te faire qu'on la dérange ?

— Laissez-la tranquille, exigea Ross.

— Bon, bon. On s'en va, décida Danielle. Venez, les enfants. On file ailleurs !

Ils payèrent, sortirent. Ross écarta les verres qu'ils avaient laissés, fit signe au barman.

— Whisky. Deux.

— Buvez, offrit-il quand il fut servi.

Il s'était rapproché de Maïté.

— Ça va mieux ?

— Oui, je crois.

Elle parlait avec difficulté. Tout se défaisait en elle. Le nœud d'angoisse s'était brisé. Elle flottait comme sur une mer, avec le même balancement.

— Tu sais, Ross, ce n'est qu'un moment.

— Quel moment ?

Elle ne pouvait plus répondre. Mais elle sentait une paix inouïe. Non, rien ne pouvait plus l'atteindre. Qu'il parte donc ! Qu'il parte !

— C'est drôle. Tu ne crois pas ? Une fille de mon âge.

— Quelle fille ? demanda Ross.

Il y eut dans la salle le demi-silence d'un changement de disque. De son regard circulaire, Ross vit des couples revenir aux tables. En face, un type fixait Maïté avec un regard amusé, un peu indulgent. « De quoi se mêle-t-il ? » pensa Ross, et il entoura de son bras les épaules de Maïté. Elle se laissa faire, appuya sa tête contre lui. Pouvait-il être ému de ce geste ? Il s'en étonna. D'ordinaire Maïté le laissait froid. Ce n'était pas son type. Il aimait les blondes, longues et minces. Huguette avait été son béguin d'adolescence. Il s'était offert Régine avant qu'elle eût le vieux producteur jaloux. Mais pourquoi pas Maïté ?

Sa légère ivresse lui rendait sensible ce poids d'une tête ballante, le parfum des cheveux et leur douceur.

— Encore, dit-elle tout à coup, et il ne pouvait savoir si cette prière s'adressait à lui pour remplir le verre qu'elle tenait ou pour l'inciter à ce geste tendre avec lequel il venait de caler la tête posée sur lui.

L'homme d'en face eut un regard qui voulait dire : « La petite a son compte. » Maïté tenait toujours le verre en le balançant un peu. Le jazz avait repris, et tous deux restaient avec leur seul témoin au milieu du tumulte des danseurs, des jaillissements de trompettes, des sourds tremblements des cymbales et de cette voix presque humaine du saxo. Eux, tout seuls avec leur témoin et le bruit profond, régulier, un peu traînant des pieds, et cette chaleur âcre et trop parfumée des sueurs.

— C'est la première fois, dit l'homme d'un air connaisseur.

Il s'était levé. Il allait partir.

— Bonne nuit, ajouta-t-il, presque paternel.

« Il nous prend pour des nouveaux mariés » pensa Ross. Et, comme si ce mouvement de départ déclenchait quelque envie sommeillant dans son ivresse, Maïté dit : « Rentrons », se leva en s'agrippant à son bras. Il l'entraîna, retrouva sa voiture, la vit hors d'état de conduire, prit le volant.

— Où allons-nous ?

— À la maison, dit-elle faiblement.

Elle avait fermé les yeux, rejeté la tête en arrière. Elle était pâle. Il pensa avec dégoût qu'elle allait vomir.

— Veux-tu prendre quelque chose ? Un café très fort ?

— Dormir, répondit-elle, l'air excédé.

Il mit le moteur en marche, embraya.

Le vent venait de la mer, rafraîchi de nuit et d'espace. Ils filèrent sur la route à peu près libre, dans l'avant-aube. Il faisait presque froid. Les arbres, incendiés par les phares, élevaient leurs troncs blanchissants, s'affaissaient en arrière dans l'ombre, les uns après les autres, à un rythme rapide et hallucinant. Il ralentit un peu, regarda Maïté.

Elle dormait, la bouche entrouverte. « Dans quel état vais-je la ramener ? » Il eut une sorte de crainte d'Oreste Servoz qu'il connaissait peu. Puis il pensa qu'en allant aussi vite il arriverait avant qu'elle eût pu se reprendre, modéra son allure.

Quelques voitures le souffletaient au passage de leur vitesse. Quelques couples comme eux couraient dans la nuit vers le gîte, le lit, l'amour. Une excitation le gagnait à pressentir leur hâte. Après tout, Maïté était comme les autres. Le temps était passé où il la tenait pour différente. Il y avait eu Salar : cette longue fugue d'où elle était revenue femme, sortie de la réserve d'une étonnante sagesse, et il y avait sans doute Yvan.

Pourquoi Yvan après tout ? Ce n'était qu'un gamin, pas un homme. Lui, se sentait fort, viril. Pourquoi ne l'avait-elle pas choisi ? Il s'était décidé trop tôt à son service militaire. S'il était resté, il aurait couru sa chance.

Que savait-il d'elle au fond ? Une fille qui vient se saouler avec des camarades n'est-elle pas prête à tout ?

Les propriétés closes de murs avaient cessé. Il traversait des bois suspendus au-dessus de la mer. Il arrêta, se pencha vers elle. Elle ouvrit les yeux, tendit un bras, le toucha à la nuque de sa main chargée d'une lourde bague. Son regard fixe et absent le surprit. Que lui arrivait-il ? Il la secoua. Elle gémit d'un gémissement brisé, puis fondit sur lui, d'un bloc, de tout son poids. Ses cheveux l'enveloppèrent de leur parfum sous les relents de tabac froid qu'y avait laissés la boîte de nuit. Une bouche chercha son cou sous le col mou de la chemise, s'immobilisa en un baiser qui était une succion. Alors il la prit aux épaules.

— Tu veux ? dit-il. Elle ne répondit pas. Il hésita encore. Une voiture passa. Puis une autre. Il songea à la banquette arrière, au bois et à son lit d'aiguilles sous les pins. Il ouvrit la portière, descendit, la tira à lui.

Dormait-elle ou feignait-elle de dormir ? Elle pesait. Il la dégagea de la voiture, la fit glisser jusqu'au sous-bois.

Était-il possible qu'elle fût là, abandonnée ? Il se pencha sur elle et, comme mus par un déclic, ses bras se refermèrent sur lui. Doucement il la caressa. L'iode de la mer et le lourd parfum des résines se mêlèrent un instant à d'autres odeurs. Puis il ne sentit rien que la force préhensive de la bouche et la violence de ce corps qui s'accrochait au sien...

Lorsqu'il se dégagea d'elle, elle eut une plainte, murmura des mots sans suite, puis roula plus loin, reprit son sommeil.

Il fit quelques pas sur la route. Tout lui paraissait irréel : ce ciel qui pâlisait sur une mer encore lourde de ténèbres, ces fusées rapides d'autos trouant à battements irréguliers le grand silence, et surtout cette fille trop parée, qui dormait, comme assassinée par un rôdeur nocturne.

Une rancune lui venait. Pourquoi l'avait-elle attiré ? Qu'expliquerait-il et que voudrait-elle croire ?

Il la regardait, tenté de fuir, en profitant de sa torpeur. Enfin il se décida. Le ciel se colorait. Les voitures devenaient plus nombreuses. Il la souleva avec peine, la déposa sur la banquette. Il lissa de sa main les cheveux dérangés, mit de l'ordre dans ses vêtements. À peine ouvrit-elle les yeux pour les refermer aussitôt. L'avait-elle vu ? Se rendait-elle compte ? Il entendait son souffle lourd tandis qu'il reprenait de la vitesse.

Que dirait-on chez elle si ce sommeil persistait ? Quelles paroles emploierait-il pour la remettre à des domestiques ? Et si Oreste Servoz l'interrogeait ?

Devant la villa, il hésita, puis prit le parti le plus facile. Il s'assura qu'elle dormait, rajusta le manteau qui avait glissé, referma la portière, s'éloigna. Un instant, il fut tenté de revenir, de sonner à la grille.

Mais que risquait-elle ? À son réveil, elle saurait comment agir. Ce ne devait pas être la première escapade de ce genre. Ses parents avaient bien admis l'autre fugue. Celle-là serait sans conséquence. Il en était sûr.

Tandis qu'il remontait vers la petite gare, il essayait de se souvenir des confidences de plusieurs filles de la bande. Deux d'entre elles s'étaient vantées d'avoir bu au point de provoquer des partenaires de hasard.

Longtemps il attendit un train. La villa des Servoz n'était plus qu'un toit émergeant de verdure brillantes et dures. Et, comme il pensait à Servoz avec gêne, il crut soudain qu'elle avait dans son délire prononcé ce nom. Que craignait-elle ?

« Après tout, c'est elle qui a tout voulu », se dit-il pour se rassurer.

La maison était vide. Elle vit le bout de cigarette qu'il avait jeté sur le pavé de marbre blanc et noir. Aucun domestique n'était encore levé. Elle entra chez elle, prépara son bain.

De vagues souvenirs se mêlaient à sa sensation de fatigue. Qu'avait-elle dit à Ross ? Elle ne retrouvait rien. Un vide d'où ne montaient que de rares images.

Toutes de la veille. Oreste et ses tempes où s'inscrivait son âge. Puis ce visage inconnu, cet homme étranger qui l'avait un instant regardée...

L'eau douce et chaude l'enveloppa. Elle s'y laissa flotter. L'eau supprimait la pesanteur, rendit tout léger, facile. Elle songea aux noyés à la dérive, aux suicidés, veines ouvertes. Pourquoi pas après tout ?

Elle le dit et sentit sa rage de vivre. Non ! elle n'abandonnerait rien ! Elle resterait là pour le surveiller ! Maria ne savait rien défendre. « Cet amour qui accepte tout ! » Elle leva une épaule. L'eau en glissa et sembla n'avoir pas mouillé cette chair d'un blanc un peu ambré – ce blanc de brune, disait Salar, – qu'elle tenait de Maria.

Elle sortit de l'eau, enfila un peignoir, avança, traînant ses sandales, ouvrit, là-bas, la porte laissée entrebâillée comme pour une fuite.

Il avait sans doute pris quelques heures de repos sur ce lit, un impatient repos qu'indiquaient les draps froissés. Une veste s'équilibrait encore sur un dossier de chaise. Des cravates traînaient sur la commode.

À présent il fuyait en avion avec cette fille ! D'un trait au-dessus de la mer, il fendait l'espace. Un peu plus à chaque instant, il s'éloignait, seul avec elle, rejetant tout ce qui n'était pas elle, allant vers un nouveau destin d'où tout ce qui avait été sa vie était exclu.

« Même moi ! Même moi ! »

Elle répétait les mots, pas seulement en elle, mais à haute voix, une voix qu'elle ne se connaissait pas, éraillée, trébuchante, soudain crevée sur une fausse note. Autour d'elle tout exprimait la hâte : les armoires et les tiroirs mal refermés, une valise ouverte et laissée là. Tout attestait une impatience insolente. Et pour qui ? Une fille qui ne pouvait même comprendre quelle joie il y avait à le regarder vivre

avec sa force, son goût du risque, cette assurance triomphante. Il était un dieu. Qu'en savait-elle, l'autre ?

Elle se pencha sur des photographies qu'il avait mises dans le cadre. Maria était là, vêtue de robes périmées. Elle se retrouva, toute petite, dans ses bras, alors qu'il était si riant et si jeune. Puis, assise sur ses genoux, et, plus tard, à dix ou douze ans, la tête appuyée à son épaule. Toujours contre lui, liée à lui, même dans cette robe de son premier bal où il avait voulu être son premier danseur. Comme il était jeune alors ! Qu'est-ce qui l'avait fait vieillir si vite ? Était-ce la maladie de Maria ? Était-ce cette fille qui l'épuisait ? L'image jaillit, la brûla. Elle ferma les yeux, essaya de faire la nuit en elle. Son cœur battait. Une contraction nouait sa gorge. Elle se laissa tomber sur le lit froissé, attendit que cessât le tumulte de son sang.

— Non, dit Maria, il ne m'est pas du tout nécessaire que tu restes avec moi, chérie.

— Mais tu seras trop seule.

— Mes pensées me tiennent compagnie.

Comme elle se résignait à tout ! Comme à sa place elle eût agi différemment ! Au fond, c'était elle la coupable. Oreste ne fût pas parti avec cette fille si elle l'avait suivi partout. Même paralysée à demi, elle pouvait se faire porter. On ne se laisse pas traiter comme une morte !

Encore une fois, il lui vint la tentation de tout dire : le voyage prétexte, l'aveu d'Oreste.

— Il n'aurait pas dû partir, dit-elle.

— Et les affaires ? Il était obligé d'aller se rendre compte.

Maria répondait paisiblement. Elle tirait l'aiguille. La laine écarlate saignait sur sa main.

— L'uranium est si précieux ! Il lui fallait voir les procédés possibles d'extraction et de traitement.

— Il n'est ni géologue, ni physicien, ni chimiste.

— Il comprend tout et il a le flair. Ou peut-être la chance. Enfin, il réussit toujours.

— Tu n'as pas peur de ce voyage ?

— Il a fait beaucoup d'avion. Il est prudent : Ne sois pas nerveuse. Va plutôt avec tes amis. Je n'ai pas besoin que tu me gardes. D'autant plus que je me promène toute seule. Avec ce nouveau fauteuil à manettes. Mais je ne veux pas que tu me voies. Le mouvement est si vilain !

— Tu peux aller au jardin ? Et les marches de la terrasse ?

— J'ai fait établir une pente derrière la maison. Va la voir. C'est très commode. Comme cela je vais où je veux. C'est un grand progrès.

Maïté se leva, vit le plan incliné. Elle descendit vers le miroir d'eau dont on avait gardé les statues. Tout attestait le passé, la mélancolie des choses mortes. Oreste avait-il tout concerté pour éloigner Maria de la vie ?

Mais elle, elle ne se laisserait pas traiter délibérément en captive. Elle dirait à Maria : « Je ne puis séjourner ici. » Maria admettrait. Elle admettait tout.

Elle annonça le soir : « J'aimerais faire un tour à Paris. »

— Avec la chaleur !

— Mais oui. Ce Paris-là est délicieux. Il devient comme étranger. Les musées reprennent leur importance. Tu ne l'as jamais connu ?

— Si. Autrefois. À Neuilly. L'hôtel était dans un jardin. Oreste avait sa première grande voiture. Nous allions au Bois, la nuit.

Elle le revoyait avec sa chemise ouverte à la Robespierre ou à la Danton : elle ne savait plus. Et tout à coup retrouvait ce grand bouleau blanchi de lune qu'elle avait regardé lorsqu'il s'était penché sur elle et avait mordu son épaule. Quelle impatience avait son amour dans ce temps-là !

— Il faudra que tu ailles au Bois. Une femme seule doit le pouvoir, tout au moins en voiture. Pourtant il vaudrait mieux un homme pour t'accompagner. Près des grandes villes il y a tant de rôdeurs ! Aucun de ta bande ne va là-bas ?

— Je ne crois pas.

— C'est dommage.

Maria reprit l'ouvrage abandonné.

— Là-bas, dit Maïté, je trouverai bien quelque accompagnateur. Peut-être Ross. Il devait séjourner quelques jours à Paris avant de regagner l'Allemagne.

— Ce serait plus agréable pour toi. Tu devrais le lui demander.

— Non. Laissons faire le hasard.

— Méfie-t'en un peu, dit Maria.

Son aiguille resta en suspens. Elle paraissait réfléchir.

— Ton père ne serait pas content de te savoir seule à Paris.

Maria ne savait donc rien ? C'était bien la dernière objection qu'elle pouvait accepter !

— Oreste fait ce qu'il veut. Moi aussi !

Maria ne répondit pas. Dans l'ombre venue, sa robe paraissait plus blanche. Son visage simplifié retrouvait sa jeunesse. Elle était belle. Et Oreste se penchait là-bas sur une fille vulgaire et sotte. Il ne pouvait en être autrement. Elle en était sûre !

— Quand partiras-tu ? interrogea Maria.

— Bientôt, je crois. Et, comme elle ébauchait un geste dubitatif, elle sentit qu'elle ne pouvait plus rester ni ici, avec cette femme trop résignée, ni à Rocherousse, où tout était reflet, odeur laissés par lui.

— Il te faudra des robes.

— Je les ferai faire à Paris ou les achèterai toutes faites.

— À ton âge tout va, tout est facile.

Maria soupira, puis dit aussitôt :

— Reste le temps que tu voudras. Je n'ai besoin de personne. J'ai Madeleine, et ici tout m'amuse. Je vais faire arranger les pièces qui ne sont pas encore meublées. C'est de quoi m'occuper longtemps. J'ai une vocation d'ensemblier.

Cette arrivée dans la brume à travers les terrains vagues que surplombent les hautes ruches des immeubles, ces vies enfermées dans des maisons en séries, ces usines aux alvéoles de verre, ces hauts fourneaux dressant sur les bas-fonds pelés leurs signaux de détresse, la pauvreté, le dur travail, le morne ennui : Maïté portait encore tout cela dans le taxi qui l'emmenait au Ritz.

Elle avait jeté ce nom au chauffeur à cause de Proust dont elle avait aimé les romans. C'était Yvan qui les lui avait fait connaître. Il devait prendre son air le plus lugubre en lisant le billet qu'elle lui avait écrit, pour éviter l'attendrissement d'un adieu, ou, ce qui eût été pis, son offre de l'accompagner.

Le Paris gris du matin commençait à se dorer aux faîtes. La Seine verdissait, flasque et lente, comme une gelée transparente. Des feuillages légers crépitaient de lumière aux peupliers frisés par le vent. Elle tira son poudrier, vit ses yeux battus, la petite ride enfantine de sa paupière inférieure, sa bouche épaissie de fard. Qu'allait-elle faire à Paris ?

Au fond, elle comprenait mal cet insolite besoin de fuite, loin de tout ce qu'elle aimait : les plages, la mer, les bars de nuit, ce laisser-aller, ce coude à coude des camarades, l'hygiénique rassasiement de sa chair à ce moment parfait où gêne même la présence de l'autre, comme si la volupté était affaire personnelle.

Elle examina la grande chambre qu'on lui proposait, se pencha sur l'étroit jardin qui était pourtant arbres et feuilles, bégonias et ageratums ; mais peuplé d'Américaines du Sud, reconnaissables à leur profusion de bijoux et à leurs discours volubiles.

— Je garde cet appartement, dit-elle.

Seule, sans connivence avec aucun objet, elle sentait tout amorti en elle. Elle n'aimait plus. Elle ne détestait plus. On l'avait coupée de ses racines : la vie n'y montait plus avec sa fureur. Et cette délivrance la laissait plus démunie qu'une douleur vive.

Elle se dit : « Il est parti avec une fille » et ne sentit ni dégoût, ni colère, à peine la sensation d'une frustration, d'un échec.

On apporta ses valises. Elle dompta le mouvement qui déjà lui faisait chercher le trousseau des petites clés. Elle voulait que durât ce sentiment d'étrangeté, si anesthésiant et qui pourtant s'effritait peu à

peu, à chaque regard sur ce mobilier banal et marqué par l'usage, peut-être vu par Proust, peut-être utilisé par lui pour une de ces nuits où il n'osait amener chez lui quelque jeune liftier.

Elle ouvrit la porte de la salle de bains, s'étonna de la baignoire haute. L'eau coula. Elle pensait à la mer, à sa fraîcheur, aux profondeurs qui soulèvent, à ce balancement, à ce souffle intarissable. Elle enjamba le rebord, resta emprisonnée dans des tiédeurs immobiles. Peu de temps. Elle n'aimait pas l'eau morte.

— Que vais-je faire ?

Les habitudes brisées la laissaient vacante. Maria même n'était plus là. Elle regarda le lit vaste et bas, fait pour les jeux d'amour. Et la douleur revint, d'un bloc. Elle pensa à l'autre fille.

Elle sonna comme pour appeler à l'aide, fit ouvrir les valises, ranger les robes dans l'armoire. La femme de chambre disparue, elle vit par les fenêtres le soleil prisonnier des murs qui touchait à peine les arbres du jardin.

Le temps s'étirait. Elle sortit, regarda les vitrines. C'était affreux de pouvoir tout acheter et de n'avoir envie de rien.

Elle s'entendit avec le chasseur pour faire chercher sa voiture. Pour aller où ? Elle ne savait pas. Maria, sur la terrasse, devait attendre la fin du jour. D'où lui venait sa manière de vivre seule avec sérénité ? Elle l'envia, s'installa pour dîner à côté de la table des Brésiliennes, regarda leurs mains chargées de diamants, « pas assez blancs, pas assez purs », s'informa d'une boîte de nuit.

Les chanteurs défilèrent sur la petite scène. Elle ne comprenait pas plus les allusions des chansons satiriques qu'elle ne partageait la sensibilité bête des chansons d'amour.

Elle rentra, désenchantée. Elle voulut boire et, en traversant le hall, le reconnut.

Il était là. Sa tête grise brillait sous les lustres. Ses yeux la fixaient avec étonnement. Puis une rougeur monta à ses pommettes lisses, fugitive, presque indiscernable. Il se leva d'un élan. Elle demeurerait immobile, engluée d'une émotion inattendue.

— Mademoiselle Servoz. Vous êtes ici ! De passage ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être vais-je partir.

— Vous avez le mal du pays ? Un pays si beau ! Cela se comprend.

— Non. Je m'ennuie.

— Vous vous ennuyez à Paris !

Il riait silencieusement. Il devait la trouver provinciale.

— Je n'ai pas l'habitude d'être seule.

— Alors vous êtes seule ici !

Il offrit :

— Voulez-vous boire avec moi ? Il fait si chaud ! Whisky glacé ? Si vous vous ennuyez, c'est radical. Mais avez-vous l'ivresse gaie ?

— Je ne sais pas. Je manque d'habitude.

Elle songea au petit matin où elle s'était trouvée devant la grille, dans sa voiture, ramenée sans doute par Ross. Pourquoi ne lui avait-il pas fait signe ? Il devait être encore à Paris. Par quelque camarade, elle saurait son adresse. Elle lui écrirait. Elle se le promit en aspirant au bout d'une paille le whisky.

— Ce serait mieux par bonnes gorgées, si vous voulez un résultat, conseilla Lunois.

Tout le groupe des Américaines du Sud était là. Elle écoutait ce langage si beau, même dans la bouche de leurs compagnons replets, aux mains ornées de bagues. Une femme vint s'asseoir près d'eux ; profil enfantin, buste plat, et se mit à fumer rageusement. Le vert acide de sa robe faisait valoir les reflets brique d'une peau de blonde qui se hâle mal. Un couple chercha une table, trop habillés tous deux, encore cérémonieux : nouveaux mariés ou amants, aux corps pas encore accordés.

— Je déteste la campagne, dit soudain Lunois. Et vous ?

— Cela dépend.

— De vous ? De la campagne ou du partenaire ?

— De la campagne.

Les hauteurs de la Sainte-Victoire se profilèrent sur l'horizon où le ciel balançait de petits nuages aussi légers que de l'écume. Puis une nuit étoilée surmonta des pins calcinés de chaleur. Et Oreste disait : « Je suis allé voir ma maîtresse. »

— La campagne, c'est toujours des arbres et des champs avec quelques collines à l'horizon et des maisons inconfortables. J'installe ma famille où il lui plaît d'aller. Ma femme a le goût de son pays natal. Le mien, c'est Montmartre. Je vis mal hors de Paris. J'y reviens passer mes vacances.

— Pourtant vous prétendez aimer la Côte.

— Tout imite Paris là-bas. La mer est par surcroît. Toile de fond, sans plus.

— Non. Pour moi, elle est l'essentiel.

— Goût du sport ou de l'évasion ?

Elle ne répondit pas. Elle regardait cette étrangère au décolleté rougeâtre. Des cheveux blonds la casquaient comme des pailles d'épis mûrs.

— Elle ressemble à Suzy Solidor. Goût américain, bien entendu. Le Ritz donne un peu le sentiment que l'univers entier a peu de différences. Tout se ressemble. Tout rappelle quelque chose.

— Vous y habitez ?

— L'été seulement. Le Ritz me sert de vacances. Et de liberté.

— Bonsoir, dit-elle en se levant.

— Que faites-vous demain ?

— Je n'ai pas encore de projet.

— Déjeunons au Bois. Ou ici. On peut toujours s'y rencontrer.

Parce qu'elle ne l'avait pas fui, qu'allait-il imaginer ? Elle acquiesça vaguement, tendit la main. Il la baisa sans presque l'effleurer. Elle regagna sa chambre, se coula dans le lit ouvert, chassa l'image d'une chambre aux persiennes ouvrant sur la mer. Et soudain une envie d'Yvan la prit comme une faim, localisée, matérielle. « Je ne l'aime pas pourtant », constata-t-elle. Mais elle eût aimé son contact, son corps que les sports gardaient svelte, presque adolescent. « Le même poids depuis six ans », se plaisait-il à dire. Elle n'avait plus le même poids. Mais son ventre restait creux, et ses reins gardaient le sillon vertical qui prolonge celui des fesses. « Voici que je m'examine comme une jument, parce que dans la grande glace on se voit au lit. »

Elle se retourna, éteignit. Les fenêtres dessinèrent leur rectangle pâle. Entre les battants des persiennes elle aperçut le ciel nocturne, les têtes d'arbres, les bizarres découpures des toits. Une lointaine rumeur de bruits mêlés, soyeux, étouffés, montait comme un murmure de mer autour de roches émergentes.

En elle, elle sentit ce remous régulier, et il lui sembla s'y abandonner pour enfin dormir.

OceanofPDF.com

Lunois fut correct et empressé, presque cérémonieux. Ils sortirent ensemble.

— Pourquoi voulez-vous toujours payer ? dit-elle une fois, au moment de l'addition, dans le restaurant où il l'avait amenée. C'est moi qui vous invite.

— Ne me déshonorez pas aux yeux du maître d'hôtel ! Je vous en prie !

— Nous faisons ainsi entre camarades.

— De votre âge. Pas avec un homme de ma respectabilité !

Elle referma son sac.

— D'ailleurs je pourrais être votre père.

Il comprit qu'il avait parlé imprudemment en voyant son visage figé, détourna son attention, fit chercher un taxi.

— Je regrette, dit-elle, de n'avoir pas pris ma voiture. Elle est ici. La prochaine fois, c'est vous qui m'invitez ; mais c'est moi qui conduis.

Souvent elle sentait le trouble respectueux de son compagnon. Un jour, en regardant ensemble un tableau, il affecta la distraction en s'appuyant à son épaule. Au théâtre, il louait toujours une loge où ils étaient seuls. Enfin, il s'enhardit jusqu'à poser sa main sur son bras nu.

Elle eut un mouvement pour le retirer ; puis n'osa pas le contrister, resta immobile.

— C'est très gentil d'avoir de la générosité, dit-il plus tard. Je ne voudrais pas, aux yeux de certains, avoir l'air des barbons du répertoire. Un reste de fatuité, ajouta-t-il avec un sourire contrit.

Comment n'avait-elle pas encore vu que son sourire était charmant ?

Un soir, après dîner, dans le Bois désert, ils s'éloignèrent. Habitée aux sèches verdure des pays méditerranéens, elle découvrait, sous ces frondaisons d'où tombait la nuit, des pénombres inconnues, semblables à des transparences d'eau stagnante. Un instant, elle le vit de dos dessiner devant elle une autre silhouette, avec ce même mouvement des épaules larges, cette même façon de tenir la tête un peu penchée.

— J’habite la chambre au-dessous de la vôtre, expliqua-t-il en arrêtant l’ascenseur et en prenant congé.

Comment savait-il avec tant de précision où elle habitait ?

Sur la table de sa chambre attendait une lettre de Maria. « Oreste a besoin de plus de temps qu’il ne pensait, écrivait-elle. Je ne lui ai pas dit que tu étais à Paris. Comme il a beaucoup à faire, il prolonge son séjour. C’est naturel. » Tout était naturel pour Maria, même qu’il restât plus longtemps là-bas. Et pour cette fille ! Une fille qui ne l’aimait pas plus qu’elle ne pourrait aimer Lunois ! Et, comme elle l’affirmait, elle sentit la place qu’il avait prise auprès d’elle. Oui, elle s’était habituée à sa présence, à ses attentions. Après tout, cette amitié ne dérangeait rien. Ni en elle ni en lui, puisqu’il avait une femme. Elle en eut la curiosité, l’interrogea.

— Je l’ai épousée pour sa beauté de jeune fille. C’est la chose la moins contestable qu’une femme puisse donner. Et pourtant... On finit par ne plus la voir. Tout se fane. Par l’habitude et par le temps.

Était-ce ce que pensait Oreste lorsqu’il songeait à Maria ?

Ils allèrent au spectacle. Il aimait les revues, les décors fulgurants, les déploiements de belles femmes nues surchargées de pierreries, ces corps animés des mêmes gestes, chantant, dansant, mimant, des cintres au plancher, sur des praticables, des ponts jetés, des escaliers interminables, formant des tableaux vivants, bousculant le temps et l’espace.

— L’absurde repose, expliquait Lunois. J’aime ce tohu-bohu.

— J’ai besoin de logique, ripostait Maïté.

— On croit cela à votre âge. Plus tard, on se rend compte que tout est incohérent. Surtout la vie.

Le soir, elle fut dans ses bras.

Elle avait cédé, encore aveuglée d'images, d'éclats de cristaux et de paillettes, de chants d'amour, d'enlacements de couples sous des palmes, sur des balcons ouverts à la nuit, dans des hamacs éventés par des nègres aux gigantesques éventails de plumes.

Il était là. Cette puissante ossature à laquelle on s'appuie, cette face un peu pâle sous la lumière de la chambre, ces mains auxquelles on s'abandonne, ces bras assez forts pour vous soulever. Elle était restée passive, amollie, presque absente, et pourtant elle avait senti le plaisir gonfler en elle comme une onde montante et soudain éclater en gerbes de rayons.

Elle fut étonnée de le revoir dans le jardin à sa place ordinaire, et eut peine à souder à l'homme de la nuit celui qui l'attendait. Elle s'assit sans rien dire près de lui, et il lui plut de voir sur son visage une timidité craintive.

— Avez-vous bien dormi ? fit-il presque naturellement. Puis il enchaîna aussitôt : Où allons-nous ?

— À la mer, dit-elle.

En conduisant, elle pensait à Oreste. Qui sait si cette fille conduisait ? était-il à la merci d'un mouvement maladroit ?

— Quelle sûreté vous avez ! admira au même instant Lunois. Elle lui sourit. Elle lui savait gré de garder son attitude réservée, de n'avoir eu, le long de la route, aucun de ces gestes possessifs qu'adoptent si vite les amants.

La campagne était dépouillée de ses blés, les fermes basses, coiffées de petites tuiles grises. Des châteaux s'épalaient au fond de longues avenues. Tout différait des images familières, et elle s'étonna de cette mer gris verdâtre, vue du haut d'une falaise. Pour se baigner, il eût fallu descendre jusqu'à l'étroite plage grise bordée de tentes et d'ombrelles.

— Non, je n'ai pas envie de ce sable, ni de cette mer. Mais si la marée était haute, ici ce serait un plongeoir magnifique !

— Ce serait plutôt le saut de la mort. Il y a des roches.

Elle s'avança. Le vent secouait ses cheveux. Il tendit la main :

— Le bord peut s'ébouler. Prenez garde !

— Croyez-vous que la vie m'importe tant ?

— Voilà bien le romantisme de la jeunesse !

Il lui souriait avec indulgence. Elle n'aima pas ce sourire. Était-ce cela l'attitude d'un homme d'âge : cette servilité et ce demi-mépris ? Allait-il la traiter en enfant ?

Elle fut silencieuse durant le repas. Il la regardait avec inquiétude. Lui aussi devait partager ce malaise dont elle ne se dégageait que lentement.

Elle conduisit dans la nuit avec quelque indécision sur la route à suivre.

— Si l'on se perdait ? proposa-t-il.

Sans doute entrevoyait-il déjà l'auberge, le lit inconnu, l'été entrant par la fenêtre ouverte. Mais elle accéléra en secouant la tête. Il posa la main sur son genou. Elle dit :

— Ce n'est pas le moment. Et elle repoussa la main.

Il recula sur le côté avec soumission. Oreste était-il aussi docile ? Elle ne pouvait lui imaginer tant d'humilité.

« Quand aurais-je fini de les comparer ? Il n'y a entre eux nul rapport. »

On approchait d'Anet. Elle s'absorba dans les manœuvres incessantes.

— Cela ne vous fatigue-t-il pas ?

— J'ai l'habitude. Il y a aussi des heures d'encombrement sur la Côte.

Pourtant, quand ils rentrèrent, elle monta, prétextant la longue course. Il n'insista pas, alla s'asseoir dans le petit jardin de l'hôtel, fumant solitaire. Elle le vit d'en haut, en fut émue. Elle n'allait tout de même pas lui faire signe ! Mais, lorsqu'elle l'entendit discrètement gratter à sa porte, elle ouvrit.

Tenait-elle à lui ou au plaisir ? Il savait dispenser la joie. Était-ce oubli de soi ou sa grande expérience ?

Elle le regardait serrer sa ceinture de daim, comme Oreste. Comme Oreste, il portait du linge blanc. Il avait presque les mêmes gestes et les mêmes parfums.

Il crut, à la fixité du regard qui l'observait, que c'était un appel, avoua : « Comme la jeunesse est insatiable ! » Elle fit « non » avec la tête, comprenant mal.

Il reprenait ses boutons de manchettes sur le guéridon. Elle y vit, oubliée là, la lettre d'Yvan reçue la veille, et il lui parut qu'il la regardait avec insistance. Flairait-il une rivalité ? Pourtant, ces joyeuses nuits, ces courses à la nage, ces repos sur le sable, et même l'amour, ce n'était rien. Un passe-temps agréable. Un moyen d'équilibrer ce corps qui veut aussi cette nourriture. Un amical désir de pénétrer ensemble dans cet univers qui est la vie... Mais, comme elle pensait à Yvan, il vint à ses mains l'envie de caresser cette vivace chevelure, ces muscles gracieux, la nuque qu'il avait parfaite. Sans indulgence, elle constata que Lunois avait la nuque grasse et peut-être une menace de calvitie qu'il cachait sous ses cheveux ramenés en arrière.

— Mon enfant, pour un jour il faut que je vous abandonne. J'ai des obligations. Qu'allez-vous faire en mon absence ?

— Beaucoup d'achats. Mais pourquoi vous le dirais-je ?

— Excusez-moi. Mais j'ai pris à charge de vous distraire.

— À charge ?

Il se récria. Le mot était maladroit. Jamais il n'avait connu un si splendide été. Elle lui tendit la joue en gage de réconciliation. Il n'osa pas plus.

Jamais Salar, ni Yvan n'auraient eu ce respect. Était-ce qu'Adrien Lunois était d'une autre sorte ? Avait-elle éveillé en lui la passion des hommes qui se sentent vieillir ? Allait-il vouloir encombrer sa vie ?

Pour la première fois, elle en eut peur.

Elle sortit, alla à pied le long des boulevards. Puis elle prit sa voiture, déjeuna au Pré-Catelan.

Près de sa table, une femme brune levait sur son jeune amant un regard enfiévré, scrutateur, insoutenable. Un couple n'était, là-bas, que gestes préhensifs et incertains sourires. Jamais elle n'avait été ainsi. Jamais elle n'avait été aimée ainsi.

Jamais elle n'avait connu ce trouble, cette impossibilité de se détacher d'un être, ce besoin éperdu, cette absorption de soi par un autre.

— Voudriez-vous me permettre de me présenter, Mademoiselle ? Je suis un ami de Gilbert Ross.

Elle s'arracha à ses pensées, regarda l'inconnu.

— Je vous ai vue à Cannes. À un festival. Votre mère était là, éblouissante. Je n'ai jamais oublié.

Elle replongea dans le passé. C'était plus lointain, ce temps où Maria était encore intacte, que ne le croyait ce Michel Souriaux. Ils parlèrent d'amis communs. C'était presque l'enfance, ce temps-là.

Et elle se sentit vieillie.

— Que faites-vous à Paris ? s'informa-t-elle.

— Je suis ici pour un stage dans une usine. Je vais partir à Saïgon.

— Je croyais que depuis la guerre...

— Les besoins sont les mêmes. On réclame des ingénieurs. L'Orient ne peut se passer encore de l'Europe.

Il était joyeux. Il agitait, en parlant de ses projets, des mains où luisait une bague à cachet de pierre dure. Puis il dit :

— À présent, tous ceux de votre bande vont se caser peu à peu. Elle sera de plus en plus désorganisée. Voici qu'Yvan est fiancé.

Elle ne put s'empêcher de rougir.

— Vraiment ? fit-elle.

— Cela vous étonne ?

Elle se reprit :

— Non. C'était prévu. La petite Amal. Des pâtes Annal. C'était depuis longtemps arrangé par les familles.

Un peu de colère au fond d'elle. Un pincement au cœur qui la surprit. Il n'avait rien dit. Et la lettre qui avait paru intriguer Lunois était pleine de gentillesse, de regrets et de protestations !

— Alors pour vous ce n'est pas une nouveauté. Mais c'est tout de même un peu triste, ces dispersions. Il vaut mieux être celui qui part.

Elle ne caresserait plus les cheveux en désordre. La nuque sans défaut appartiendrait à une autre ! Qui l'eût cru déjà ? Oui, c'était trop tôt ! Elle avait la sensation d'un insolent lâchage. Il n'aurait pas dû lui faire cela ! Pas en ce moment ! Elle le lui écrirait. Et cet idiot qui lui jetait la nouvelle sans préparation, que savait-il au juste ?

Elle demanda son addition, se leva.

— Voulez-vous que je fasse appeler un taxi ou avez-vous votre voiture ? dit Souriaux.

— J'ai ma voiture.

— Auriez-vous la gentillesse de me laisser en passant près d'une bouche de métro ?

Il ne parla plus que de Paris, s'étonna qu'elle conduisît avec tant d'assurance. Elle arrêta. Il lui baisa la main avec une allusion à une rencontre possible avant son départ. Elle ne répondit pas, le vit disparaître dans l'escalier profond.

Yvan aussi disparaîtrait. « Après tout, qu'est-ce que cela peut me faire ? » Non, elle n'avait jamais pensé à en encombrer pour toujours sa vie.

Le soir, Lunois revint. Au Bois, les voitures se touchaient. Mais il fallait des kilomètres de route avant de pouvoir espérer quelque solitude. Elle s'enfonça dans les petites allées.

Des couples se devinaient dans l'ombre. Contre un grand peuplier deux formes se confondaient. L'air était chaud, sans souffle autre que cette exhalaison d'humidité végétale, cette mélancolique odeur de la pourriture des sous-bois. Elle le dit.

— Vous regrettez votre pays. Moi qui n'y étais qu'un passant, j'en ai gardé longtemps la nostalgie. Cette chambre au-dessus des vagues...

Elle se raidit. Elle n'aimait pas ce souvenir.

En rentrant, il la prit dans l'ombre. Sous ce poids elle se sentait échapper à elle-même, flottant sur une mer où tout était montée de flot, oscillations de vagues furieuses. Puis ce furent les secousses de l'avion fendant le ciel, et la montée fulgurante. Elle cria, se tut. Avait-elle rêvé ou dit le nom ? Des bras la bercèrent. Une odeur d'eau de Cologne mêlée à celle des cigarettes blondes. Elle sombra.

Au matin elle se retrouva seule. Lunois avait laissé un billet. Il n'avait pas voulu l'éveiller. Elle eut un mouvement d'agacement en lisant : « Ma petite fille. » Les hommes mûrs ont-ils un tel besoin d'aimer la jeunesse ? Était-ce une loi ?

Quand elle descendit, les Brésiliennes fumaient déjà leurs éternelles cigarettes. Elle écouta leurs voix gutturales et pâmées. Elles semblaient calmes, sûres de tout, de leurs valeurs en banque, des diamants à leurs doigts, des maris absents, pris par les affaires. Il n'en fallait pas plus...

Pas plus pour ces couples attablés qu'elle vit au restaurant penchés sur le même menu. Pas plus pour les amants couchés dans

l'herbe du Bois. Ce bien-être, cette tranquillité à vivre, cette absence de tourment...

Pourquoi en était-elle exclue ?...

Lunois revint, et annonça qu'il était de nouveau libre. Sa femme ou sa fille avait regagné la campagne où elle villégiaturait. Ils filèrent de nouveau vers les arbres les plus proches. Les étoiles écumaient dans le ciel en longues vagues scintillantes. Lunois parlait de la Grèce et des temples, et oubliait de regarder ce ciel, ces frondaisons, ce décor qui était la beauté de son temps, de ce climat, de cette heure où elle sentait tout à coup que la vie pouvait basculer, courir sur une autre pente, se libérer de son passé.

Il parlait. Sa voix était un de ses charmes, grave, un peu rauque, comme blessée.

— Si nous allions en Grèce ? dit-elle.

Il ne bondit pas, n'offrit pas de partir.

— Si je le pouvais...

C'était l'aveu mélancolique d'une impuissance. La vie le fixait. Il avait l'habitude de ses liens.

— Un jour, reprit-il, cela peut devenir possible...

— Les obstacles seront les mêmes.

— Je les oublierai...

— Non ! Vous l'eussiez fait tout de suite !

Il baissa la tête. Quelque chose de découragé l'empêchait de protester. Il venait sans doute de découvrir que ce n'était plus pour lui le temps des décisions soudaines.

— Vous êtes jeune, Maïté. Vous n'avez pas encore de liens.

— Si ! J'ai ceux qui m'attachent aux miens !

— Comme vous êtes encore enfant ! Vous n'êtes pas encore sevrée !

Au retour, sur le pommeau de l'embrayage, il prit sa main.

— Laissez ou je fonce dans les arbres ! Après tout, ce serait une solution !

— À quoi ?

— À vos incertitudes et aux miennes !

Il vit ses narines battantes, son visage crispé. Le soir, elle le renvoya.

— Vous ne m'aimez plus ? implora-t-il.

— Je n'en sais rien, dit-elle de sa voix coupante.

Elle fut longue à s'endormir. L'air douloureux d'Adrien Lunois la poursuivit un temps, puis s'effaça. Il pouvait souffrir ; elle souffrait bien, elle !

Le beau front d'un visage aux tempes blanchissantes, d'un visage surpris dans l'abandon du sommeil, lui fut aussi présent qu'à ce retour lointain d'un soir de fête sur la Côte, lorsqu'elle s'était dit pour la première fois : « Oreste peut vieillir ! Oreste peut mourir ! » Elle en reçut le choc, éperdue. Éperdue, elle entendit battre son cœur. Puis la rage l'envahit. Elle songea à cette fille, à ces nuits où il en tirait sa joie. Plus que sa joie !

Elle se leva, s'enveloppa de ce déshabillé de nylon, si aérien que Lunois lui disait qu'elle avait l'air d'un ange brun.

Elle arrêta l'ascenseur à l'étage, compta dans la pénombre les portes des appartements, puis frappa jusqu'à ce que les pas hésitants se rapprochassent et qu'une main tâtonnante ouvrit.

Sa voiture filait le long du Rhône. Elle revoyait les montagnes pelées, avec leurs longues crevasses blanches d'où l'on extrayait les pierres, au-dessus du fleuve large, d'une eau épaisse, que plissaient les piles des ponts. Un ciel d'azur pesait, extraordinairement dense.

Adrien Lunois n'avait pu la suivre plus loin que Lyon, et son adieu l'avait émue. Se pouvait-il qu'un homme au faite de la réussite, encastré dans une famille, pût avoir à son départ de telles larmes ? Car elle avait vu pleurer ce visage officiel dont les hebdomadaires avaient répandu l'image pensive.

« Ma petite fille », lui avait-il encore dit en la quittant. Ce mot qu'Oreste disait peut-être à une étrangère...

Elle entendit vociférer des injures au milieu du bruit des freins d'un camion, pensa qu'elle avait échappé à quelque accident, ralentit un moment sa course, puis reprit sa vitesse.

Les villes ouvraient leurs rues entre ces maisons aux vies ignorées, préservées peut-être. Mais où était-on à l'abri ? Mensonges de quelques nuits, illusion du plaisir : tout était vain.

Maria l'attendait, assise contre les balustres de pierres dominant le jardin en contre-bas. Elle la vit rougir, puis sentit son parfum, la tiédeur de ses seins à travers la robe où elle avait appuyé sa joue, le baiser sur son front.

— Ma chérie !

Un instant fut d'oubli total, d'éternité bienheureuse. Puis elle se détacha d'elle, la regarda. Maria était toujours la même, un peu rose d'émotion sous sa peau mate, avec ce léger hâle que donne la chaleur, même à l'abri du grand soleil.

— Tu as bonne mine, dit Maria. Tu es très bien habillée.

— As-tu de ses nouvelles ? interrogea Maïté.

Elle avait retenu jusque-là sa question, pour ne pas assombrir sa première joie.

— Avec les événements actuels, il a eu des retards, des empêchements... Il n'a pu encore se libérer. Tu es déçue ? ajouta-t-elle en voyant le visage durci, les yeux devenus plus obscurs. Je n'ai pas pensé à t'écrire que tu pouvais prolonger ton séjour... Peut-être aurais-tu mieux aimé rester à Paris ?

— Et il n'a pas fixé de date ?

— Non. Rien ne dépend de sa volonté.

« Elle l'excuse encore », pensa Maïté avec une brusque colère. Cette fille le tenait ! Et aussitôt elle songea qu'une autre femme pouvait à cause d'elle avoir le même cri. « Après tout, tant pis ! qu'elle souffre ! je souffre bien, moi ! »

Elle se le disait avec feu comme si cette souffrance d'une inconnue eût pu compenser sa propre souffrance.

OceanofPDF.com

Les jours passaient. Avec ses laines de couleurs vives, l'aiguille, qui perçait le canevas et en ressortait, les mesurait à sa faible vitesse. Les lettres d'Adrien Lunois s'entassaient sans qu'elle eût envie d'y répondre. Elle lui envoyait de courts billets impersonnels. Que lui dire ? Il s'effaçait, ne revivait qu'au moment où elle lisait ses lettres. Et était-ce vraiment revivre ?

Ce qu'il écrivait venait d'un monde irréel, au-delà d'une frontière infranchissable pour le corps, l'odeur, le contact.

Et, curieusement, elle prenait peu à peu goût à ces messages émanés d'un être invisible. Elle lui confiait : « Il me semble à présent que vos lettres m'atteignent plus que votre voix réelle » et s'étonnait qu'il lui réponde : « Moi, je donnerais tout pour quelques instants de ta présence et pour sentir ma petite fille dans mes bras. »

Sur le guéridon, percé d'un parasol qui illuminait de ses couleurs vives la chaude pâleur de Maria, elle vit un matin flamboyer de reflets un grand faire-part.

— C'est ton ami Yvan qui se marie. Il ne fait pas une mauvaise affaire. Il épouse une des plus grosses fortunes de Marseille. À côté, ses parents sont gens de peu.

Elle prit le faire-part, sentit la qualité du vélin, lut que la bénédiction nuptiale leur avait été donnée dans la chapelle du château d'Estissac.

— Il s'est marié à la campagne.

— Sans doute pour montrer le château des parents.

— C'est vrai. Je n'y avais pas songé.

Maïté reposa le vélin sur la table, avec ses initiales enlacées. Cela lui parut comique et presque inconvenant, cette manière de suggérer l'étreinte.

« Je n'ai même pas répondu. » Elle le constata, étonnée. Oui, c'était une chose rejetée, inexistante, comme fût devenu Adrien s'il n'avait si souvent écrit. Pourtant ses longues implorations commençaient à l'agacer par leur monotonie. Elle lui assura un jour : « Si vous connaissiez Maria, c'est elle que vous adoreriez. » Il répliqua : « Vous ne pouvez savoir ce qu'est la jeunesse pour un

homme qui a vécu, et combien est bouleversante cette petite ligne sous ta paupière encore enfantine. »

Elle la chercha : elle soulignait, au bas de la paupière inférieure, ce foisonnement des cils au-dessus du cerne un peu bistré de son œil de brune. Il parlait aussi de son corps, de sa flexibilité de jeune branche.

Pourquoi ce corps, toujours ce corps ? Était-ce aussi ce que cherchait Oreste ?

Elle rôdait, inactive, dans le jardin ou allait s'asseoir près de Maria.

— Tu devrais m'apprendre la tapisserie.

— Ce n'est pas de ton âge. Va plutôt te promener dans la campagne. Elle en vaut la peine.

— Tu la connais ?

— Pendant ton absence, le vieux François a été si persuasif que je me suis fait porter en voiture.

— Alors, sors avec moi !

— Non. J'ai tout vu et je me trouve très bien ici.

— Moi aussi. J'ai besoin de calme, dit Maïté.

Elle refusait les horizons, la vitesse, prise d'attendrissement : Maria ne pensait qu'aux autres. Elle la poussait à sortir parce qu'elle s'imaginait sans doute que le mariage d'Yvan l'avait déçue.

Un matin, elle la trouva resplendissante. Maria venait à peine de se lever lorsque au téléphone elle avait reconnu la voix d'Oreste.

— Je n'ai pas eu le temps de te faire appeler. Il va bien. Mais il a une quantité de difficultés.

Elle s'arrêta un instant, toucha son long collier de perles, y enroula son doigt d'un geste coutumier, puis dit :

— Comme sa voix est jeune au téléphone ! Il me semblait que c'était lui aux premiers temps de notre amour !

Fallait-il qu'elle fût émue pour oublier son ordinaire pudeur. En effet elle éclatait de joie, les yeux brillants, les narines un peu dilatées, un sang plus vif à ses joues.

« Comme elle devait être belle dans l'amour ! » songea Maïté. Et dire qu'Oreste mentait pour rester plus longtemps avec cette fille !

— Pourquoi n’as-tu pas épousé Yvan Duteil ? demanda soudain Maria. Tu sortais avec lui. J’avais cru un moment...

— Mais, chérie, jamais je ne m’embarrasserai d’une famille étrangère !

— Alors, que feras-tu ? Tu ne vas pas vieillir seule !

— Je ne pense pas si loin.

— Cela vient. On ne le croit pas. Mais si tu savais...

Elle fit un petit geste qui indiquait la fuite de tout, referma les mains. Les diamants y brillaient, et Maïté revit Oreste sortant de la bijouterie avec cette fille, vêtue sportivement, mince, les cheveux au vent. Il la promenait à présent sous le soleil des routes ou à l’abri des palmeraies.

Maria recula un peu la tête, jugea l’ensemble des fleurs en bouquets qu’elle brodait, puis baissa le front sur le métier à tapisserie.

— Tu devrais t’occuper à meubler l’aile du levant. Je voudrais que tout y fût à ton goût puisque c’est ton domaine.

Maïté essaya de s’intéresser à ce projet, partit souvent à Marseille et à Aix, puis à Avignon. Après tout, cela pourrait servir de prétexte à des sorties, car Lunois parlait déjà de faire sur la Côte une tournée de conférences. Peu à peu, elle se prit au jeu, chercha à reconstituer les décors saccagés par le temps, à rassembler les objets dispersés. C’était une chasse qui la tenait en haleine.

À Marseille, devant une boutique d’antiquaire, elle reconnut Yvan. Elle le regarda longtemps avant de poser la main sur son épaule.

— Maïté ! fit-il en se retournant, et son visage s’empourpra.

Il avait toujours ses cheveux drus et bouclés. À cause de cette toison douce, du long visage étroit, de la narine palpitante, elle l’appelait « chevreau » autrefois.

— Compliments, dit-elle. Toi, tu sais éviter les lettres difficiles à écrire !

— C’est toi qui m’as laissé tomber !... Tu es fâchée ? ajouta-t-il.

— Pourquoi ? Tout n’était-il pas déjà convenu ? Mais tu as manqué d’élégance. On prévient au moins !

Il prit l’air repentant, se rapprocha.

— Tu as ta voiture ?

— Et toi ?

— Elle est garée. Je venais voir si l’antiquaire avait toujours un certain paravent de Coromandel.

— Pour toi ? Cela te change de l’hôtel.

Ils revirent tous deux la chambre qui dominait l’horizon où la Sainte-Victoire se dressait parmi les collines.

— Tu te souviens ? dit-il.

— Cela dépend des jours.

— Est-ce un bon jour aujourd’hui ?

— Bon à quoi ?

Il ne répondit pas mais remua les lèvres. Elle comprit.

— Pourquoi ? fit-elle. Je n’en vois pas l’utilité. Tu as une femme.

— Tu n’as pas voulu m’épouser.

— Je suis toujours du même avis. Ni toi ni personne.

Elle eut un rire bref. Il leva sur elle son regard malheureux. Elle vit sa bouche d’enfant boudeur, sentit le besoin de bouleverser d’un coup de main la toison boudée qui lui tombait un peu sur le front. Mais elle avait des gants. Cela la sauva du geste.

— Allons chercher le paravent.

Ils entrèrent tous deux. Il décrivit l’objet.

— Celui qu’a vu Madame Duteil ? dit la vendeuse.

Le paravent retrouvé, Maïté le considéra.

— Si je le voulais ? dit-elle par bravade.

— Si tu y tiens...

— Je n’en sais rien encore. Qu’en veux-tu faire ?

Il l’expliqua. Estissac avait un petit salon chinois. Elle s’intéressa au petit salon, aux chinoiserie du XVIII^e. Elle pourrait transformer ainsi la tour de l’est.

— Je l’achète, dit-elle soudain.

Il parut désappointé.

— Tu n’auras qu’à dire qu’il était déjà vendu.

Elle se fit montrer tout ce qui pouvait constituer un ensemble du même style, monta aux étages où étaient les resserres. Il la suivait, comme au temps d’Aix, un peu moins adolescent, un peu alourdi peut-être ; mais il n’avait pas perdu ce charme qui lui avait été sensible. En se penchant sur des estampes, ils se frôlèrent. Elle eut contre la joue le contact de la toison bouclée, se sentit s’émouvoir. Ce n’était pas si loin l’hôtel, les bruits ouatés, la lance d’arrosage sur les massifs de fleurs, la lumière du ciel où couraient de légers nuages.

« Ce petit tabouret de laque, expliquait l’employée, était destiné à soutenir la tête durant le sommeil sans abîmer la coiffure. Le lit très bas servait à fumer l’opium. »

— Je les prends, dit Maïté, en qui grandissait une hâte sans objet, croyait-elle, faite seulement du désir d’achever ses achats. Mais elle s’abandonnait déjà aux gestes retrouvés, à l’accord de leurs attitudes.

— J’achèverai un autre jour, décida-t-elle.

Dehors, elle fit quelques pas égarés avant de monter en voiture. Il la suivit comme si c’était déjà convenu.

— Où est-ce que je te dépose ? demanda-t-elle.

— À mon hôtel.

— Chez tes beaux-parents ?

— Non. Les domestiques sont au château. Ils n'ont tout de même pas de doublures. Au Noailles, si tu veux bien.

Ce n'était pas loin.

— Tu viens ? dit-il.

Elle ferma la voiture, le suivit. Il marchait devant elle. Ah ! qu'il était encore juvénile !

Elle le constata plus tard, lorsqu'il reprit son rire heureux. Il était resté un enfant.

— Alors, interrogea-t-elle, est-ce là ta fidélité ?

— Tout le monde vit ainsi, tu sais. Une femme, c'est pour l'homme social. Mais il y a l'autre, l'indépendant, le sauvage, le plus vrai, celui qui va vers son amour.

Elle caressait la tête blottie au creux de son aisselle.

— Crois-tu ? dit-elle rêveusement, rassasiée.

— Ainsi ton père que tu crois toujours épris de sa femme, sais-tu ce qu'on en raconte ?

Elle sentit sa gorge se sécher. Quelque chose tournoya dans sa tête.

— Il a pris une maîtresse, aussi jeune que toi, avec qui il est au Maroc. Un voyage, c'est un bon prétexte. Vieux comme le monde...

Il s'arrêta. Elle venait de bondir hors du lit, avait déjà enfilé son slip, passait ses bas.

Maria reçut Adrien Lunois sans défiance. Ce nouvel ami de Maïté lui paraissait sérieux. Ses manières un peu trop gourmées lui plaisaient mieux que le laisser-aller de ces jeunes camarades que Maïté amenait parfois à Rocherousse.

Adrien Lunois fut charmant, sembla oublier Maïté, s'abstint de trop briller, eut soin de ne pas entraîner Maria hors du domaine de ses lectures, lui fit des compliments voilés comme s'il n'osait exprimer toute son admiration.

— Vous avez été parfait, lui dit Maïté en le reconduisant à la grille. Vous lui aurez redonné confiance. Elle ne va plus douter qu'elle puisse encore séduire.

— Elle est toujours très séduisante, dit Lunois. Pas sophistiquée. Belle avec aisance et une sorte de fraîcheur.

— Venez nous revoir.

— Pour elle ?

— Pour moi aussi, bien que cela m'étonne que vous soyez ici. Pour moi, vous êtes Paris.

— C'est trop d'être une capitale. J'aimerais mieux...

Elle lui sut gré de ne pas achever. Elle le trouvait vieilli à cause du grand jour si cruel aux visages.

— Comme vous vous êtes vite détachée de moi ! remarqua-t-il.

— Vous reviendrez. Je vous retrouverai.

— Où ?

— Pourquoi pas ici ?

— Mais que pensera votre mère ?

— Rien. Elle est habituée.

Elle le vit changer d'expression. Que supposait-il ? Elle ajouta aussitôt :

— Il m'est arrivé de recevoir des camarades.

— Mais je voudrais vous voir autrement. Où voulez-vous me rejoindre ?

Sans doute il appartenait à cette génération où l'amour avait besoin de décor. Elle dit prosaïquement :

— Je peux venir à votre hôtel.

Il parut presque choqué, mais se reprit aussitôt, se détendit, heureux.

— Quand ? Quand puis-je vous espérer ?

Il était toujours là, contre le grand pilier que surmontait une corbeille de pierre.

Elle dit au hasard le jour, l'heure. Le taxi qui l'avait amené se rapprochait. Le chauffeur avait jugé que c'était le moment de sortir de l'ombre des arbres où il s'était garé. Elle demanda :

— Le nom de votre hôtel ?

— Noailles. Vous vous souviendrez ?

— Oui, assura-t-elle, un peu amusée, un peu étonnée.

C'était là qu'elle avait rencontré Yvan.

OceanofPDF.com

Ce n'était pas la même chambre. Elle était moins luxueuse. Mais on voyait, au dessus des toits, le grand ciel pur.

Elle était venue sans dessein, lui semblait-il, car elle parla longuement de Maria, de la bastide, des soins pour remeubler le château.

Était-elle à reconquérir ? Elle était un peu pâle. Peut-être avait-elle déjà oublié leur accord ? Pourtant elle n'opposa aucune résistance. Passivement, elle obéit.

— Fermez les rideaux, ordonna-t-elle.

Le ciel disparut. Le soleil toucha les fleurs des tentures, rendit par transparence aux roses leur éclat. Il la déshabilla dans la pénombre.

D'abord, elle le subit. Mais il était habile. Plus qu'aucun, il savait pressentir ce qu'était son plaisir. Un moment elle s'entendit gémir et eut peur. Était-elle à ce point sa chose ? Elle le mordit pour qu'il lâchât prise ; puis, malgré elle, s'abandonna, l'appela. Elle ne pouvait rien contre cet envahissement, cette faim qui renaissait, même quand elle se croyait satisfaite. L'autre fille connaissait-elle ce besoin invincible ? Était-ce ce qui la liait à Oreste ?

Quand elle remonta de l'engourdissement, elle entendit murmurer : « Ma petite fille », alors elle se leva, sortit du lit.

— Où vas-tu ?

— Il est tard, dit-elle pour fournir une explication à son soudain besoin de fuir.

Elle s'habillait fébrilement. Elle avait hâte d'échapper à cette chambre, à lui, à ses mots de tendresse.

— Crois-tu qu'elle va s'inquiéter ? dit-il en songeant à Maria.

Elle ne répondit pas, écourta les derniers baisers, s'esquiva sans l'attendre, s'engouffra dans sa voiture, traversa les rues populeuses, respira en retrouvant l'espace libre, le ciel.

« Ah ! ce corps ! Toujours ce corps ! »

Elle se sentait appartenir à une puissance maléfique, un inadmissible esclavage.

Les chemins montaient entre les pinèdes. Le crépuscule envahissait les ravines. Oreste disait autrefois « ma petite fille » en la

serrant contre lui. Mais c'était le temps divin où n'existait que le bonheur.

OceanofPDF.com

— Tu n’invites pas ton vieil ami ? s’informa Maria.

— Si tu veux. Il doit partir prochainement.

Décidément, elle ne se doutait de rien. Le fait qu’il fût académicien le lui rendait respectable.

— Il est marié, dit soudain Maïté. Il a deux filles.

— Tu ne me l’avais pas dit. Je ne lui ai pas demandé de leurs nouvelles.

— Qu’est-ce que cela fait ? Tu ne les connais pas.

Maria reprit ses laines, enfila l’aiguille. À présent on poussait son fauteuil au soleil, dans ce triangle flamboyant qui luisait sur les vieilles pierres, et le parasol projetait toujours ses ondes rougeoyantes sur la pâleur des mains qui maniaient l’aiguille, le petit métier à tapisserie.

— Maria chérie, à quoi serviront tous ces bouquets ?

— À recouvrir les sièges d’un mobilier Charles X. Tu verras, ce sera charmant.

— Toi qui tiens à l’authenticité !

— On a relevé dessin et couleurs. Mais je les ai exagérées. J’ai voulu qu’elles fussent plus riantes. C’est pour toi. Je pensais à la tour de l’est. Tu as opté pour du chinois. Alors ce sera pour ton salon. Cette aile est si peu meublée !

— Un salon ? Pour recevoir qui ?

— Mais tes amis. Tu n’aimes pas la solitude.

— Si. Avec toi.

— Et avec beaucoup de promenades ailleurs.

Elle souriait. Elle devait sourire ainsi lorsque Oreste disait : « Je sors ce soir. » Elle ignorait la suspicion. Elle devait ne pas même l’interroger, et Maïté regardait avec envie ce visage calme où la beauté s’effaçait un peu, la joue plus molle, la lèvre un peu gercée sous le fard, les lignes aux commissures des paupières, le trait trop profond du sourire, et, dans la masse de ses cheveux noirs, ces premiers fils qui, à cause du soleil, brillaient.

— C’est un ami des Duteil ? interrogea-t-elle.

— Non. Des Lebrault.

— Ah ! de Raymonde. Cela ne m'étonne pas. Elle aimait ce genre de relations.

Maria se rappelait les premiers temps de Marseille où il lui avait fallu dompter sa sauvagerie pour qu'Oreste n'eût aucun scrupule à lui imposer une vie mondaine, les festivals tout le long de l'hiver, les réceptions de gens d'affaires. La maladie l'avait rendue à son vrai climat.

Elle allait le dire à Maïté ; mais cela l'intéresserait-il ? Il valait mieux parler de Lunois.

— Tu lui feras visiter le mas ?

— Pourquoi dis-tu le mas ? C'est une bastide. Un mas, c'est une exploitation. Ici il n'y a qu'un jardin.

— Autrefois, il devait y avoir des terres. Maintenant, ce n'est plus qu'un décor, trop grand. Mais Oreste a le goût des vastes demeures. J'ai dû beaucoup batailler pour que Rocherousse fût de moyennes dimensions. Par bonheur, là, l'espace le limitait.

« Comme elle a dû trouver tout encore plus vaste durant mon absence ! » pensa Maïté qui se le reprocha, saisit la main qui tenait l'aiguille, ne dit pas : « Pardonne-moi de t'avoir laissée si souvent seule ! » car elle savait qu'elle recommencerait, mais frotta doucement sa joue contre la main.

— Attention à mon aiguille, petit chat !

Elle baisa la main aux ongles bombés. Elle aimait ce nom de son enfance, fut un instant tendresse pure.

Lunois vint, précédé d'un buisson de roses. Maria s'anima. Elle avait aimé Paris entre toutes les capitales de l'ancien et du nouveau monde.

— Quand nous sommes allés à New York sur le *Normandie...*, disait-elle, et Maïté retrouvait le souvenir de ses haltes en pension chic où elle n'avait ni le temps d'apprendre ni de s'attacher à personne car, dans un flot de parfum et d'odeur de fourrure, Maria revenait la prendre, Oreste la saisissait dans ses grandes mains, la posait dans la voiture. On regagnait la maison.

Maria parlait encore de la baie de Rio, des petites anses japonaises où, sur des piquets de bois, s'accrochent les huîtres perlières, des grandes jonques sur le Yang-Tsé.

Et, pendant que Maria se promenait dans ses souvenirs, Maïté songeait aux retours où Oreste la soulevait dans ses bras et où elle se sentait appartenir à sa force toute-puissante.

Il fallut faire, après le repas, le tour de la maison. Lunois se récria devant le petit boudoir chinois, admira la laque de Coromandel. Elle sourit en pensant à ce qui avait guidé son choix.

Quand elle le reconduisit, il murmura : « Si je revenais cette nuit ? »

— Non ! fit-elle effrayée.

Elle le trouvait ridicule. Se prenait-il pour Romeo ?

Il parut souffrir de sa dénégation, elle en eut une sorte de compassion.

— Je viendrai vous dire au revoir demain à Marseille.

Elle ne vint le lendemain que pour tenir son engagement. Au fond d'elle, une joie emportait tout, même la jalousie et sa torture. Maria avait crié, les yeux brillants, dès qu'elle l'avait vue le matin :

— Il a téléphoné ! Il revient ! Il sera là mercredi !

Et son sang s'était arrêté et ses jambes avaient tremblé.

Lunois et le plaisir, qu'était-ce auprès de cet éblouissement ?

Lui ne pouvait s'expliquer pourquoi ces refus qu'il lui avait fallu dompter à force de caresses, ni cette contraction qui lui avait semblé une défense, presque une répulsion.

Tandis qu'elle lui assurait : « Mais si, je vous aime », il comprenait qu'elle se retirait de lui.

OceanofPDF.com

Il revint. Son pas ébranla le vieux parquet à compartiments, et la bastide reprit vie. Les domestiques, si peu apparents dans les pièces trop vastes, semblèrent plus nombreux, animés de zèle. Le silence des vieilles pierres et des murs trop épais fut chassé par sa voix qui éveillait des échos assoupis, des résonances inattendues. Elle huma son parfum avant de se jeter dans ses bras, d'un geste impétueux, remonté de l'enfance, et elle ne fut plus que l'enfant d'autrefois, accrochée à lui.

— Maïté, ma petite fille !

Le mot n'entraîna aucun proche souvenir. Il n'appartenait qu'à lui, à cet élan de sa vie vers l'autre vie. Ils se regardèrent, éblouis, au-dessus des griefs oubliés, des reproches et des amertumes effacés d'un coup. Elle dit : « Oreste chéri », comme elle l'avait toujours dit. Maria souriait.

— N'est-ce pas qu'il est superbe ?

Elle l'admirait, transfigurée, elle aussi. Ses mains le touchaient et ses regards s'appuyaient sur son visage, sur ses yeux, sur cette bouche où le sang riche affluait, sur sa poitrine et la largeur de ses épaules.

« Comme elle l'aime ! » pensait Maïté et, en même temps : « Comme je l'aime ! » Et c'était pareil. Elles avaient le même regard appuyé sur lui, le même visage tendu vers lui, les mêmes narines qui l'aspiraient avec son parfum d'homme sous l'eau de Cologne de grand couturier, l'odeur des cigarettes et ce peu de sueur qui était de lui.

— Sais-tu ce qu'il nous a rapporté ?

Maria montrait les deux larges anneaux où luisaient des pierres.

— C'était fait pour charger les chevilles d'une esclave favorite, dit Oreste tandis que Maïté sentait déjà à son poignet le poids du bijou barbare, où des entrelacs de filigrane formaient des signes sans doute sacrés.

— Mais quelles chevilles avaient-elles pour pouvoir y mettre ces anneaux ?

— C'étaient des adolescentes. Plus les sultans vieillissaient, plus il les leur fallait enfantines.

Alors le poison revint. Elle en sentit le cheminement. La fille aperçue à Marseille redevint présente. Elle devait être avec lui quand il avait fait cet achat. Peut-être avait-elle elle-même choisi les anneaux jumeaux.

Elle retira le bracelet.

— Est-ce trop lourd ? s'informa Oreste.

Seule Maria gardait son resplendissement, et ce fut elle qui dit :

— Nous rentrerons demain à Rocherousse. À présent la nuit vient trop vite et j'aime mieux que tu n'aies pas à faire cette longue route chaque soir.

— Crois-tu ? dit-il évasivement.

— Bien sûr. D'ailleurs, il va faire froid.

Le vent en effet fraîchissait. La vieille bâtisse perdait la chaleur longtemps conservée dans l'épaisseur des murailles.

Dans son boudoir chinois, Maïté, retirée chez elle, regarda le petit paravent de laque soulever, au-dessus d'une rivière sillonnée de jonques, un pont en dos d'âne que dominait un temple à triple toit recourbé.

Elle le replia brusquement, s'assit sur un tabouret bas, mit le feu au petit bûcher préparé sur des landiers d'un autre pays, d'une autre époque. Le feu prit. Elle tourna la tête et vit la lettre qui l'attendait, posée, selon l'habitude, sur le coffre d'ébène, au pied du Bouddha.

Elle l'ouvrit, lut : « Ma petite fille », n'alla pas plus avant, jeta la lettre au feu.

— Ah ! dit Yvan, on se rencontre enfin !

Il avait couru vers la voiture arrêtée au feu rouge.

Elle lui ouvrit la portière. D'un saut il fut auprès d'elle. Il était temps. Les autos s'ébranlaient.

— Tu aurais bien pu répondre à mes lettres tout au moins !

— Pourquoi ? Pour que ta femme les lise ?

— Pas de risque. Nous avons des appartements séparés.

— Mais communicants, j'imagine.

— Elle n'est pas jalouse. Elle n'en a ni l'envie ni la force ! Cela exige trop d'obstination. Elle préfère se laisser vivre, aussi mollement que possible.

Il rit, de son rire d'autrefois, des premiers temps des rendez-vous. Et il lui avait suffi de rire pour redevenir l'étudiant logé au Roi René, dans la chambre au bel horizon.

— Es-tu installé à présent ?

— Oui. Mes beaux-parents ont bien fait les choses. Et toi ? Le paravent ?

— Parfait.

— Tu es rentrée à Cassis ?

Elle l'assura d'un geste. Ils arrivaient au Vieux Port. La firme « Oreste Servoz » se lisait sur un bâtiment massif.

— Tu vas chercher ton père ?

— Non. J'allais déjeuner là, par habitude. Si tu vois mieux, je peux changer.

— Cela m'est égal.

— Et ta femme ?

— Je la prévient d'un coup de fil.

Plus tard, tandis qu'il téléphonait, elle pensa qu'Oreste avait dû prévenir souvent ainsi, avant que Maria se résignât à ne le revoir que le soir.

— Être marié, c'est déjà assez, dit Yvan qui revenait, perdre sa liberté serait trop.

Il devenait vulgaire. Ce qui jadis lui avait plu, c'était sa timidité, une sorte de candeur. À présent, il jouait au cynique.

— Tu n'es pas honnête en affaires. Tu t'es vendu, mon petit Yvan. Il faut payer.

— Pas le prix fort !

Il riait. Il riait trop. Elle en voulait à Adrien Lunois d'être souvent trop dramatique. Aucun ne s'accordait vraiment à son humeur.

Ils parlèrent ensuite plus amicalement des souvenirs, des camarades du passé.

— Tu sais, Régine...

Oui, elle se souvenait parfaitement des ambitions de cette grande fille blonde, de son producteur, du bar où elle l'avait rencontrée avec un ami.

— Elle est en train de devenir vedette mondiale. Achète *Match*. Elle y est dans toutes les poses.

— Et Ross ?

— Pas encore démobilisé. Mais sais-tu qu'il raconte qu'il t'a ramenée jusque chez toi un soir où tu avais trop bu ?

— C'est grossier. Et, en somme, je m'en souviens si peu !

Et, pendant qu'elle l'affirmait, la remordait soudain la jalousie d'alors et sa brûlure.

— Tu sais, Yvan, il est des moments où il faut s'échapper de soi, se soustraire à tout !

— Vraiment ? Une fille comme toi ! Tu ne me le feras pas croire !

Il était aussi loin d'elle, ce garçon si connu, ce corps sans mystère, que cet homme qui passait sur le trottoir. Pourtant Yvan lui avait plu. Il lui plaisait encore pour sa sveltesse et sa tête à la toison douce. Mais c'était peu. Ce n'était même rien puisqu'il pouvait suffire de la seule présence pour recevoir cette félicité sans corps ni poids, cette volupté sans contact qui est l'extase des Élus.

- Pourquoi ne portes-tu pas ton bracelet ?
- Me vois-tu avec ce bijou si oriental sur mes robes modernes ?
- Il se plaint de te voir dédaigner son cadeau.
- Il s'aperçoit donc de ce que je fais ?
- Il me parle si souvent de toi, je t'assure. Tu lui fais souvent de la peine sans t'en douter.
- Mon bracelet est resté à la bastide.
- Envoie un domestique le chercher. Montre que tu y tiens.
- C'est enfermé avec des papiers. J'irai moi-même. Après tout, je peux coucher là-bas.
- Y penses-tu ! Seule dans cette grande maison !
- Il y a le concierge et le jardinier, femmes et enfants. Cela suffit, j'imagine.
- Tu ressembles à Oreste. Moi, je mourrais de peur. Cette maison est si grande !

Elle la trouva grande, en effet, quand son pas fit craquer le plancher qui datait du grand siècle. Dans l'aile de l'est, rien n'avait été dérangé. Le paravent était replié, comme elle l'avait laissé. On n'avait pas osé le déployer devant les flammes du feu hâtivement allumé. Sur le coffre incrusté de nacre, au pied du Bouddha, une lettre négligée attendait encore. Elle la décacheta.

« J'ai couché au Ritz et je me suis fait donner votre chambre. Il n'y avait plus votre parfum : s'eût été trop beau. Mais vous auriez souri d'un vieil homme à ce point juvénile qu'il a cru étreindre et serrer contre lui un corps de jeune fille. Je t'ai eue en rêve, ma petite enfant. »

« Le fou ! » pensa-t-elle.

Mais, plus tard, quand elle se coucha, cette idée l'obséda que Lunois ait pu jouir d'elle malgré son absence. Elle se leva, s'approcha de la cheminée, écarta le petit paravent qui l'empêchait de voir les flammes. Elle les regarda danser avec leurs couleurs de soleil couchant.

Pourquoi avait-elle eu le brusque désir de venir là ? Était-ce pour rechercher le bracelet ? Elle le sortit du coffret, en fit jouer les éclats

devant les flammes, s'imagina la fille qui l'avait choisi, porté peut-être.

Le feu crépitait dans le grand silence de la nuit. La bûche qu'elle venait d'y ajouter sifflait doucement. Elle passa une robe de chambre et de pièce en pièce, alluma les lustres, traversa l'appartement de Maria, sentit son odeur de jasmin.

Qu'est-ce que racontait ce vieux fou d'Adrien Lunois ? Elle se dit : « Ce n'est pas possible ! » et ouvrit la porte sur l'appartement d'Oreste.

Sur le bureau, le grand buvard, où traînaient quelques lettres à en-tête, le classeur de cuivre, un des tiroirs mal refermé, un briquet oublié semblaient avoir été quittés à la seconde. Il s'asseyait là. Il s'était assis là peu de temps et il y avait laissé son désordre vivant.

Elle poussa la porte de la salle de bains, sentit son eau de Cologne, retourna s'asseoir au bureau, posa ses mains sur le buvard de cuir, mania le coupe papier d'ivoire et le roman policier dont il avait ouvert les pages.

Qui sait ? S'il était là, et qu'elle eût pu oser lui dire : « Je t'en prie, n'importe quelle femme ! mais pas de mon âge ! C'est trop affreux ! » aurait-il compris ?

Aurait-il compris qu'elle souffrait davantage depuis qu'elle connaissait cette tendresse d'homme pour une fille qui aurait pu être son enfant ? Adrien Lunois la lui avait révélée. Et c'était cela qui était insupportable ! Maria était moins frustrée. Ce qu'il donnait à sa jeune maîtresse, il n'aurait pu le lui donner. Mais elle, elle !

« Oui, elle me vole de lui ce qui était à moi, uniquement à moi ! »

Et, une fois de plus, tout revint : cette tendre émotion qu'elle sentait en lui quand il la regardait devenir jeune fille, ses attentions pour elle, sa fierté, les soirs où ils dansaient ensemble, leurs fugues vers les grands restaurants de la Côte, leur amusement d'être pris pour un couple, et jusqu'à cet hôtel où ils avaient habité un appartement avec deux entrées, mais où les chambres n'avaient qu'une même salle de bains.

Le buvard de cuir portait une légère éraflure, sans doute faite par l'écusson de sa chevalière. Elle en suivit du doigt le tracé, comme si elle cherchait, en retrouvant son mouvement, à susciter l'image de cette grande main virile, et de nouveau elle la vit sur le tableau de

bord de la voiture, surgie du soir lointain où, tandis qu'elle conduisait, il s'était assoupi. Sur son épaule, elle sentit le poids de cette tête endormie et qu'elle découvrait, pour la première fois, dans l'abandon du sommeil, avec ses paupières closes, meurtries de si légères rides, et ce grand air de félicité mystérieuse.

Alors elle se leva, tourna le commutateur, ouvrit la porte de la chambre et, dans l'ombre, s'approcha du lit.

OceanofPDF.com

Lorsqu'elle rentra, Maria lui dit :

— Ton père a été désagréablement surpris hier de ne pas te voir quand il est rentré.

— Que t'a-t-il dit ?

— Rien de précis : mais je l'ai compris à son humeur. Quand il est sorti, j'ai cru qu'il allait te chercher, inquiet de te savoir seule dans cette grande bâtisse.

— Il s'en est heureusement abstenu, dit Maïté.

Elle ôtait ses gants.

« Comme elle a des mouvements nouveaux, plus lents, plus féminins », remarqua Maria, et elle vit le cerne des yeux du jeune visage.

— As-tu bien dormi ? N'as-tu pas eu peur ?

— De quoi ?

— Le jardinier me racontait qu'un baron de Tissan s'était pendu dans une chambre. On ne sait laquelle. Mais, chaque fois que le château est inhabité, on voit de loin s'y promener une lumière.

— Je n'ai pas rencontré le baron, et je le regrette. Mais comme tu es restée une petite fille, Maria ! Tu crois aux fantômes !

Elle souriait, et pourtant venait de penser que ce soir-là, alors qu'elle essayait si désespérément de susciter sa présence, Oreste avait rejoint cette fille.

Comment Maria pouvait-elle ne pas souffrir de ses absences ? Les êtres qui ont vécu ont-ils des recettes contre la douleur ? Si elle s'était confiée à Lunois, lui aurait-il transmis son art de vivre ? Et pourtant il souffrait, lui aussi. Au fond, il n'y avait que Maria qui savait rester calme. Peut-être parce qu'elle ne devinait rien...

Elle monta dans sa chambre, prit un des livres de Lunois qu'elle avait introduits dans sa bibliothèque, entre Prévert et Fargue, tâcha de s'intéresser au roman. De l'amour, toujours de l'amour ! Naturellement plus compliqué que celui d'Yvan, avec quelque chose d'outrancier. Était-ce cela qu'il sentait vraiment ? Comment conciliait-il ce délire avec cette possession de soi dans les caresses, ses délicatesses et ses précautions ? Était-ce cela qu'on gagne à vieillir : penser à l'autre ? Maria s'oubliait-elle pour Oreste ?

Elle rejeta le livre ouvert, fila à Marseille. Elle avait besoin de contact humain. La petite bande lui manquait.

Elle regarda quelques-uns des hommes qui la regardaient, aboutit au port. Autrefois elle allait là surprendre Oreste. Elle se revit avec cette petite Simca grenat qu'il lui avait donnée pour ses dix-huit ans. Alors elle entra en coup de vent dans les bureaux, se jeta dans ses bras. Le vieux secrétaire en souriait. Oreste était presque toujours prêt à la suivre. Il n'y avait plus d'affaires quand elle était là.

Aujourd'hui, elle regarda de loin l'enseigne, déjà les bureaux s'éclairaient. La laideur mélancolique des entrepôts la frappa, et aussi cette tristesse du crépuscule sur une rade encombrée de bâtiments, de pétroliers et de cargos.

Plus loin des débardeurs déchargeaient des briques. C'était bien Ross, cette silhouette.

— Oh ! dit-il en la reconnaissant, que faites-vous ici ?

— Et vous ?

— J'apprends le métier en faisant quelques tournées de surveillance. À vrai dire, je suis surtout occupé à la fabrique. Mais un prétexte pour venir à Marseille ne me déplaît pas. Dieu sait pourtant que j'étais loin d'espérer vous voir !

— Plus de service militaire ?

— Plus d'Allemagne. Service sur place avec beaucoup de loisirs. Mon père a arrangé cela. Voulez-vous me prendre ?

— Et votre surveillance ?

— Je me gèle sur pied depuis une heure. Prenez-moi. Je vais où vous irez.

Il était difficile de répondre : « nulle part » et c'était pourtant cela, cette promenade indécise, ce besoin de rejoindre Oreste, cette quête qui n'avait abouti qu'à des souvenirs.

— Je rentre à Cassis.

— Drôle de chemin pour moi. Mais je m'en arrangerai.

Il monta auprès d'elle. L'ombre tombait.

— Plus de tournée dans les boîtes de nuit ? s'informa-t-il.

— Non. C'est fini.

Très vaguement, elle retrouvait des sensations lointaines. Une salle bruyante où elle titubait. Ross, très grand, qui la portait. Puis un

trou s'était fait où elle était tombée. Elle avait rêvé pesamment. Quoi ? Elle ne savait plus.

— Je préfère, dit Ross. Boire, ce n'est pas pour vous !

Il n'osa pas dire davantage. Si elle allait se souvenir... Mais elle paraissait ne se souvenir de rien.

— Si on allait prendre une tasse de thé ? proposa-t-il. Cela réchaufferait.

Elle arrêta. Il choisit une table, commanda des gâteaux.

— Non, un toast pour moi.

— Vous allez grossir !

— Je n'ai pas peur.

Il regarda sa taille mince, restée si juvénile. Qu'y avait-il au juste dans la vie de Maïté Servoz ? Pourquoi n'avait-elle pas épousé Yvan ? Il était fou d'elle et avait été pour sûr son amant. Et sa fugue avec le prince ? Toute la Côte en avait été jadis stupéfaite. Surtout leur bande qui savait à quel point elle se montrait peu complaisante... Quel âge à présent pouvait-elle avoir ?

Il interrogea le visage lisse, le menton net, le cou sans défaut, à part cette petite ligne au-dessus du collier de perles. Trois millions de perles au moins. Quelle fortune, ce Servoz !

— Avez-vous revu Yvan ?

Il avait un soudain besoin de savoir. Tant pis ! Elle allait le trouver sans délicatesse.

— Mais oui. Le mariage ne l'a pas encore gâté. Il est toujours très agréable.

Elle répondait sans embarras. N'y avait-il plus rien entre eux ?

— C'est tout de même inattendu que le plus pur de nous se soit laissé acheter !

— Mais non ! C'était depuis longtemps convenu entre les familles.

— Cette fille en saindoux, pâle comme une bougie ?

— C'est le teint ordinaire des rousses.

— Les rousses sentent fort. Je n'aime pas leur odeur.

— Les rousses ont du charme. Voyez comme la peinture les a exaltées ! Yvan est sans doute de cet avis. Il n'a pas l'air d'une victime !

« Elle ne l'aime plus », conclut Ross, et il étala sur la table ses mains qu'il savait élégantes de forme.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas ce soir au théâtre ? On danse les ballets du marquis de Cuevas. Cela ne vous dit rien ?

— Si. Mais...

— Ne dites pas « mais » ! Prévenez chez vous. Nous dînons ensemble.

Elle eut un scrupule : « Si je délaisse si facilement Maria, ne se croira-t-il pas autorisé à la quitter de plus en plus ? »

— N'hésitez pas, dit Ross, je suis sûr que votre mère m'approuvera. Elle est la gentillesse même. Voulez-vous que je lui téléphone ?

— J'y vais, dit Maïté.

« Bien sûr, bien sûr, dit la voix dans son oreille. Passe une bonne soirée, ma chérie. »

— Alors ? interrogea Ross.

Il la traitait décidément comme une jeune fille. Et pourtant, il avait parlé d'Yvan.

— C'est convenu.

— Où allons-nous dîner ? Nous avons le temps d'une promenade. Voulez-vous aller à Aix ? Au Roi René ? On en dit du bien.

Après tout qu'importait ? Là ou ailleurs !

Elle préféra pourtant le Cours Mirabeau.

— Vous souvenez-vous, dit Ross au cours du repas, de ce canular que nous avons monté à cet académicien ? Lunois, je crois. Comme il était naïf, ce vieux birbe !

Du passé. C'était du passé, cela aussi.

Ross passait en revue les camarades d'autrefois. Il énumérait les destins fixés : Yvan marié, Régine lancée, la sœur de Lebrault fiancée, Huguette partie en Amérique avec sa famille pour fonder là-bas un nouvel établissement.

Aux tables voisines, des officiers aviateurs dînaient avec de jeunes femmes. Ils parlaient fort, gesticulaient.

Dans le trajet de retour, Ross fut bien près de lui rappeler la nuit où elle s'était enivrée. Mais encore une fois il eut peur de sa réaction, se tut, troublé par tous ses souvenirs.

Au fond de la loge, tandis qu'elle suivait les évolutions des danseurs, d'autres images le poursuivirent. Qui sait ? Peut-être n'attendait-elle que quelque hardiesse. Il tenta de poser la main comme par distraction sur son genou. Elle se retira, d'un léger mouvement.

Sous le péristyle du théâtre, elle lui sourit.

— Vous m'avez fait passer une soirée charmante. Venez ? Je vous conduis chez vous. Puis je rentre à Cassis.

— Toute seule ?

— Bien sûr. J'ai l'habitude.

Il n'osa pas insister pour l'accompagner.

OceanofPDF.com

Elles avaient fini de prendre ensemble leur petit déjeuner. Maria l'avait accueillie avec son habituel sourire et s'était informée de sa soirée. Ce ne fut qu'après avoir achevé de manger qu'elle dit :

— Oreste a suivi ton exemple hier soir. Il s'est excusé comme toi. Il avait un repas d'affaires. Il a dû rentrer trop tard pour passer chez moi, et ce matin j'ai entendu très tôt sa voiture. Je trouve qu'il se surmène.

— Ce matin, il n'est pas venu ?

— Il aura craint de m'éveiller.

Maïté pensa : « Il ne peut donc pas patienter jusqu'à midi pour revoir cette fille quittée si tard la veille ! »

La lettre d'Adrien Lunois l'attendait dans sa chambre. C'étaient toujours les mêmes mots : « Tu es le dernier sursaut de ma vie. » « Il me semble que rien ne m'a marqué avant toi et que je n'ai choisi que toi. » Elle froissa la lettre avec fureur, comme si c'étaient les paroles mêmes qu'Oreste disait à cette fille.

Puis elle regretta sa colère, défroissa le papier. Lunois avait arrangé une nouvelle tournée de conférences : de Marseille à Menton, tout le long de la Côte. Il se promettait tant de joie de la retrouver qu'elle eut peur. Elle ne tenait pas à tant d'amour. Elle en était irritée comme d'une indiscretion. Elle songea à Ross. Il lui parut un havre, un repos. Elle l'appela.

Cette fois ce fut lui qui conduisit sur la route déjà encombrée à cause de l'avant-printemps.

— Avez-vous idée de quelque endroit un peu drôle ?

Elle n'en voyait pas. Lui non plus. Tout avait pour eux perdu sa fraîcheur. Ils avaient trop fréquenté toutes les boîtes de nuit et de jour, les bars sur les plages, les navires ballants sur leurs amarres et transformés en cabarets, les hôtels à orchestre de tziganes ou de noirs, les salles en contre-bas avec leurs lumières sourdes, les caves genre Saint-Germain et les terrasses offertes au vent de la mer claquant sur les parasols. Ils s'arrêtèrent pourtant au Royal, dansèrent un cha-cha-cha appliqué et lugubre où, en tenant contre lui ce corps aux cuisses dures, Ross se sentit s'émouvoir.

Il tenta sournoisement de la faire boire : elle ne voulut rien de ce qu'elle avait bu autrefois avec avidité. Alors ils se mêlèrent de nouveau aux danseurs.

— Eh bien, vous ne me reconnaissez pas ?

— Tiens ? Régine ! fit Ross.

Maïté la vit. Elle serrait contre elle un beau garçon.

— Je vous présente, dit Régine : Maurice Astier, Gilbert Ross.

— Mademoiselle Servoz qui a bien voulu me permettre de l'accompagner, dit Gilbert.

— Pas possible ! s'exclama Régine, je ne vous avais pas reconnue, Maïté !

Puis elle crut nécessaire d'excuser sa familiarité :

— Autrefois, on se tutoyait tous dans notre petite bande. Veux-tu qu'on recommence ? offrit Ross.

— Pourquoi pas ?

Les couples dansants les bousculaient. Ils prirent le parti d'aller s'asseoir.

— Et ton producteur ? s'informa Ross.

— Liquidé, sauf pour le travail.

— Je comprends, fit Ross avec un coup d'œil vers le beau garçon, voilà une vie bien équilibrée !

Régine sourit. Astier causait avec Maïté, jouant une fois de plus au séducteur.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? interrogea Régine, et, se détachant de Ross, elle se tourna vers Maïté.

— C'est drôle qu'on se soit rencontrés. C'est la première fois que je viens ici.

— Moi aussi, dit Maïté.

Ces divertissements collectifs, ces intrusions bruyantes d'autrefois, quand elle se joignait à la petite bande, courant d'un bar à un autre bar, hantant les boîtes de nuit : tout cela ne l'amusait plus. Ross parlait de films avec le beau garçon. Régine s'essayait à éblouir, citait des noms de vedettes, de producteurs, gesticulait et parlait fort. Soudain elle se pencha vers Maïté :

— Si tu es avec Ross, murmura-t-elle, pense qu'il est assez riche pour doubler ton collier de perles.

— Ross est un ami, un simple ami !

— Ah ! j'avais cru... Excuse-moi. Il n'y a pas de mal.

Elle se tourna vers les deux hommes et proposa : « Si on dansait ? »

Mais Maïté s'était déjà levée. Elle voulait partir.

— Ce qu'elle est devenue fille ! dit-elle à Ross dès qu'il eut repris le volant.

— Sa famille est très convenable ; mais c'est le seul moyen de parvenir au grand luxe dont rêve toute jeune fille de fortune modeste. Je suis désolé qu'elle vous ait déplu. C'est Danielle qui l'avait amenée pour que notre groupe eût autant de filles que de garçons. Elle était amusante par sa spontanéité et son avidité de tout. Mais la voilà lancée et son producteur, à force de l'entretenir, lui a donné une singulière mentalité.

Sans doute avait-il entendu le conseil qu'elle avait donné : « Il est assez riche pour doubler ton collier de perles. » Maïté était encore mal à l'aise qu'elle l'eût traitée ainsi. Elle en voulait à Ross de l'avoir mise en contact avec cette fille. Mais qu'était Ross ? Que pouvait-il comprendre ?

— Nous ne retrouverons jamais, lui dit-il plus tard, quand la route fut moins encombrée, ce charme qu'avait la petite bande au temps où nous nous essayions à vivre. Avec candeur, même dans le pire. C'était le bon temps !

— Peut-être.

— Il faudrait revenir à cette sorte d'innocence où tout était permis !

— Mais comment retrouver ce qui est perdu ? Redevenir ce qu'on a été ? Il n'y a rien à faire !

— Vous en êtes triste ?

Il avait ralenti. Le chemin filait entre des collines boisées de petits chênes kermès recroquevillés sur leur verdure sèche. Sur un chemin de cette sorte, Oreste s'était vanté d'avoir une maîtresse.

— Oui, triste. Parfois, tout au moins.

— Ainsi, le jour où vous vous êtes enivrée ?

— Ne m'en parlez pas, dit-elle vivement.

Il se tut, reprit de la vitesse. La grosse voiture semblait glisser sans heurt au-dessus du chemin. Il pensait invinciblement à ce corps qu'il avait caressé et qui l'avait cherché avec une fureur têtue.

Elle dit, comme après un sérieux examen :

— Je ne vous crois pas capable d'amitié. C'est trop difficile.

— On peut essayer. Laissez-moi ma chance !

Puis, quand elle eut retrouvé sa voiture, il lui demanda :

— Puis-je venir demain vous chercher ?

— Je vous appellerai, promit-elle.

OceanofPDF.com

Le lendemain, elle appela Yvan.

Ce fut une voix féminine qui répondit : « Monsieur est sorti », et aussitôt le récepteur fut raccroché. Elle s'adressa à l'usine, fut renvoyée de poste en poste. Enfin, elle entendit la voix étonnée :

— Impossible ce matin. Mais déjeunons au Noailles. Midi trois quarts.

Elle descendit vers Maria. Elle lui vit une nouvelle robe.

— Que tu es jolie ! Que cette robe te va bien !

Les yeux sombres s'éclairèrent d'une petite phosphorescence. C'était la joie. Peut-être un espoir.

— C'est toi, petite, qui es en beauté !

Mais, elle, ne s'intéressait pas à cela. La beauté qu'elle admirait, c'était celle de Maria. Elle n'avait pris d'elle ni cet air royal, ni cette régularité de traits, ni cette peau de couleur égale, de ce blanc mat des brunes. Elle, à ce point de vue, n'existait pas. Il fallait être Adrien Lunois pour l'admirer.

— Ton père m'inquiète, dit soudain Maria.

— Pourquoi ?

— Il se fatigue au moment où il devrait faire attention à sa santé.

La santé d'Oreste, quelle histoire !

— Il va très bien. Je le trouve toujours si jeune.

— Non. Il a des nervosités qu'il n'avait pas autrefois.

— Par exemple ?

Avant de parler, Maria tendit la main, et Maïté sentit sur son bras cette main serrée et frémissante.

— Il souffre de ton attitude. Il dit que tu t'es détachée de nous. De lui surtout. Ne pourrais-tu avec lui être plus aimante ?

— Aimante ? répéta Maïté. Maria ne savait donc rien ? Elle fut sur le point de lui dire : « Comment veux-tu que je l'embrasse quand il sort de chez cette fille ? »

— Pardonne-moi, Maria. Mais je ne suis plus une enfant.

— Je voudrais le lui faire admettre, qu'une femme a plus de réserve. Mais il voudrait que tu sois toujours...

Elle hésita, puis affirma brusquement :

— Les pères sont toujours jaloux de leur fille !

Comme Maria ramenait tout aux lois générales et rassurantes ! Qu'elle était loin de ce monde sauvage et impur aux violences inavouables !

— Fais un effort, Maïté. Ne lui cause pas de chagrin !

— Du chagrin ! N'exagère pas !

— Non, non ! Je n'exagère rien. Je suis bien certaine qu'il souffre. Tâche de te montrer plus gentille pour lui ! Promets !

— J'essayerai, dit-elle évasivement.

Elle prit son sac, ses gants, courut vers l'antichambre, enfila son manteau.

Une sorte de haineuse joie était en elle. « Tant mieux ! Tant mieux qu'il souffre ! » Puis elle se demanda : « Donne-t-il ces raisons de tristesse pour cacher autre chose ? Une peine causée par l'autre ? Ou la mélancolie de son détachement de Maria ? »

À l'hôtel où l'attendait Yvan, elle eut un moment l'envie de lui proposer de partir avec elle. Pour n'importe où. L'essentiel était de pouvoir tout quitter et tout oublier. Puis elle se réfugia dans les caresses retrouvées comme dans un passé renaissant. Elle n'eût pas été étonnée, en rouvrant les yeux, de revoir à l'horizon se profiler la lente courbe de la Sainte-Victoire.

— Tu es toujours le même, dit-elle à Yvan.

— Compliment ou blâme ?

— Constatation, sans plus.

— Je te reconnais là. Avec toi les compliments sont plutôt rares !

— Tu as une femme qui t'admire. Cela suffit.

— Ce que tu es rosse, Maïté ! Mais, à propos, le Coromandel ?

— Très bien. Si tu as quelque regret...

— Pas moi. Mais elle.

— Veux-tu que je le lui envoie en cadeau ?

Il parut choqué de cette idée. Elle rit.

— Pauvre petit qui représente déjà l'ordre moral !

Elle escompta que dans dix ans il serait un vénérable père de famille. Elle quitta sa chaleur, s'écarta de lui. Peut-être alors n'auraient-ils plus rien de commun, aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils n'avaient jamais été là, sur ce lit défait ; des amants dénoués.

Encore près de lui, elle mesura sa solitude. En somme, l'amour, ce n'était rien. Ses remous ne laissaient pas plus de traces qu'une tempête sur de l'eau. Même cette grande lame qui montait et emportait tout pour un instant, cet éclatement, ce jaillissement qui semblait sans fin, tout retombait et retrouvait ses limites. Tout finissait en ce corps prisonnier de lui-même et de son destin. On vivait muré en soi.

— Qu'as-tu ? dit Yvan. Tu as l'air catastrophée. Est-ce parce que je n'ai pas goûté ta plaisanterie ?

— Tu es stupide. Laisse-moi. J'ai un rendez-vous.

— Avec Ross ?

— Pourquoi Ross ?

— J'ai rencontré Régine. Elle m'a dit que tu sortais avec lui.

— Il est très bien.

— Mieux que moi ?

— Cela dépend. Mais il n'est qu'un ami. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je dis : « n'est que », parce qu'un ami, ce doit être très rare.

— Attends de vieillir, fit-il. L'ami est la suprême ressource des femmes laides ou croulantes.

Elle se retourna vers lui. Il s'habillait. De fades odeurs d'eau chaude venaient de la salle de bains où elle s'était isolée tout à l'heure. Les draps froissés, l'immeuble blafard, en face d'une des fenêtres : elle se sentait étrangère à cette chambre nue, à Yvan, à tout, comme vidée de substance.

« Que fais-je là ? » se demanda-t-elle.

Dehors, elle reprit contact avec la vie, avec les passants qu'elle croisait si vite avec sa voiture, ou qu'aux arrêts elle regardait venir, puis la dépasser, en avant, en arrière, selon le sens de leur marche, et c'était cela : on se rapproche, on s'en va.

« C'est fini avec Yvan », se dit-elle.

Le soir, sur le plateau d'argent où l'avait apportée Françoise, elle trouva la lettre d'Adrien.

— Oh ! celui-là ! fit-elle avec lassitude.

Comme il aimait écrire ! Comme il l'envahissait de mots ! Quand il les disait, en été, avec le soutien du Bois et de ses frondaisons épaisses, du jour rayonnant sur l'herbe ranimée par la rosée, elle

pouvait sentir ces mots comme une incantation. Mais, là, sur le papier, ils perdaient leur frémissement, reprenaient leur sens exact, n'éveillaient en elle que ses émotions propres, ses intimes obsessions.

Quand elle lisait : « Ma petite fille », c'était aussitôt Oreste qui parlait à sa maîtresse, car pour sûr il la nommait ainsi. Par ce nom donné à une autre, il l'excluait, elle, il la rayait en lui ; pas seulement telle qu'elle était devenue, mais aussi la fillette qui se faisait porter dans ses bras et qu'il s'amusait à jeter dans son lit d'enfant comme s'il la jetait à l'eau. Alors elle se sentait échapper à sa force, avec la peur de tomber sans fin, de le quitter sans fin, tant avait été grand le bonheur d'être portée par lui, perdue dans sa vigueur capable de tout, maîtresse de tout.

OceanofPDF.com

— Tu as vu que Monsieur Lunois vient ici pour une tournée de conférences ?

Maria tenait le journal local déployé sur cette table qu'on poussait près d'elle.

— Oui, dit Maïté.

— Tu iras l'entendre ?

— Probablement.

Elle répondait calmement. C'était une chose prévue. La veille, ils en avaient parlé tous deux au Terminus où elle l'avait rejoint. Des fenêtres, on dominait la ville penchée vers la mer. Le rocher de Notre-Dame-de-la-Garde servait de butoir au regard, qui, plus bas, apercevait les maigres verdure du square. À cause du printemps hâtif, ils avaient laissé la fenêtre ouverte pour lutter contre la chaleur excessive des radiateurs. Les rumeurs de la ville étaient entrées. Elles avaient bercé le léger sommeil où elle s'était abandonnée contre son épaule.

Il avait dit : « Je voudrais que ce fût pour toujours ! » et elle avait été touchée de sa ferveur.

— Peut-être cela intéresserait Oreste de venir l'entendre, prends-le avec toi !

— Le sujet est à mille lieues de lui : ce sont des conférences sur la jeunesse actuelle.

— Tu trouves ? Mais il est resté si jeune ! Personne ne nage mieux que lui, et quand j'étais avec lui sur son yacht, je l'ai vu se livrer à la pêche sous-marine. C'était d'une beauté !

Un instant, Maïté tenta d'imaginer ce corps faisant dans l'eau les gestes de cette danse sans pesanteur. Elle en avait vu d'autres. Mais pas lui. Pourquoi pas lui ?

— C'était quand tu n'étais pas là qu'il s'était pris de passion pour la mer. Il avait acheté le yacht pour courir la Méditerranée.

Elle aussi l'avait traversée avec tant d'escalas ! Des souvenirs jaillirent de plages éblouissantes, de terrasses, de ports, de ponts de navire, de nuits étoilées. Lui aussi avait couru la mer. Pourquoi seulement cette même année ?

— Cela me plaisait, tu sais. Dans un transat, sur le bateau, je pouvais me croire comme tout le monde. Il n’y avait pas à se déplacer. Mais à présent, il lui faut la vitesse. Je ne peux le suivre en avion. Ce n’est pas assez reposant. À moi, il me faut la lenteur !

— J’aimerais voir le bateau. Où l’a-t-il mis ?

— Je ne sais pas. Je le lui demanderai. Si cela t’amuse, tu pourrais le prendre.

— Moi aussi, je préfère la vitesse.

— C’est dommage.

Peut-être avait-elle pensé à quelque croisière qui l’eût distraite de son infirmité. Mais elle ajouta aussitôt :

— Je parle pour toi, parce que moi je suis devenue de plus en plus casanière. Le jardin, la maison, l’été à la bastide : c’est plus qu’il ne m’en faut.

Le soir tombait. Ross dit :

— Vous êtes une étrange fille. Je vous ai crue partie à jamais pour un Orient de bazar avec esclaves noires et jardins de roses, et vous êtes revenue terriblement moderne. Je vous croyais liée avec Yvan, et Yvan se marie sans que cela vous touche. Je vous offre mon précieux amour, et vous m'assurez de votre amitié. Je vous crois affranchie de tout, et vous êtes choquée des discours de cette belle idiote qu'est Régine. Vous êtes pleine de contradictions !

— De quoi sont faits les êtres ? dit-elle. Moi, je vous tenais pour un fils à papa, médiocre et fêtard, et vous êtes un charmant compagnon. Je vous croyais fait pour les passades, et vous voulez m'épouser. C'est non moins contradictoire !

— Après tout, vous avez peut-être raison. Ainsi votre père...

Sa gorge se serra. Qu'allait-elle apprendre ?

— Il est, n'est-ce pas, le modèle des maris, et on le voit avec une jeune maîtresse. On croit que c'est un homme uniquement occupé d'affaires, et il joue à Monte-Carlo. C'est vrai que je suis médiocre et fils à papa ; et pourtant j'ai envie d'être autre chose. Je cherche ma voie. J'aurais aimé qu'elle conduisît à vous. Après tout, vous me devez bien ça ! Vous me traitez comme un homme qui, d'une certaine manière, vous est indifférent, mais, quand vous avez bu... Il y a des mois. Je sais la date !

Un instant il s'arrêta, comme pour prendre son élan, comme au moment de franchir quelque précipice étroit, quand le bond doit être juste pour ne pas être fatal.

— Vous m'avez alors sauté littéralement au cou, vous m'avez embrassé frénétiquement, vous vous êtes accrochée à moi...

Un voile se déchirait en elle. Oui, ce matin sale et brouillé où elle avait eu tant de peine à se sortir de la voiture, à identifier la maison où elle était rentrée titubante...

Ross la regarda, la vit interdite, la bouche entrouverte, un effroi sur tout son visage figé, et n'osa pas poursuivre. Qu'avait-elle oublié ? De quoi allait-elle se ressouvenir ?

— J'étais ivre. J'étais étrangère à moi-même !

Ils étaient arrivés à la plage, presque déserte à cette heure avec le vent frais. Elle avait l'air de chercher une trace, écartée de lui, hésitante. Et, en effet, elle appelait à elle ses souvenirs. Oui, c'était le soir où Oreste partait. Les valises étaient fermées, rangées dans l'antichambre, en parchemin pâle sur le dallage blanc et noir. Elle les voyait.

— Oreste a une jeune maîtresse, dit-elle tout haut.

Il crut qu'elle l'interrogeait.

— Oui. Une sorte de Régine, sans envergure, éblouie de sa chance. Assez rangée, je crois. Lebrault l'avait un peu entretenue. Mais une bourse de garçon qu'alimentent des parents précautionneux, ce n'était pas à comparer avec la fortune qui lui échoit !

Elle écoutait avec une attention si passionnée qu'il poursuivit :

— Lebrault la dit assez sotte, un peu perruche. Je veux dire jacassante. Elle parle. Vous savez, bien peu de gens supportent le silence. Pas trop voyante, et puis Servoz l'éduque. Elle est mieux depuis. On voit, paraît-il, qu'il sait commander et a l'habitude d'être obéi.

Elle articula péniblement, la gorge serrée :

— Et elle l'aime ?

— Comment savoir ? Lebrault dit qu'elle ne sort pas sans lui. D'ailleurs, il ne la revoit plus. Mais si cela vous intéresse...

— Cela ne me regarde en rien.

Elle coupait court, et pourtant faisait le projet de revoir Lebrault, de tenter d'apprendre tout ce qu'il savait d'elle. Peut-être, en sachant ce qu'était cette fille, elle souffrirait moins. Peut-être Oreste ne l'avait-il prise que pour ce que ne pouvait plus lui donner Maria. Il était encore jeune...

Et, soudain, surgit en elle le visage qu'elle avait une fois brusquement surpris : tendu, douloureux, désirant. Où ? Quand ? Elle n'arrivait pas à le préciser, comme si la violence de l'image entrée en elle avait anéanti tout le reste, supprimé le temps, le lieu.

— Vous avez rougi, dit Gilbert Ross, cela vous indigne-t-il à ce point ?

— Quoi ?

— Que l'irréprochable Servoz ait une maîtresse ?

Elle rit très fort.

— Vous plaisantez ! Une chose si naturelle !

— Bien sûr. Cela fait partie d'un certain standing.

— Heureusement je ne vous épouse pas !

— Vous seriez jalouse ?

— Je ne sais. D'ailleurs la question ne se pose pas.

Elle avait répondu sans aménité. Ross pensa qu'il avait été maladroit. Il fut déconcerté et proposa brusquement :

— Si nous rentrions ?

Ils allèrent vers la voiture. Sous leurs pas le sable s'effritait. Sur cette plage étroite et un peu écartée au bout de son cap tendu vers une mer déserte, elle se sentait dans un univers étranger, construit d'apparences qui allaient se dissoudre.

— Écoute, ma petite fille !

— Quand cesserez-vous de m'appeler ainsi ?

Elle était irritée, détachée de lui. Et lui était là, dans cette chambre d'hôtel en désordre, suppliant, pitoyable.

— Ne souffrez pas ! C'est affreux à voir !

— Alors pourquoi ?

Il ne comprenait plus. Cette fille si facilement conquise, déjà très expérimentée, agissait d'une manière insensée. Elle le repoussait.

— Je ne veux pas, c'est tout. Et je ne veux pas davantage vous voir pleurer !

C'était horrible, cette grimace enfantine sur ce visage flétri. Cela coulait sur la joue, hésitait à l'aile du nez, tombait bêtement. Qui sait si Oreste... Non, Oreste ne se laisserait pas humilier ! C'était impossible.

Lunois tira de sa poche un mouchoir parfumé du sage parfum de la lavande conjugale. Cette femme inconnue existait, elle aussi. Elle n'était pas, comme Maria, prisonnière d'une infirmité. Elle pouvait courir après lui, le surprendre. Et cela ne servait à rien. C'était la vie, cette absurdité, ce gâchage ! Salar, Yvan, Adrien Lunois... Peut-être demain Gilbert Ross... Oui, pourquoi pas Ross ?

— Ce n'est pas possible, répétait-il.

Et sa voix n'était plus celle qu'elle venait d'entendre, il n'y avait que quelques heures, à Cannes, cette voix bien timbrée qui savait marteler les mots ou persuasivement glisser vers une douceur complice, cette voix qui parlait d'amour et qu'un public confiant applaudissait. Elle était à présent sourde, indécise, étouffée de larmes.

— Je ne veux pas que vous pleuriez !

Il lui tendit les bras, juste au moment où elle s'entendit lui dire : « À votre âge ! » et elle vit ces bras retomber comme frappés. Elle restait devant lui immobile, étrangère à ce désespoir, déjà ennuyée. Cette crise allait-elle durer ? Allait-il continuer à pleurer avec cette indécence ? Ces larmes la dégoûtaient. C'était trop pitoyable, cette douleur sans sursaut, sans force, sans honneur ! Elle se répétait :

« Sans honneur ! » comme un grief de plus qui la durcissait dans sa résolution.

Pour partir, il lui fallait passer près de lui. Elle serra sa main sur son sac comme pour y prendre appui et franchir l'obstacle. Une glace la refléta, parce qu'elle avait risqué le premier pas, et elle y vit son visage buté.

— Je t'ai donné plus qu'aucun ne t'a jamais donné ! cria-t-il tout à coup, tu me l'as avoué !

Il avait relevé la tête. Il était maculé de larmes. Elle le trouva laid, un peu ridicule. Que lui reprochait-il ? N'avait-il pas eu sa part ? Elle le repoussa :

— Non ! Je ne veux pas ! Je ne veux plus !

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Il n'arrivait pas à admettre ce cruel caprice. Aucune femme n'avait eu une telle part. À elle, il avait donné ses cris les plus vrais, peut-être les plus beaux. Avec elle, il avait oublié tout ce qui l'autorisait à parler en maître, comme avec celles qu'attirait sa célébrité. Il avait été humble, patient, soumis. Il avait appris à souffrir d'un doute, d'une absence, de la terreur permanente d'être trop vieux pour un regard sans indulgence.

— Vous aimez quelqu'un ? murmura-t-il.

— Non. Je ne veux pas. C'est tout.

Il n'eut pas le courage de lui rappeler leurs nuits proches. « Au moins ce fut le plus aigu du plaisir si ce n'était le bonheur. » Et lui, sentait encore le contact doux et frais de cette peau exacte, sans surplus ni fléchissement, cette gaine parfaite, ce corps jeune et sa forme étroite, la coulée du buste et les longues cuisses, cette résistance et cette souplesse, la minceur de la taille et le pli profond de la hanche soulevée.

— Écoute-moi ! implora-t-il. Veux-tu que je divorce ? Que je t'épouse ? Je peux perdre tout. Mais pas toi !

Elle le regardait, l'œil fixe, détachée de tout, hors du débat.

— Dis-moi que c'est un caprice ! J'attendrai. Je ne peux plus vivre sans toi !

— Laissez-moi partir !

Il marcha sur elle. Elle fit front. Pourtant elle sentait sa terrible force d'homme frustré.

Elle dit fermement :

— Je préfère que vous ne deveniez pas odieux.

— C'est toi qui es odieuse. Dis seulement pourquoi !

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Une impossibilité.

— J'en étais sûr. Un homme jeune. Avoue ! J'essaierai d'admettre.

Un garçon de ton âge ?

— Si j'aimais, je vous l'aurais dit.

— C'est un moment. Cela reviendra. Tu m'as aimé...

Oui, peut-être. C'était lointain. Il était délicat, attentif. Par lui elle avait connu les plaisirs que les jeunes négligent dans leur hâte. Par lui, elle avait su ce que son corps pouvait lui donner. D'où venait qu'elle y pensait sans que rien en elle s'émût ? Elle dit pourtant, sans y croire : « Peut-être » et elle le vit reprendre espoir, encore hagard, comme après un accident qui aurait pu être mortel.

— Pardonne-moi ! Je ne voudrais pas te paraître exigeant ou indélicat !

Il s'excusait. Elle en eut pitié.

— Tu reviendras ? Promets-le ! Demain ? Je ne vivrai pas jusque-là !

Ses mains tremblaient un peu. Elle les sentait vieilles, vidées de force.

— Je reviendrai. Mais pas demain. Demain vous faites une conférence.

— Je rentrerai ici à la nuit.

— Ce sera trop tard.

Il se ressouvint des obstacles. Une famille. Des apparences à sauvegarder.

— Dînons ensemble avant.

— C'est trop loin.

Pourtant la route si connue la tentait encore. Elle rentrerait aussitôt.

— Je t'en supplie, au moins cela ! Ta présence ! Fût-ce en public !

« Il va pleurer encore », pensa-t-elle, excédée.

Oreste aurait-il jamais ces humilités ? Non ! Il devait commander !

Elle avait commencé d'avancer vers la porte. Lunois n'avait pas eu un geste. Un déclic de serrure, un battant ouvert, et elle retrouverait le soleil, la mer, la vitesse à travers l'espace. Il y aurait Oreste qui rentrerait ce soir. Il dirait n'importe quoi sur les cours des métaux rares, les ennuis de « l'exploitation, les solutions apportées. Mais ce serait sa voix ! Maria écouterait, approuverait comme toujours avec son accent un peu chantant à la fin des phrases. Peut-être un jour se laisserait-il de sa maîtresse, et Maria et lui seraient de nouveau si unis qu'elle pourrait les aimer comme autrefois, et non de cet amour déchiré.

— Ma petite fille, disait Lunois.

Elle tourna le bouton de cuivre, sentit à travers le gant ses ciselures.

— Promets ! Je ne veux pas te perdre !

— C'est entendu.

— Embrasse-moi !

Elle se laissa embrasser. Le goût en resta à ses lèvres. Pourquoi n'avait-elle pu refuser ?

Avant d'embrayer, elle prit une cigarette, l'alluma. Ce goût disparaîtrait...

Elle se souvint du jour où elle s'était violemment jetée dans la mer pour que tout s'effaçât.

Elle avait ce même besoin de purification.

La voiture absorbait la route, la tirait à elle et la rejetait derrière elle aussitôt, sans fin.

S'il n'y avait pas eu d'autres voitures et toutes ces indications pour ralentir, que ce serait délivrant, la vitesse ! Tout rejeter à mesure qu'on le traverse ! Vivre toujours dans l'instant !

Les villes ne montraient que leur plus pauvre aspect, gardaient leur beauté et leur richesse pour les étaler face à la mer. Mais la mer apparaissait entre les cubes de ciment des immeubles tristes, les bâtisses utilitaires, les murs des enclos, les jardins de banlieue aux maigres palmiers.

La mer était toujours là, avec son bleu indomptable, et elle aimait ce bleu tissé à sa vie. Un camion frôla sa voiture. Elle ne comprit pas les injures emportées par le vent de sa course.

Elle traversa Nice au ralenti, reprit sa vitesse.

Lunois l'attendait. Elle fut frappée de sa pâleur. Le cerne de ses yeux le vieillissait. Sans doute avait-il peu dormi, en proie à son tourment. Il était en tenue du soir, bien qu'il fût à peine sept heures, même pas l'heure de diner dans ce petit restaurant faussement rustique, avec ses lambris de roseaux et ses modèles de caravelles suspendus aux poutres apparentes.

— J'ai retenu une table.

De ce coin de la salle, on voyait l'eau calme du petit port, dans la lumière du couchant où flottaient des barques.

— Cela vous plaît-il ? On ne s'y presse que plus tard. Nous aurons le temps de causer.

Elle posa son sac, ôta ses gants. Sur ses mains brillaient les bijoux qu'avait achetés Oreste pour ses anniversaires, au temps où il semblait la remercier d'être née.

— J'ai eu bien de la peine à me défaire des membres de l'Alliance Française qui voulaient m'inviter. Ils ont si peu de distractions !

Il parlait, pour cacher son trouble.

— J'ai failli accrocher un camion-citerne à la sortie d'Agay, tant je regardais les rochers.

— Vous vous tuerez un jour avec vos imprudences.

Les banalités leur prêtaient leur secours, car ils se sentaient le malaise d'étrangers forcés à une brusque intimité. Choisir le menu leur fut une ressource. La longue carte qu'ils tenaient, chacun de son côté, comme une partition de chant, leur permettait de ne plus se voir face à face et de poursuivre des propos rassurants.

— Ici le caviar est très bon.

— Je n'en mange jamais, dit-elle.

— Que voulez-vous à la place ?

C'était long. Les vins eurent leur tour. Il s'appliqua à s'y intéresser. Elle lui sut gré de cet effort. Mais n'allait-il pas tout à l'heure parler en public ? Il n'avait pas le loisir de se perdre dans sa souffrance. Il but plus que de coutume et parla beaucoup.

« Il s'empêche de penser, lui ! Mais moi, j'en ai le temps... Que tout cela est inutile ! Pourquoi suis-je venue ? »

Le maître d'hôtel dit avec déférence :

— Notre Vouvray est au goût de Mademoiselle Servoz. Nous en avons de la meilleure année.

C'était vrai que toute la Côte était depuis longtemps son domaine. Qui sait si elle avait, mangé là avec Oreste, ou la bande, ou le seul Yvan ? Avait-elle si peu changé ou était-ce ses bijoux qui la faisaient reconnaître ? Ou tout simplement parce qu'elle était la fille d'Oreste Servoz ?

Elle répéta en elle-même : « La fille d'Oreste » et d'un coup sentit le double sens du mot. La fille d'Oreste, c'était celle qu'il exhibait.

— Alors on vous connaît partout sur la Côte, dit Adrien Lunois, rembruni.

— Comment autrement ? Mon père est un des rois de cet empire fait d'hôtels de luxe, de restaurants, de casinos et de salles de jeu. N'avez-vous jamais joué ?

— Non. J'aurais trop peur de perdre. Je connais mon peu de chance.

Elle n'aima pas cette allusion. Il ne pouvait donc pas se dominer ? Autour d'eux, les tables vides se garnissaient de couples. Tous les lieux qu'elle connaissait, de la Riviera à Marseille, n'admettaient pas la solitude. Y avait-elle jamais rencontré ce scandale qu'est la femme seule ? Le couple était l'unité. La partie à quatre, l'ordinaire réunion.

Davantage n'était usuel que dans l'extrême jeunesse. Alors il lui resterait à essayer Ross. Puis, après Gilbert Ross ?

Pour la première fois elle regardait là-bas, dans ce vague développement des futures perspectives, ce qu'elle serait, ce qu'elle ferait, comment elle penserait un jour à ce dîner, à cet amour voué à elle, le plus profond peut-être, le plus désespéré. Elle eut pitié d'elle, de lui, se reprit. Après tout, il n'y avait que le présent. Qu'importait le futur, ce trou d'ombre ? Plus tard, elle verrait.

— À quoi rêvez-vous, ma petite fille ?

Elle rappela la vie dans son regard, l'examina avec sa lucidité revenue, tenta de lui sourire.

— Je pensais à plus tard. Ce qui est fou ! Comment pourrait-on prévoir ?

— On le pourrait peut-être pour soi. Mais il y a les autres.

— Les autres ? dit-elle en écho.

— Oui. Ce qu'ils vous imposent d'être ou de devenir.

Elle leva la tête et violemment rougit.

Elle venait de rencontrer le visage connu, de buter aux larges épaules. La carrure d'Oreste occupait la glace battante de la porte ouverte sur le port. Le ciel blanchissait derrière lui et les lumières de la salle pâlissaient son visage. À la hauteur de son épaule une tête de femme semblait s'appuyer sur lui.

« Juste de ma taille, juste de ma taille ! » se dit Maïté, le cœur crispé comme s'il n'allait plus battre.

Oreste entrait, avec cette fille.

— Qu'avez-vous ? s'informa Lunois.

— Rien... un malaise...

Elle but d'un trait.

— Cela va-t-il mieux ? Voulez-vous que nous sortions ?

— Oui, oui ! C'est cela.

Elle balbutiait, éperdue. Elle eût voulu disparaître, mourir ! Ne plus les voir ! Et pourtant elle les cherchait.

À peine avait-elle vu cette fille, aussi jeune qu'elle, des diamants à son cou, des yeux sombres, la bouche violemment fardée. Pourquoi blonde ? Elle l'avait vue brune. Était-ce la même ?

Elle eût voulu les dévisager, mais ils avaient déjà glissé derrière elle. Elle ne pouvait plus les transpercer de ses regards, les tuer de sa fureur. Peut-être s'étaient-ils esquivés sans que, dans son trouble, elle eût décelé la manœuvre.

Lunois avait hélé le maître d'hôtel.

— Mademoiselle est souffrante.

— Veut-elle un docteur ?

— Non ! non ! protesta-t-elle, je vais mieux. Le grand air me remettra.

— L'addition, je vous prie, dit Lunois.

Le maître d'hôtel tira son calepin. Que cette addition durait ! Lunois tendit des billets.

— Vous donnerez la monnaie au garçon.

Il passa en avant. Alors elle se retourna.

Là-bas, à une petite table, ils étaient tous deux, serrés parmi les couples. Elle tournait le dos ; mais lui la regardait. Alors elle leva la tête et le fixa avec défi ; puis, ostensiblement, s'accrocha à Lunois.

Sur eux qui s'éloignaient, elle sentait le regard d'Oreste. Il la transperçait comme un trait de feu. Par bravade, quand le battant de verre de la porte la força à se séparer de son compagnon, elle fit un geste vers lui comme pour réclamer son appui. Ah ! que là-bas, il comprenne qu'elle avait un amant ! Qu'il en souffre s'il pouvait en souffrir !

— Vous sentez-vous mieux ? dit près d'elle la voix angoissée qu'elle eut peine à reconnaître. Adrien Lunois lui offrait le bras pour l'aider à marcher. Mais elle n'en avait plus besoin : Oreste ne la voyait plus.

Elle assura :

— Mon malaise est presque passé. Je peux marcher seule.

La mer flasque léchait le quai du petit port où oscillaient à peine les barques. La nuit roulait ses blancheurs d'étoiles. L'odeur marine se mêlait à des relents vaseux.

« Tout est pourri, pensa-t-elle. Tout est gâté. Oreste n'est qu'un viveur... Et que suis-je ? Rien de mieux que lui. »

Elle aussi cherchait le plaisir. Elle aussi n'était pas capable de tout dédaigner par amour. Non, elle n'était pas capable de souffrir

noblement. Elle avait pris Lunois... Lunois valait mieux qu'elle !

Elle le regarda. Son air de souffrance lui conférait une sorte de beauté. Elle n'avait jamais à ce point remarqué comme son masque attestait une origine latine. Il était de la même race qu'Oreste. Par sa structure, il lui ressemblait.

— Que voulez-vous faire ? Voulez-vous venir vous reposer à mon hôtel ?

Sa sollicitude la toucha. Elle avait besoin qu'il fût là, qu'elle ne fût pas abandonnée à elle-même. Mais, si elle le suivait, n'allait-elle pas affronter encore son désir ou son désespoir ?

Il le devina peut-être.

— On peut rester au salon de l'hôtel. À cette heure il n'y aura personne.

— Je préfère le grand air. Marchons.

Ils longèrent le golfe, la mer obscure.

— Venez à la conférence. Je ne peux me dispenser de cette corvée. Ensuite, je vous raccompagnerai.

— Ne changez rien pour moi. Allez faire vos derniers préparatifs. Laissez-moi ici. J'y suis très bien, je vous assure.

Sur un des bancs, face à la mer, un couple s'enlaçait. Elle les regarda avec envie. Elle n'avait plus que du dégoût. Toujours ces gestes ! Toujours ce plaisir, venu d'un autre et pourtant n'éclatant qu'en soi ! Cette explosion de délices, sensible seulement à sa propre chair ! Ce besoin de se retirer en soi-même pour mieux savourer ! Où était la perte de soi en un autre ? Ce bonheur que donnait la seule présence ?

La main d'Oreste se dessina dans sa mémoire, éclairée par la lampe du tableau de bord. Elle sentit le poids de cette tête appuyée à elle tandis qu'il s'était assoupi. C'était là le bonheur, le seul bonheur de cette terre : celui de cet abandon dans le sommeil !

— Attendez la fin de ma conférence pour repartir. Je serais trop inquiet de vous savoir seule sur la route. Si votre indisposition allait vous reprendre, comment conduiriez-vous ?

— J'ai l'habitude.

— Malgré l'habitude, peut-être à cause d'elle. Ne me laisse pas dans cette angoisse. Je ne saurai plus ce que je dirai. C'est peut-être un motif futile. Mais mon anxiété...

Elle eut un mouvement de compassion.

— Je resterai.

Il la prit aux épaules, la serra contre lui, sans oser chercher sa bouche, et, en s'incrutant en lui, elle pensait à la fille qui, tout à l'heure, appuyait sa tête à une épaule, dans cet arrondi du torse que fait le mouvement du bras, dans ce cintre protecteur et tendre.

— Je viendrai vous écouter, promit-elle.

— Me permettrez-vous ensuite de vous raccompagner ?

Elle hésita une seconde. Tant d'amour, pourquoi ? Ne pouvait-il se détacher ? Quel sort liait un être à un autre être ? C'était absurde et déchirant.

— Qu'explique votre conférence ? demanda-t-elle.

Il fut étonné de la question. Son bras retomba. Devinait-il qu'elle était redevenue indifférente ? que la minute où il aurait pu la fléchir était passée ?

— On n'explique rien en amour.

— C'est pour cela qu'il faut ne s'en vouloir de rien, dit-elle. On n'a de pouvoir sur rien !

Soudain, elle eut une enfantine envie de pleurer. La mer frappait le sable à petits coups, comme bat un cœur. Elle se disait : « On ne peut rien et rien ne fera qu'Oreste revienne dans le cercle étroit de notre amour. Et rien ne fera que je puisse aimer cet homme qui souffre par moi ! Et pourtant nos corps se sont accordés ! Et pourtant ce que j'ai connu par lui, aucun autre ne me l'avait donné ! »

Elle tendit la main vers lui, lui prit le bras. Elle se sentait abandonnée de tout, même de lui qu'elle avait abandonné.

« Qu'il garde ma main ! que je sente au moins sa peine ! » Il lui fallait cette chaleur, cette présence. Elle dit : « Allons ! » et l'entraîna vers la ville.

Ils revinrent dans la nuit. Elle conduisait d'une main sûre. Par la glace inclinée, le vent battait avec son odeur marine. Elle dit :

— Elle s'est très bien passée, votre conférence.

Il eut un mouvement d'auteur, répondit trop vite :

— Elle vous a intéressée ?

Quelle naïveté lui donnait sa vanité ! Pendant qu'il dissertait, elle s'était demandé jusqu'où pouvait aller sa pénétration, puisqu'il n'avait pas deviné qu'une raison irrésistible l'avait poussée à quitter au plus tôt le restaurant, et qu'il n'avait pas même vu son émotion lorsque Oreste était entré avec cette fille.

Elle tenta pourtant de le complimenter, mais il avoua :

— À force de parler de l'amour, on croit savoir. Et je ne sais rien. Qu'est-ce qui peut expliquer pourquoi un être vous devient si frénétiquement désirable qu'il efface le monde ? J'ai jadis aimé les choses de la terre, et je ne sais plus ce qu'est un paysage, un ciel, un soleil. Tout meurt et n'est plus que cendres.

Elle ne pouvait pas lui répondre : « À cause de lui, c'est vrai que tout s'est éteint. Et pourtant, j'ai été sensible aux soirs d'été, aux nuits, à la mer ! »

— Où dois-je vous arrêter ? demanda-t-elle.

— N'importe où sur votre route. À Toulon, si vous voulez. Mais ne puis-je vous accompagner plus loin ? À Cassis il y a une gare.

— Un peu hors la ville. Il faut monter.

— Je le puis encore. Vous me laisserez à votre grille. Je serai au moins près de vous tout le temps possible et je verrai où vous vivez !

Il lui prit la main. Elle la retira.

— Pourquoi es-tu si dure ? Qu'as-tu contre moi ?

— Rien. Rien.

Elle tourna vers lui son visage : juste le temps d'apercevoir la lèvre qui tremblait un peu, les narines plus ouvertes, son air de souffrance. Elle murmura :

— N'ayez pas de la peine ! Je ne le veux pas !

— Alors ?

Il avait posé sa main sur son genou. Elle en sentait le poids et la tendre pression de la paume resserrée sur elle. « Qu'il n'ose pas plus ou je fais une embardée ! » Elle s'écarta un peu. La main suivit.

Alors elle dit entre ses dents : « Cessez ! » Et il obéit comme un enfant.

Les arbres défilaient, à peine suscités en blancheurs cendreuse qui retombaient, écroulées d'un coup, happées par la nuit. Elle se disait les noms des bourgs, des villes, apparus toujours par leur côté d'usure, de crasse, de déchets, d'utilité industrielle. Elle accélérail malgré elle et Lunois ne parlait plus. S'exprimer était vain. Rien de communicable. Du bruit, pour soi. Pas plus.

« Pourquoi n'allons-nous pas vers la mort ? » pensa-t-elle. Mais l'instinct subsistait : elle évita de justesse une voiture, cria d'un cri sans forme, strident et qui semblait exprimer la douleur.

— D'un peu plus... dit Lunois.

— Oui. Dommage, peut-être.

Il eut un geste qu'il ne put dompter, lui posa la main sur l'épaule et elle sentit de nouveau avec impatience le poids de cette main.

— Je vous supplie, implora-t-elle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas moi-même.

— Vous portez un terrible amour !

Elle faillit faire une embardée, redressa à temps.

Ses réflexes jouaient avec certitude. Elle en fut surprise comme si, sans elle, ses mains avaient agi.

« Un terrible amour », avait-il dit. Ah ! Il ne fallait pas qu'il comprenne !

— Vous êtes stupide. Personne. Je vous l'ai dit !

— Alors ?

Il revenait à l'espoir, avec cet entêtement de la vie qui ne tend qu'à être.

— Alors, ma petite fille, pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

La route adjacente descendait vers la mer. Elle la reconnut. Il fallait s'y engager pour aboutir à la grille. Mais il fallait vider Lunois. Le vider. Le terme la frappa par sa brutalité.

— Où voulez-vous descendre ?

— Ne vous occupez pas de moi. Je remonterai à pied. On j'irai à l'hôtel. Ici, on me connaît.

L'élan était donné, la voiture engagée sur le chemin. Les poussières de silex crissaient sous les pneus, rejaillissaient en pluie bruissante. Elle arrêta devant la grille. Il ouvrit la portière, puis brusquement se rejeta vers elle, écrasa son visage contre son visage, l'immobilisa.

Elle opposa à son baiser ses lèvres dures, et pourtant elle avait pitié, et quand il fut debout et qu'elle vit sa haute taille, sa largeur d'épaules, ce corps d'homme qui a vécu et qui va descendre vers la mort, elle eut un instant d'attendrissement.

De la main, elle lui fit un signe léger, dont elle ne savait elle-même ce que par là elle voulait lui dire, si ce n'est qu'elle projetait ainsi vers lui un peu de sa vie, à travers l'air, la distance, l'adieu.

— D'où viens-tu ?

Oreste était là, en tenue de soirée, sous la lampe du péristyle. Elle le vit, stupéfaite, s'approcher d'elle. D'un geste brusque, il détendit le bras, et la bague saillante vint si brutalement frapper sa joue qu'elle ne put retenir un cri.

— Quel est ce vieux que tu embrasses ?

Ce n'étaient plus des mots ni une voix humaine ; quelque chose de rude, de primitif, de presque animal y hoquetait.

Elle porta la main à sa joue, la retira humide d'un liquide gluant. Elle saignait.

— Quelle brute tu fais ! dit-elle.

Elle reprit souffle. Son cœur battait si fort qu'elle n'entendit un moment que ce bruit.

— Et toi, comment te conduis-tu ? Un vieux ! Un homme dont tu pourrais être la fille !

N'allait-il pas encore frapper ? Elle ferma les yeux. Mais il n'avança pas. Elle l'entendait haleter, comme sur le rythme de son propre cœur.

— J'ai le droit ! dit-elle, moi, je n'appartiens à personne. Je n'ai rien promis à personne !

— C'est pire !

— Pire que de tromper Maria ? Avec une entretenue qui n'en veut qu'à ton argent ? À ton seul argent !

— Et toi que cherches-tu ? Pas l'argent, j'imagine ! Il ne t'apporte rien, ce vieux ! Que sa déchéance et sa salacité ! Ah ! Tu ne t'attendais pas à cela ! Je vous ai vus ! J'étais derrière les lauriers. Il s'est jeté sur toi. Si j'avais eu une arme, il y passait. Et tu ne l'as pas repoussé ! Ce salaud ! Tu l'attendras demain ! Tu recommenceras demain !

— S'il me plaît ! À qui en dois-je compte ?

— À moi ! cria-t-il avec fureur.

Elle s'attendait de nouveau au coup, à la bague frappant sa joue. Elle eut le geste de défense des enfants : s'abrita sous son coude relevé. Mais il ne fit aucun mouvement. Ses mains, retombées étaient blanches sur l'habit noir.

Elle abaissa son bras, interdite de n'avoir pas reçu le coup et de le voir là, sans violence, la tête penchée, sans regard vers elle, comme absent. À présent il respirait plus bas, vidé de sa force. Elle eut envie de l'appeler : « Oreste ! » et de se jeter contre lui. Ah ! pourquoi cette envie ? Elle la domina, leva la tête, l'interrogea avec insolence :

— C'est tout ?

Sans lui répondre, il s'écarta.

Alors elle entra dans le hall, essuya du doigt le sang qui glissait jusqu'à son cou, fit jouer exprès sur le pavé de marbre le bruit de ses hauts talons. Qu'il entende qu'elle s'éloignait !

Les talons sonnaient sur le carrelage, noir et blanc, comme celui d'un jeu d'échecs. Ils s'étaient mesurés, et il avait perdu. Pour sûr, il savait à présent qu'il n'aurait jamais barre sur elle, qu'il n'avait plus le droit de rien dire, et elle exagéra le bruit de ses talons victorieux.

Un instant, elle crut qu'il allait la poursuivre, retrouvant sa rage d'être nargué, parce que la porte d'en bas avait battu. Elle se retourna pour faire front : elle ne vit rien que le jeu d'échecs vide, sans roi ni reine, et cette idée de jeu la poursuivit jusque dans son appartement. Devant la glace qui formait panneau dans l'entrée, elle se vit avec égarement, échevelée, le regard fixe sous cette ligne brisée des sourcils, cette ligne qu'elle avait toujours interdit qu'on épilât parce qu'elle la tenait de lui, comme elle tenait ce teint sombre, gorgé de sang et de violence, et ces mains qui sur sa robe pendaient à présent, semblables aux siennes, inertes, découragées.

Elle eut, en éclair, le ressouvenir de leur forme, la nuit où il avait laissé tomber sa tête sur son épaule et où elle avait senti son confiant abandon. Jamais plus, jamais plus il n'aurait foi ! Les défiances, les accusations de ce soir les sépareraient à jamais.

En somme il valait mieux partir, et, comme elle pensait au départ, elle entendit grincer la grille.

Elle courut à la fenêtre, vit sa petite Lencia s'éloigner. Elle la vit monter la route. C'était lui qui avait pris la voiture qu'elle n'avait pas rentrée, la première qu'il avait trouvée sans doute.

Sur la pelouse sombre, se détachaient les raies brillantes des fenêtres de Maria. Avait-elle été éveillée par le bruit de leurs voix ou seulement par celui de la grille ?

Un enfantin besoin d'être rassurée la poussa vers cette chambre. Elle se glissa dans l'appartement obscur, gratta à la porte.

— C'est toi ? demanda Maria.

Elle était un peu soulevée sur ses coussins, et la regardait avec un étonnement déçu.

— Je croyais que c'était Oreste qui revenait. Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Ce n'est donc pas toi qui es repartie avec ta voiture ?

— Tu vois bien !

Un flot de sang colora la joue pâle. Maria se dressa sur le coude.

— Pourquoi a-t-il pris ta voiture ?

— Je ne l'avais pas rentrée.

— Je ne comprends pas ! Il est parti !

Elle eut un geste vers son front comme pour chasser une idée.

— Si tard parti ! Cela m'étonne.

— Tu sais bien qu'il aime les courses nocturnes, les routes libres...

— Oui. Peut-être...

Elle reprit, presque durement :

— Et toi ? Que fais-tu là ? Va te coucher. Tu dois être lasse.

D'où venait cette impatience ? Que regardait-elle avec ce regard perdu ? Songeait-elle qu'il pouvait être allé rejoindre une femme ? Était-elle capable de voir enfin la vérité ? Avait-elle cessé enfin de se protéger instinctivement contre les trop cruelles évidences ?

Elle pensa à Maria avec une tendresse soudain déchirée, s'interrogea sur elle, se pencha à la fenêtre de sa chambre pour voir si elles étaient toujours là, les lignes lumineuses des persiennes sur le gazon sombre, les vit, eut un élan pour retourner chez Maria, n'osa pas, respira la nuit.

L'humidité marine avait l'odeur iodée des plages où, avec Yvan, elle avait joui de l'été. Elle eut un petit regret, non de lui, mais de cet été-là si accablant de chaleur et de lumière, de leurs corps accordés, de la joie de se sentir jeune. Jamais plus, à présent. Jamais, lui sembla-t-il.

L'électricité illuminait le lit qui l'attendait, ouvert, le pyjama de chantoung étalé sur la couverture. Elle commença à dégrafer sa robe, vit sur ses souliers clairs la trace brunâtre qu'avait laissée le sable

mouillé, lorsqu'elle marchait, trainant après elle un homme qui souffrait.

« Après tout qu'y puis-je ? »

Elle en chassa l'image importune, entendit la voix qui lui avait reproché tout à l'heure « ce vieux, cet homme dont tu pourrais être la fille ». Pourquoi Oreste le disait-il avec cette violence et cette horreur ?

Alors la sonnerie ébranla la maison, prolongée, percutante. Elle l'entendit comme un cri sans fin, bondit dans l'escalier, vit deux hommes devant la grille, y courut.

— Madame Servoz ? dit l'un.

— Oui.

Elle répondait sans penser à rien qu'à sa hâte, qu'à son effroi.

— Monsieur Servoz...

— Il est mort ? s'entendit-elle dire.

— Non. Blessé. Gravement. Sur la route. Il s'est jeté sur un camion.

— Où ? Conduisez moi !

Elle oubliait tout : Maria qui avait peut-être entendu, les domestiques réveillés. Elle n'était que hâte.

L'homme conduisait avec ses grosses mains. Elle eût voulu se jeter dans l'espace, le fendre en trombe, arriver !

Oreste devait perdre son sang. Elle aussi perdait son sang. Elle aussi était blessée. Elle, aussi pouvait mourir.

— Il est mort, dit soudain l'homme. Il l'était quand nous l'avons trouvé en montant à la gare prendre le service.

Puis il se tut. Cette femme qui ne disait rien lui faisait peur.

— Les constatations seront achevées. Vous pourrez le prendre, ajouta-t-il.

« Sans moi ! sans moi ! Il est mort sans moi ! » Elle le criait sans parole. Elle n'était plus que ce cri muet. Puis, elle s'assura : « Ce n'est pas possible ! » C'était une erreur, un cauchemar dont elle allait s'éveiller. Il était là, tout à l'heure, furieux, dressé contre elle. Pourquoi ne s'était-elle pas jetée dans ses bras ? Tout eût été oublié... Quelle force l'avait retenue ?

On traversa un passage à niveau. Le choc des rails la projeta contre le conducteur. L'homme dit :

— Il n'a pas vu les feux. C'est à lui la faute.

Elle reconnut la route, ces arbres tordus, ces pins desséchés de soleil sur ces collines pierreuses.

Un rassemblement barrait le chemin. Le camion haut, un peu penché, des débris, et, par terre, une bâche. L'homme avait freiné, l'aidait à descendre. Elle courut.

— Ne regardez pas ! dit une voix.

Le visage était sanglant, rayé de sombre. Un œil regardait sans regard, du fond d'un monde inconnu. C'était lui et ce n'était pas lui. Rien qu'une ressemblance terrible.

— Vous êtes Madame Servoz ? dit une voix qu'elle entendit avant de tomber.

Maria ne vit le cadavre que correct, sanglé dans sa tenue du soir, la tête bandée. Le visage s'était détendu, avait cette paix de l'absence. On avait poussé le fauteuil roulant tout contre le lit et elle avait pu appuyer sa main sur cette poitrine immobile, caresser ces lèvres et sentir le froid de la substance inerte qu'il était devenu.

Elle le regardait sans larmes, prise par le désir de mieux le voir, de l'incruster en elle, d'absorber tout ce qui pouvait encore lui venir de lui, de l'incorporer. Elle s'opposa à un enterrement dans les limites ordinairement prescrites. Elle eût voulu le garder sans fin.

Elle prenait ce que Madeleine apportait pour la soutenir, pourvu qu'on ne la dérangeât pas, qu'elle pût rester là, le garder à elle.

— Il change, disait Madeleine avec le bon sens des gens habitués aux soins matériels. Madame ne trouve pas qu'il serait temps ?

Elle ne répondait pas, faisait seulement le petit geste des enfants obstinés, secouait la tête.

« Ils sont si riches que même les lois ne les touchent pas », disaient les domestiques lassés, presque horrifiés par cette présence funèbre. Mademoiselle en était malade. Un médecin était venu. Il avait ordonné des remèdes pour dormir. Il avait parlé de traumatisme mental. Et depuis, elle dormait ou allait, titubante, dans cette chambre où le mort demeurerait toujours.

Du fond de son anéantissement, elle était transpercée par le regard de Maria. Elle eût voulu l'aider ; mais comment l'aider ? Leurs douleurs mêmes étaient si différentes ! Maria ne vivait plus qu'attachée à ce visage et, elle, évitait de regarder ce mort qui avait pris la place d'Oreste.

À cause des somnifères, elle ne se mouvait plus que dans un monde cotonneux où tout s'estompait. Si elle n'eût porté cette lourdeur dans sa poitrine, cet intolérable poids soudé à elle, elle eût pu croire vivre parmi des phantasmes. Elle allait se réveiller et le cauchemar prendrait fin : ce cauchemar à épisodes tour à tour tragiques d'immobilité ou pleins de pas, de voix, de chuchotements des gens venus, qu'on avait ordre de ne pas recevoir, et qui, sur le seuil, parlaient à voix basse. Et ces monceaux de cartes et de lettres, équilibrés sur le plateau d'argent et tendus à chaque courrier par un domestique attristé, c'était comme une entrée de théâtre bien réglée.

Elle jetait un coup d'œil sur le paquet, reprenait son engourdissement.

Pourtant elle reconnut l'écriture familière, ouvrit la lettre lut : « Ma pauvre petite fille », n'alla pas plus avant, déchira.

Oreste disait autrefois : ma petite fille, et il avait crié, avec une suffocation de dégoût : « Ce vieux ! Un homme de mon âge ! » De dégoût et de jalousie ! Non pas de jalousie, ce n'était pas possible ! Elle prit un nouveau cachet. Il fallait que tout se tût.

Lorsque les employés vinrent pour les mesures funèbres, le somnifère avait modéré tout, même sa douleur. Elle les guida. Ils firent vite. Maria était là et son regard les effrayait. Mais, avec elle, ils parlèrent sans fin, exhibant des catalogues.

— Oui, oui, répondait-elle en somnambule, et elle acceptait tout : les bois incorruptibles et les poignées d'argent, et ce projet de monument où un escalier à vis descendait jusqu'à la profondeur requise, pour supprimer ce qu'a d'affreux le poids de la terre.

L'employé déployait des plans et des dessins.

— Cette disposition a été réalisée au cimetière de Passy. Une seule fois. Les frais étant considérables. Et ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux Marseille que Cassis ? Une grande ville. Pour le prestige.

Elle coupa court au projet. Maria désirait qu'il restât près d'elle.

Le soir, comme elle venait pour la dernière veille, Maria demanda :

— Veux-tu nous laisser ? Je veux être seule.

Elle le disait de sa voix changée, baissée d'un ton, comme rongée par la douleur.

Maïté sortit.

Alors elle erra dans ce qui avait été l'appartement d'Oreste. Qui sait s'il ne gardait pas là quelque image de cette fille ? Elle avança vers le bureau. Un paquet de cigarettes attendait ce geste vif qu'il avait pour le prendre en partant. Une feuille blanche traînait sur le buvard. Elle en abattit les volets de cuir. Rien n'y était caché. Le trousseau de clés jeté sur la table, l'avait-il été lors de son dernier départ, ou l'avait-on retrouvé sur lui ?

Les tiroirs contenaient des papiers d'affaires. Elle regarda le secrétaire, hésita un moment, prit la clé, ouvrit l'abattant d'un seul

coup. Deux photographies étaient là, dans cet espace décoré comme un tabernacle, entre des miroirs et des colonnettes : celle de Maria debout, avant la maladie, et la sienne, au temps où elle était une très jeune fille, à son premier bal où elle avait dansé la première danse avec lui, comme s'il avait voulu les garder là, toutes deux encore intactes.

Elle ouvrit alors les tiroirs, et d'autres photos en jaillirent : toute l'histoire de son amour pour Maria, toute l'histoire de sa vie, à elle, depuis le petit visage informe de nouveau-né jusqu'à sa minceur de jeune fille en maillot de plage.

Et l'autre ? Où était l'autre ?

Elle déplaça les carnets de chèques, les stylos abandonnés, toute une série de briquets et de porte-cigarettes, les lettres, soigneusement réunies et qui étaient de l'écriture de Maria.

Avait-il pris des précautions ? Rien n'était là de cette étrangère.

La mort d'Oreste Servoz fut commentée par les journaux. Les domestiques seuls les lurent. Les obsèques dans le grand matin furent presque clandestines pour éviter l'affluence. Malgré tout il y eut des journalistes, des gens d'affaires et ces relations d'autrefois qui s'étaient peu à peu éloignées, mais revenaient, attirées par le malheur.

Maïté traversa ces heures dans une torpeur hébétée. À peine reconnut-elle Yvan, dont elle trouva la présence déplacée. Maria, traînée dans son fauteuil, ne quitta pas des yeux la bière ruisselante de vernis, d'ornements d'argent, pareille à un coffre précieux, comme si elle voyait par transparence ce visage tendu et grave, qu'elle se défendait mal d'unir dans sa mémoire au visage d'après l'amour.

Dans la maison, vide de lui, Maria s'enferma dans sa solitude, peut-être pour mieux le retrouver. Maïté fit alors sans fin le rappel de ses souvenirs. Sans fin, elle évoquait leur dispute, le dernier soir. Elle s'épuisait à essayer d'en répéter les termes. Les mots fuyaient. Mais lui, restait là, les mains pendantes sur le noir de son habit, dans son attitude de vaincu.

« Il s'est jeté sur le camion » concluait l'enquête. Il allait trop vite. Les feux rouges du camion arrêté avaient échappé à son attention. Sa vitesse ne lui avait pas laissé le temps d'une manœuvre. Aucun essai de changement de direction n'avait été constaté. Pouvait-il, lui, si aguerri aux imprévus de la route, n'avoir même pas tenté un braquage ? N'avait-il vraiment rien vu ? Quelle préoccupation avait été assez tenace pour l'empêcher de rester en éveil ?

Un terrible soupçon la traversait. Si, de quelque manière, elle avait été la cause de l'accident ?... Elle essayait de nouveau de retrouver les phrases qu'il avait dites, celles qu'elle avait répondues, s'enlisait dans des souvenirs confus.

Mais le procès-verbal disait : « Il s'est jeté sur le camion » et les mots s'emparaient d'elle, la poursuivaient sans fin. « Il s'est jeté. » C'était le pire. Cette mort, l'avait-il voulue ?

Même près de Maria elle ne pouvait repousser l'obsession, même près de cette douleur qu'elle enviait d'être pure et de ne mêler au souvenir d'Oreste que des souvenirs de bonheur.

Un soir, Maria dit soudain :

— Je me demande comment il n'a pas évité ce camion. Il était si adroit, si maître de sa voiture et de lui-même ! Ses réflexes étaient si sûrs !

— Il allait trop vite.

— C'était sa manière de conduire. Jamais rien ne lui est arrivé. Mais ce soir-là...

Elle s'arrêta. Qu'allait-elle dire ? Pensait-elle, elle aussi ?... Mais non ! Ce n'était pas possible ! Elle ignorait que ce soir-là, ils s'étaient affrontés.

Maria reprit :

— Jamais je ne l'avais vu aussi nerveux. C'était comme...

Elle s'arrêta encore.

Maïté fit, le souffle coupé :

— Que veux-tu dire ?

— S'il pressentait... Dans mon pays on croit aux prémonitions. Oui... Ce devait être cela...

Puis elle baissa la tête, reprit la tapisserie interrompue.

Oui, elle n'avait aucun soupçon. Elle vivait dans la paix.

« Et moi ! Et moi, pensait Maïté, je cherche sans cesse nos paroles. Que lui ai-je dit ? En quoi l'ai-je troublé de colère ? L'ai-je tué avec des mots ? »

Et les mots toujours la fuyaient. Mais il y avait eu ce baiser, ce baiser qu'il avait vu. « Ce vieux ! Cet homme de mon âge ! » avait-il crié dans sa fureur.

L'existence continuait. Maria reprenait ses laines. Le bouquet s'animait de plus d'éclat depuis qu'elle le brodait près de sa robe noire, de son deuil strict. Au crépuscule, elle se faisait porter au cimetière. Le tombeau était près de la porte. Elle le voyait sans entrer, bien qu'elle eût la permission de faire avancer sa voiture jusqu'à la tombe. Elle en avait usé d'abord. Mais cela ne la rendait guère plus proche de lui : trop de profondeur horrible l'en séparait.

— Est-ce une de tes amies qui vient porter des fleurs ? Ce n'est pas la première fois que j'aperçois une jeune fille.

Maïté sentit le flot de son sang l'envahir. « Comment ! cette fille oserait venir ! » Elle pencha la tête, chercha à cacher sa rougeur.

— Tu ne vois pas qui cela pourrait être ? insista Maria. Elle te ressemble un peu.

— À moi ?

— Je ne l'ai vue que de loin ; mais c'est ta taille, ta silhouette.

— Aucune de notre bande ne me ressemblait.

— Vraiment ? fit Maria.

Maïté eut peur d'en avoir trop dit, corrigea :

— Du moins je le crois. Tu sais, les ressemblances...

— Oui, soi-même on en juge mal, conclut calmement Maria, et elle reprit son ouvrage. Elle était pâle. Elle avait renoncé aux fards. Mais, en plus, elle avait pâli.

« J'ai eu raison de l'épargner, songeait Maïté. Et pourtant est-il juste que je sois la seule à souffrir ! » Car elle venait de sentir que ce n'était pas fini, que la mort n'avait rien supprimé de sa jalousie, qu'elle se sentait aussi dépossédée que lorsqu'il était vivant. Oui, Maria ne savait rien, et elle seule était frustrée. Elle seule pouvait penser que dans ce tombeau il y avait un amant inconnu qu'évoquait cette fille. Cet amant dont elle ne connaissait rien ! Rien que, peut-être un soir, le temps d'un éclair, le visage d'attente et de désir.

Insidieusement, elle interrogeait Maria. Il lui fallait pouvoir au moins imaginer ce qu'il pouvait être. Et Maria faisait surgir du passé le jeune homme qu'il avait été.

— Quand nous étions pauvres, en Savoie...

Elle décrivait la maison, non loin de la carrière de pierres.

— Quand il rentrait de son travail, il sentait la terre et une sorte d'odeur de source. Il était si fort et si beau ! Tiens ! regarde-le !

La photo le montrait, la chemise ouverte sur le torse où l'on voyait saillir les muscles comme sur les statues des dieux.

— Raconte ! disait Maïté, la bouche humide.

Et Maria racontait son bonheur d'alors, dans ce chalet où Maïté était née. « Comme une chose de nous-mêmes, si à nous que tu étais notre chair. Tu te roulais dans ce grand lit de bois, entre nous deux, avec ta petite tête bouclée. Tu la frottais à sa poitrine. Il t'appelait : « Mon agneau noir » et tu jouais à faire l'agneau. À quatre pattes tu montais sur lui, et tu le léchais doucement. Il riait. Il était heureux ! »

Des administrateurs se faisaient annoncer. Il fallait s'occuper des affaires en cours.

— Reçois-les. Tu es plus instruite que moi, disait Maria. Tu comprendras mieux.

Mais elle aussi était sans compétence. Oreste avait toujours voulu que les femmes fussent dégagées des réalités matérielles, et toutes les deux ne savaient rien de ce monde d'ouvriers, d'usines, de carrières, de mines et de bateaux, de ces trajets figurés sur des cartes marines, de ces échelles de rendements pour chaque filon exploité, de ces graphiques de dépenses et de bénéfices. Tout cela était mort où Servoz avait surveillé la vie.

— Le mieux, disait le notaire, serait de monter l'affaire par actions, de se dégager en partie. Une part de votre capital se placerait hors de l'affaire. L'autre vous assurerait une participation constante aux bénéfices...

— Nous n'avons que trop d'argent, assurait Maria, mais pour ma fille, il vaut mieux...

Maïté, elle, regrettait qu'Oreste ne l'eût pas initiée aux affaires : elle aurait pu vivre dans sa trace, continuer ce qu'il avait fait, voir ce qu'il avait coutume de voir dans ce bureau qui dominait le port, s'asseoir dans ce fauteuil, poser ses mains, où lui-même les étendait, sur l'acajou de la table brillante.

Une peinture vue à l'hôpital de Séville la hantait. Comment échapper à cette image ? Elle enviait Maria et sa douleur calme, l'illogisme de ses croyances, peut-être même son espoir. Pour elle, il n'y avait plus rien que ce cercueil fastueux qui enfermait dans son satin souillé cette chose immonde. La nuit, elle s'éveillait en sursaut, ivre d'horreur.

Pourtant, elle revenait vers cette tombe. Elle se penchait sur ce sombre espace caché. Mais jamais à l'heure où Maria se faisait conduire au cimetière. Elle voulait être seule avec lui.

Pourquoi n'avait-elle pas cédé à l'élan qui l'eût fait se jeter contre cette poitrine où son enfance avait tant de fois cherché refuge ? Peut-être tout alors eût été évité. Pourquoi avait-elle refusé ce geste ? Par moments, elle se sentait coupable comme si elle avait déclenché l'accident.

Un jour, à Marseille, sa voiture rencontra celle de Ross. Tous deux s'arrêtèrent.

— Voulez-vous que nous sortions de ce vacarme ? demanda Ross. Il n'y a qu'à aller se garer au parc Borelli.

Ils trouvèrent de la place non loin des grilles.

— Comment allez-vous, Maïté ? Je veux dire comment supportez-vous votre deuil ? Ce doit être atroce pour votre mère.

— Oui, fit-elle. Et ils se regardèrent en étrangers.

C'était comme après des années et des années d'éloignement, après des pays et des pays traversés.

— Que deviennent toutes ses entreprises ? Ses affaires étaient considérables. Avez-vous quelqu'un pour lui succéder ?

— Oui. Il avait ses délégués. Depuis des années il se faisait suppléer.

Ross regardait autour d'eux les parterres, les fleurs, les gens qui veillaient dans le jardin public sur les jeux des enfants.

— Votre père a-t-il souffert ? S'est-il rendu compte ?

— Non. On assure que ce fut instantané. Il était blessé à la tête.

— Si le crâne a porté, l'hémorragie ne laisse pas le temps...

Ils firent quelques pas en silence.

— Mais comment, lui, si habile à conduire et habitué à prévoir tous les risques, n'a-t-il pas vu les feux ?

Elle dit, retrouvant son angoisse :

— La fatigue peut-être...

— Encore si cela avait eu lieu sur une route à coudes brusques... Mais là, après avoir ralenti au passage à niveau...

— Il n'avait pas ralenti.

Elle avait l'air de répondre à un interrogatoire. L'idée lui en vint. Pourquoi Ross questionnait-il ainsi ? Quels bruits avaient couru dans cette société d'usiniens et d'armateurs pour qu'il veuille des précisions ?

— Pourquoi m'interrogez-vous ? dit-elle.

— À cause de ma stupeur. Je ne peux m'expliquer que cet homme plein de force, et qui n'avait nul vice pouvant amener une défaillance, ait pu manquer à ce point d'attention et de présence d'esprit.

Qu'avait-il supposé ? Elle le regarda bien en face :

— Le propre de l'accident, c'est d'être inexplicable.

— Oui, sans doute.

Puis il parla plus bas :

— Cela a dû vous être un tel coup, à toutes deux ! Tout ce qu'on dit de votre mère, de leur amour... Car, pour le reste, on remet les choses au point, à leur vraie place. Son cas était très particulier. Avec la maladie de votre mère... C'était normal.

— Un homme ne peut-il s'empêcher de faire l'amour ?

— Non. Ni une femme.

— Qu'en savez-vous ?

Il rit, d'un rire embarrassé, puis se reprit :

— Excusez-moi ! Je juge d'après ce que je vois. On pleure un mort et on se donne à un vivant. Voyez Gisèle Raymondeau.

— Qui est-ce ?

Mais aussitôt elle comprit :

— Je savais son existence, mais pas son nom.

Et, soudain, elle se sentit triomphante. Cette fille pourrait oublier ! Oui, elle ne posséderait plus, comme un bien unique, ces souvenirs de l'amour d'Oreste, ce visage de désir, ce visage de béatitude et celui du rassasiement, comblé, détendu, préfigurant

celui de la mort. Oui, cette fille, chaque jour, allait être de plus en plus dépossédée de ces images ! Oui, elle le perdrait, lui, celui qu'elle avait été seule à connaître, seule à garder !

Ross s'arrêta. Sans doute avait-il dit tout ce qui lui importait. Un instant il hésita avant de poursuivre :

— Je voulais vous assurer que vous pouvez disposer de moi, si je peux vous être utile. Yvan aussi. Il voudrait vous voir.

— Il me l'a écrit. Mais à quoi bon ?

— Je sais qu'avec la santé de votre mère, il vous est difficile d'être libre...

Ross pensait aux empêchements matériels. Il ne pouvait deviner qu'en elle il n'y avait plus qu'Oreste, qu'elle était devenue libre, à l'abri de la mort qui lui permettait de tout oser, de poursuivre, dans la solitude de ses nuits, sa terrible quête.

Maria sortait des liasses de photos. Il y en avait dans des albums, d'autres en vrac, tassées dans des boîtes. Cette grande fille si mince, c'était elle, et celle-là aussi qui skiait avec des camarades. Des robes démodées la revêtaient et elle avait, même sous ces robes d'indienne arrêtées trop court et ceinturées trop bas, son port de reine, sa beauté de proportions exactes.

Maria parlait et le passé remontait. Même celui du temps où Maïté n'était pas née. C'était la maison d'enfance, perdue dans une vallée de haute montagne, et la petite route que construisaient les ouvriers. Leur contremaître était grand et beau. C'était Oreste. Il avait un sourire charmant. Maïté le regardait, étonnée de cette grâce juvénile. Ce n'était pourtant pas encore lui. Il n'était qu'ébauche de lui. Comme si un être s'accomplissait, au-delà de la croissance, par un autre devenir.

Maria s'attardait. Elle retrouvait là ses rêveries de jeune fille, cet innocent élan dont il semblait que la pureté n'avait jamais été troublée. Que Maria était limpide !

« Si elle savait tout ce que je suis, et ce que j'ose ! » pensait Maïté.

— Ah ! Qu'il était beau ! s'exclamait-elle.

Là, Oreste la portait dans ses bras, si petite fille. Ici, il la tenait par la main. Dans un groupe de dîneurs, il était assis près d'elle.

— C'était la première fois que nous te prenions avec nous, pour un festival, spécifiait Maria. Tu avais seize ans.

Le bras était encore gracile qui tenait timidement une coupe. Elle n'avait qu'un décolleté très pudique. Oreste était près d'elle, et, en face, Maria, dont on voyait la nuque et le profil, avait cet œil allongé et un peu lourd que tourne vers son visiteur l'odalisque d'Ingres.

— Comme tu étais belle ! disait Maïté.

— Autrefois... Autrefois.

À présent qu'importait ! Oui, elle était prête à consentir au temps, à sa destruction, à la vieillesse. Il fallait que Maïté assurât : « Il ne serait pas content que tu te négliges » pour qu'elle mît quelque bijou, fît venir une essayeuse avec sa collection de nouveaux modèles pour sortir de cette tenue monacale qu'avait choisie son deuil.

Elles passèrent l'été à la bastide. Mais comment l'y retrouver ? Cette chambre, ce lit lui avaient à peine appartenu. Il y avait eu une nuit où Maïté s'était jetée sur cette couche, cherchant sa place. Elle ne sentait plus que son absence : l'odeur s'était évaporée.

Yvan demandait à la revoir. Lunois écrivait encore. Elle lisait les lettres sans émoi, n'y pensait bientôt plus. Son aventure retombait à ce néant qui déjà rongait les images de traversées dans la lumière de l'été et de repos au fond des chambres obscures.

Tout s'effaçait. Tout s'effacerait !

Un sursaut la rejetait vers Oreste. Ah ! le maintenir intact, le garder, l'incruster en elle à jamais !

Elle écoutait Maria parler de lui, elle eût voulu l'interroger davantage, se substituer à elle, savoir tout, le connaître enfin dans son intimité absolue, ne pas se repaître seulement de ce visage surpris par hasard et tourné vers elle avec la douloureuse contraction du désir, et ne pas garder, comme seul trésor, le poids confiant d'une tête retombée sur son épaule !

Mais Maria s'arrêtait au seuil de son secret.

Une impatience la prenait alors, qu'elle usait en tournant autour du bassin, en s'égarant sous les charmilles, en longeant les allées sans fin, coupées entre les buis géants.

Parfois elle se prenait à penser que c'était là, loin de tout, qu'il lui fallait vivre. Elle disait à Maria :

— Pourquoi ne l'apporterions-nous pas ici, dans ce domaine qu'il a choisi ?

— Mais que ferions-nous en hiver ? C'est trop grand, trop solitaire, trop loin surtout de tout secours ! Et pour toi, trop loin de la vie !

Vivre ? Elle n'avait envie de rien que de cette quête incessante, de cet effort désespéré contre l'oubli et l'inaccompli.

À l'automne, dans Cassis déserté, le cimetière redevint un but, une raison d'être. Il y eut de nouveau des distances dans l'espace vide, des points de repère dans un temps sans réalité, ni mesure.

Tous les jours elle allait soigner cette tombe que son provisoire avait préservée du faste. Elle interrogeait le creux de cette chambre étroite où on l'avait descendu. Que restait-il de ce corps ? Il n'était

plus que cette décomposition dont elle avait vu la peinture effarante. Elle touchait la pierre. Rien d'elle ne pouvait aller jusqu'à lui.

Un soir, elle dit brusquement à Maria :

— La nuit de l'accident, nous nous étions disputés. Si sa colère contre moi l'avait rendu inattentif ?

— Non ! Non ! protesta Maria avec violence. Que vas-tu chercher ? Je te l'ai dit : on n'échappe pas à son destin !

Puis elle ajouta, plus doucement :

— Je lui avais souvent déconseillé ces courses nocturnes. Il prétendait que cela le délassait et son goût de la vitesse n'a fait que croître. Chaque fois il a acheté une voiture plus rapide. Si ce n'avait été ce soir-là, ç'eût été un autre soir. Je te l'assure : tu n'y es pour rien !

Elle trancha l'air du plat de la main comme pour effacer une trace. Oui, avec une force passionnée elle lui interdisait de se croire responsable. Voulait-elle par bonté l'alléger d'un doute ? Croyait-elle même la délivrer d'un remords ?

Elle dit encore, les yeux baissés sur l'éternelle tapisserie :

— Ne t'imaginer rien ! Tu n'es cause de rien !

Alors, avec un geste revenu du fond de l'enfance, Maïté s'accroupit pour poser la tête sur les genoux de Maria. Elle attendait la caresse jadis familière : les mains passant doucement sur ses cheveux. Mais il n'y eut pas le geste et, sous sa joue, elle sentit malgré les jambes paralysées, comme un mouvement de retrait.

En allant en ville pour une de ces réunions chez le notaire auxquelles se dérobaient Maria, Maïté aperçut Yvan sur le trottoir en face du Noailles. Il avait légèrement engraisé, poussé déjà hors de la première jeunesse par le confort de la fortune et les habitudes conjugales. Sans doute ne lisait-il plus Laforgue, ni Fargue, ni Éluard. Pour qu'il ne la vît pas, elle ralentit, tourna dans une rue transversale.

En vain elle essayait de retrouver l'écho du désir léger et joyeux qui l'avait soudée à ce corps encore marqué par l'adolescence. Même les images d'Aix lui échappaient. Où était le lit dans la chambre haute ? Quelle teinte revêtait les murs ? Comment, dans le grand rectangle de la fenêtre, se dessinait-elle, la colline de Sainte-Victoire ?...

Elle fit un effort pour suivre les précisions données par le notaire, de cette voix impersonnelle, aussi abstraite que des chiffres. Oui, il était bien certain que passer la main à des actionnaires, réduirait les bénéfices. Mais Oreste lui-même remployait ses excédents. Jamais il n'avait tout dépensé. À présent, l'avion et le yacht ne leur était plus d'aucune utilité. Il suffisait, pour elle et Maria, de garder à peu près le même train de vie.

— J'ai racheté le yacht de votre père, lui annonça Ross qu'elle avait croisé près de la Drague. Cela vous plairait-il d'en user quelquefois ?

— Merci. Je n'ai pas l'habitude. C'était Oreste seul, une des fantaisies d'Oreste...

Elle s'arrêta. Était-il possible de l'appeler toujours ainsi, à présent qu'il était séparé d'elle, hors de la familiarité de la vie ensemble, qu'il avait pris le lointain de la mort ?

— Vous aviez navigué avec lui ?

— Non, jamais.

— Alors, si vous n'avez pas de souvenirs à éviter, une croisière vous distrairait.

Il la regardait interrogativement. Sans doute proposait-il à la fois la croisière et sa présence. Il était descendu de voiture. Il avait laissé pousser autour de son visage maigre un collier de barbe, plus foncé

que ses cheveux. Cela le changeait, lui donnait l'air plus viril, plus sérieux.

— Me distrairait ? Pourquoi ? Où voulez-vous que j'aille ?

Sa main gantée de noir tenait le volant. Elle semblait prête à repartir.

Près du sable gris, la mer agitait doucement des détritiques mêlés à ses algues. Il eût fallu la balayer, la laver de ces souillures.

— Voulez-vous que nous déjeunerions ensemble quelque part ?

— Maria m'attend.

— Vous l'avertirez.

Elle hésita ; puis se souvint de son étrange mouvement de recul. Était-il nécessaire qu'elle fût toujours auprès d'elle ?

— Comment voulez-vous causer ici ? Je pense que votre mère ne s'offensera pas de vous savoir avec un vieux compagnon.

— Allons, fit-elle.

Elle consentait parce que tout à coup elle avait songé que Ross connaissait Lebrault qui avait renoué avec cette fille. Elle apportait toujours des fleurs à la tombe d'Oreste, s'arrangeait pour n'être pas vue. Tout l'été, par elle, la tombe avait été fleurie. Et elle lui en voulait d'avoir été là, lorsqu'elle-même s'était éloignée pour fuir la chaleur.

Ils s'assirent à une table d'où l'on voyait la mer.

— Que faites-vous à présent ? Ne voudriez-vous pas venir ce soir au théâtre ? Dans une baignoire, c'est admis. La pièce en vaut la peine. Une tournée de Paris.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Allez-vous vivre en recluse ? Votre mère l'exige-t-elle ?

— Au contraire. Elle voudrait me voir reprendre ma vie d'autrefois. Mais je ne le peux plus.

— Ce sont les premiers temps. Cela passera. Vous n'allez pas vous ensevelir !

« Avec lui ! Avec lui ! Ah ! Si cela se pouvait !... Et il était seul dans ce tombeau. Et il n'a pas su que rien ne m'était rien, qu'un regard de lui m'était plus de bonheur qu'aucune étreinte ! »... Mais il fallait répondre à Ross.

— Tout a été si cruel, si inattendu ! Tout reste bouleversé en moi !

— Bien sûr, je comprends. J'aurais beaucoup de chagrin si cela arrivait à mon père. Il est chic et nous sommes très copains. Mais, tout de même, il y a la vie !

— Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi serait-ce différent ? Et, tenez, Gisèle, je suis sûr qu'elle aimait votre père et que c'est à cause de son chagrin qu'elle s'est remise avec Lebrault.

— Vous n'allez pas comparer !

— Croyez-vous que l'amour filial soit supérieur à l'autre amour ? Quelle fille s'est enfermée au couvent à cause de la mort de son père ? Seules des amoureuses l'ont fait. Alors ?

Il l'interrogeait gentiment. Oui, une amoureuse, bien sûr... Elle se répétait le mot, sans conscience. Puis, tout à coup un trait de feu jaillit, la déchira.

Ross la regardait avec cette même bonne volonté d'écarter les excès, de la secourir, de remettre tout à sa place. Il lui tendit le menu.

— Je me rappelle que vous n'aimez pas le caviar. Que voulez-vous à la place ?

Il fallait lire, faire effort, répondre, fuir le gouffre qui s'ouvrait encore une fois...

Elle prit la longue carte, dompta son tremblement, choisit.

Le soir elle dit à Maria :

— C'est avec Ross que j'ai déjeuné.

— Tu as eu bien raison. C'est un gentil garçon, à ce que disait ton père.

— J'ai regretté de te laisser seule.

— Mais, chérie, je ne suis jamais seule. J'ai mes souvenirs.

Elle cessa de piquer le canevas de sa grosse aiguille, laissa tomber ses mains sur sa robe de deuil, parla doucement :

— Tu sais, quand il était là, sa présence les écartait. Je ne vivais que du présent. S'il partait, j'attendais son retour. Comment aurais-je eu le temps de regarder en arrière ? Je vivais tendue vers lui !

— N'était-ce pas trop dur de l'attendre ?

— Pourquoi ? Puisqu'il revenait ! Autrefois je courais vers lui. J'avais de telles hâtes ! Maintenant, je ne le pouvais plus. Mais c'était pareil. C'était comme si j'étais projetée vers lui, tout entière !

« Oui, tout entière ! C'était ainsi quoique sans geste, sans un pas vers lui. Même furieuse contre lui ! Même dégoûtée de le sentir venir de chez l'autre ! Mais Maria n'avait pas su... Comme elle avait été épargnée ! »

Et la tentation revint : « Pourquoi serais-je seule à souffrir ? Un mot, un seul mot et elle saurait ! »

— Il y a des nuits, dit Maria, où il me semble que les barrières tombent. Il est vraiment là, près de moi !

« Pour moi aussi ! Pour moi aussi ! quand j'ai pleuré sur ce portemanteau où pendait sa veste, quand j'ai mesuré sur son lit sa place exacte ! Et j'ai toujours sur mon épaule le poids inconnu, ce poids senti pour la première fois d'une tête abandonnée. »

— Tu ne peux pas comprendre, dit Maria, mais je cours encore vers lui. C'est venu peu à peu. Je l'ai retrouvé ! Mais pourquoi te dis-je cela ? Tu es trop jeune. Tu vas me croire folle.

— Non ! Je comprends ! je te comprends !

Elle avait tendu la main. Maria d'un petit geste retira la sienne. Elles se regardèrent, détournèrent les yeux.

— Mais non ! Toi, tu vis ! Tu vas être reprise par la vie ! Tu l'es déjà, dit Maria. Tu le vois bien... Ross...

— Ce n'est pas vrai ! Je ne peux plus vivre.

— Allons ! Mais ce n'est qu'un moment. Cela passera. Tu n'es pas comme moi ! Tu peux, toi, tu peux !

Pourquoi voulait-elle la pousser vers un destin normal ? Pourquoi disait-elle : « Toi, tu peux ! » d'un ton si éclatant ? Pourquoi avait-elle l'air de s'assurer d'une victoire ?

— Non. Depuis sa mort, il n'y a plus que lui en moi !

Elle l'assurait de sa voix agressive. Il ne manquerait plus que Maria ne voulût pas l'admettre ! Oreste était aussi à elle !

— Ne parle pas ainsi, chérie ! À ton âge, c'est impossible. Non, cela ne peut pas être ! Ce serait monstrueux !

Le mot la frappa comme un coup asséné. Monstrueux ?

— Voyons, — et la voix de Maria baissa de ton — tu vivais quand il était là. Tu ne t'en faisais ni scrupule ni faute !

— Il le fallait bien !

— Pourquoi le fallait-il bien ?

Le visage l'interrogeait avec une anxiété soudaine. Maïté détourna son regard.

— J'étais jeune.

— Bien sûr, dit la voix rassérénée. Je le lui ai répété souvent. Mais il gardait les jugements sévères d'autrefois. J'avais beau lui expliquer que les temps étaient différents et si différentes les manières de vivre ! Il s'entêtait. J'étais obligée de le calmer. Je lui racontais ce que je savais de tes jeunes amies pour qu'il comprenne que tu n'étais pas la seule à être avide. Il s'obstinait à ne pas l'admettre pour toi. Que de fois je t'ai défendue !

— Vraiment ?

Elle aussi s'était redressée. Cette indulgence de Maria lui paraissait soudain avoir quelque chose d'agressif et de suspect.

— Il était si emporté, si violent ! Il eût voulu t'attacher uniquement à lui, comme dans ton enfance où il te tenait lieu de tout ! C'était insensé. Je ne voulais pas qu'il tirât à lui tout l'amour dont tu étais capable. Il n'en avait pas le droit ! Tu en avais besoin pour ta propre vie. Pour ta vie. Pas pour la sienne ! Alors, quand tu es partie, j'ai été soulagée.

— Toi, Maria ?

Elle la regardait comme jamais connue. Qu'allait-elle lui dire ? Comment se pouvait-il ? Maria avait souhaité son départ !

— Oui. À cause de lui, bien sûr ! Pour le délivrer ! J'essayais de lui faire admettre que notre amour pour toi ne devait pas être une prison. Tu t'en étais évadée. Ton instinct avait vu juste. Mais on aurait dit qu'en te perdant il avait tout perdu ! Il s'accrochait à moi. Je le consolais...

— Tu le consolais, répéta Maïté, la voix dure. Car, aussitôt elle s'était vue devant ce vide sans consolation qu'avait été pour elle l'absence d'Oreste. Ni l'amour de Salar, ni le goût du plaisir, ni la longue croisière sur une mer étincelante n'avaient effacé cette haute silhouette, ce beau visage à grands méplats, la pommette haute, le front pur, les cheveux frisés qu'elle retrouvait aux statues des dieux. Et rien n'avait comblé ce besoin de lui, de s'appuyer à lui, de se jeter sur lui en l'embrassant, en sentant sa dure poitrine !

— Après, tu es revenue, et cela a été pire !

« Pire ? » Le tremblement qui montait de ses genoux à ses reins, et de ses reins à ses mains, lui devint plus sensible. Elle n'aurait pu articuler un mot. Mais Maria n'attendait rien. Elle parlait, comme pour elle-même, parce qu'il fallait qu'elle s'exprimât tout haut, et non plus en mots informulés, retenus par la crainte ou l'habitude du secret.

— Il t'imaginait chaque jour aux bras d'un autre amant, comme si ton désir de quitter Salar t'était venu du besoin de changer. En vain, j'essayais de le persuader que ton retour prouvait ta tendresse pour nous, il ne cherchait qu'à savoir qui allait remplacer le prince. Tantôt un de tes amis, tantôt l'autre lui étaient suspects. C'était faux, puisqu'il désavouait son soupçon dès le lendemain d'une de ces nuits où je l'entendais, dans sa chambre contiguë à la mienne, aller et venir sans fin.

Quelquefois pourtant il consentait à l'admettre qu'à ta jeunesse il fallait de la jeunesse. Quand tu rejoignais, comme autrefois, quelqu'un de la petite bande, il se détendait un peu. Il redevenait charmant. Je me reprenais à espérer. C'était une crise, la dernière. Celle de l'homme qui sent sa fille lui échapper. D'un père qui sait que sa force ne servira plus à soutenir une jeune vie née de lui, lui appartenant. Oui, je l'espérais !

Maria se tut. L'ombre s'était faite sur le jardin et les retenait toutes deux dans l'orbe de la lampe. La nuit était un mur qui rendait impossible toute évasion.

« Si je partais », pensait Maïté. Mais elle restait, impuissante à sortir du cercle éclairé où Maria, la tête penchée, regardait son passé et en faisait à haute voix l'inventaire.

« Veut-elle me faire partager ce qui a été sa souffrance ? Ah ! Ne plus entendre ! Ne plus entendre cette voix, baissée d'un ton depuis la mort d'Oreste, plus gutturale, plus sourde aussi, traversant je ne sais quels voiles. De deuil ? De douleur ? De rancœurs impuissantes ? Oui, c'est cela : de rancœurs ! Comme si quelqu'un pouvait mener le jeu ! Comme si j'avais fait quelque chose de volontaire ! »

Et elle regardait les murs d'ombre qui les retenaient toujours là, dans le faisceau rond de la lumière, l'une ne pouvant pas plus fuir que l'autre : toutes les deux paralysées.

Maria avait repris haleine, bu une gorgée d'air qui sembla lui permettre de poursuivre :

— Je tâchais de le forcer à se distraire. Je l'incitais à sortir. Je savais ce que je risquais, mais je le préférais délivré, et loin de moi. Moi, je savais souffrir. Je connaissais ma résistance. La maladie me l'avait appris. Tandis que lui... Comment évaluer sa douleur et ce qu'il en pouvait supporter ? Le croirais-tu ? Nous avons retrouvé une sorte d'équilibre. Il riait parfois. Il rajeunissait d'allure. Il avait repris sa coquetterie. Un jour, en riant, il renversa la tête en arrière, et je vis ce petit trou d'ombre, que causait l'absence d'une prémolaire, récemment comblé. Je vis aussi qu'il s'habillait avec plus de fantaisie. Il osait des tissus plus clairs, des flanelles sportives. Enfin il reprit goût à l'avion, aux voyages, aux nouvelles entreprises. Il partit au Maroc, tu te souviens ? « Ah ! Si elle criait le nom de cette fille, que dirait Maria ? » Deux fois, trois fois déjà, elle avait été tentée d'arrêter ainsi ses paroles.

Au fond d'elle-même, elle l'implorait : « Tais-toi, Maria, ma chérie ! » Et pourtant « ma chérie » sonnait faux à cause de cette distance soudaine entre elles, de cette étrange attitude de Maria qui parlait comme un automate, incapable de s'arrêter.

— Tout semblait redevenir possible à vivre. Il s'accusait d'intransigeance. Il me disait : « J'ai trop oublié ce qu'est la jeunesse, ses désirs, ses besoins, son jeu avec la vie. Car elle joue à vivre, n'est-

ce pas ? Elle joue. Rien n'est grave ! » J'affirmais. J'essayais de sourire, de prendre tout légèrement. Je l'encourageais à partir. Quand il revint du Maroc, il me parut avoir pris son parti de tout. Et toi-même tu paraissais détendue, calmée. Je respirai ! Tout redevenait normal, quotidien. Tout reprenait sa place exacte. Il avait fini par admettre que tu aies une vie en dehors de la nôtre.

Il me dit un soir sur la terrasse :

— « La jeunesse jette sa gourme. Il faut le comprendre. »

Je le comprenais. Je l'avais souhaité. Je souhaitais tout ce qui pouvait me le rendre, l'empêcher d'être hanté par toi. J'ai pu croire qu'il avait traversé la crise. Il allait me réappartenir. Sa pensée ne serait plus fixée sur toi. Il ne serait plus empli de cette peine qui refoulait la joie que je pouvais lui donner. Car j'étais sa femme. Je pouvais être encore sa femme...

— Tais-toi ! Je t'en supplie, tais-toi !

Elle le criait enfin, malgré le tremblement qui ne la quittait plus. Il fallait empêcher Maria de poursuivre. Oui, elle le savait ce qu'elle allait dire ! Il fallait la frapper, avant, avec des mots ! Pour qu'elle se taise !

— Il avait une maîtresse. Le savais-tu ?

Maria battit à peine des paupières. Les mots ne l'atteignaient pas.

— Je le savais. Cela comptait si peu ! Une maîtresse ! Si elle avait été comme moi, si elle avait pu me remplacer, j'aurais souffert. Mais non ! C'était une fille d'un autre âge, d'un autre milieu. Ce n'était pas une rivale. Elle n'entrait pas dans notre univers. Et je préférais qu'il fût loin de moi, mais libéré !

— Tu le savais et tu y consentais !

Ah ! la folle qui avait accepté ce partage, qui l'avait peut-être provoqué ! Que croire d'elle ? Qui était-elle ? Quel rôle avait-elle donc joué ? Tout s'écroulait. Et pourtant, dans son effarement, fondait sur elle une terrible joie, si intense, proche des larmes et du désespoir.

— Puis vint cette nuit où il était rentré en tenue de soirée, pour la dernière fois. Il est monté comme un fou dans ma chambre. Il t'avait vue. Il t'avait vue avec un homme. Il hoquetait : « Un homme de mon âge ! » comme si c'était le pire, l'offense impardonnable. J'ai dit :

« Calme-toi ! Sur elle tu n'as aucun droit ! » Alors, il a eu un cri étouffé, et, sans me répondre, il est parti !

Maria s'était arrêtée. Il y eut un silence.

Allait-elle prononcer les mots après lesquels tout serait fini ? Ne pourraient-elles jamais plus ensemble se retourner vers ses images, le pleurer ensemble, l'aimer ensemble ?

Maïté baissa la tête, enfonça son front dans ses mains.

Elle ne voulait plus rien voir. Ni ce corps gisant sous la bâche, ni ce sang qu'avait bu la route, ni dans le visage de Maria, figé, étranger, implacable, ce regard qui peut-être avait tout compris.

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com